INST

LES J

Utiles à to
plusieurs
fians.

Imprimées sur

CHEZ J

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

Utiles à toutes sortes de personnes, mêlées de plusieurs traits d'histoire et d'exemples édifians.

Imprimées sur la 14e. édition d'Avignon revue et corrigée.

Quatrieme Edition.
corrigée & augmentée.

QUEBEC:

CHEZ JOHN NEILSON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
N° 3. rue la Montagne, 1807.

AV

VOILA
Québec,
Cette rapi
recommanc
tenant ſupe

Puiſſe l
puiſer tou
gieux, et
plus perni

C'eſt à
ſacrons ce
gageons à
par la cor

Québec,

AVERTISSEMENT

sur la 3me. Edition.

VOILA deux éditions de ce livre, faites à Québec, et épuisées en moins de 3 ans. Cette rapidité de débit est une assez bonne recommandation de l'ouvrage. Il feroit maintenant superflu de le louer.

Puisse la Jeunesse, à qui il est offert, y puiser tous les sentimens honnêtes et religieux, et le dégoût des mauvais livres; le plus pernicieux de tous les poisons!

C'est à une fin si désirable que nous consacrons cette 4me. édition. Nous nous engageons à la rendre supérieure aux trois autres par la correction, les additions, et le papier.

Québec, 13 *Septembre*, 1802.

DURA

JE vais,
re ; fai
vous y co
qu'eurent
chargé de
fur la tête
volonté à
bienheure
mérites de
tance en v

A

Seigneu
j'y verrai
faint Nom

V

O amo
tant de p
misérable
O Dieu
me détac
Faites-
ma croix
volontier
tions, m
tout mon

EXERCICE SPIRITUEL

DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jésus, avec vous au Calvaire; faites moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de votre bienheureuse Mère au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en votre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites ;

Seigneur, j'approcherai de votre saint Autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint Nom.

Vous direz devant le Saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon ame ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grâce, mon doux Jésus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique

objet de mon amour : mon Dieu, faites-moi miséricorde. *Amen.*

Au commencement de la Messe.

Très doux Jésus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous suppliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang : ne la punissez pas selon ses mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très humblement pardon ; je me propose, moyennant votre sainte grâce, d'être mieux sur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainsi soit-il.

Puis vous direz le Misereatur, *le* Confiteor, *après le Prêtre.*

A l'Introït de la Messe.

O Dieu éternel ! je me réjouis de ce que vous êtes seul celui qui est, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous savez bien ce que vous êtes et ce que je suis : vous êtes tout et je ne suis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleison.

O Très-miséricordieux Sauveur ! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui sont en péché mortel, et vous supplie par votre precieux Sang, Mort et Passion, de leur inspirer

une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre Saint Nom ſoit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelſis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous ſoyez ſi méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Eſprits bienheureux, et ſouhaite extrêmement que tout le monde vous connoiſſe et vous adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint nom en terre, comme les Anges le glorifient au Ciel. Tout ce que je dirai et ferai ſera pour votre gloire ſans rechercher la mienne ; j'aurai toujours en ma bouche : gloire ſoit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiſcum. *dites :*

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epitre.

O doux Sauveur, donnez-moi la lumiere pour connoître et accomplir toujours votre ſainte volonté ; et me faites la grace de porter patiemment pour votre amour les adverſités qui m'arriveront. Ainſi ſoit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puiſſe exécuter et garder vos commandemens, vos conſeils et vos ſaintes inſpirations. Ainſi ſoit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majeſté ! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois perſonnes, Père, Fils et Saint Eſprit, qui de rien a créé toutes choſes.

Je crois que votre ſeconde perſonne, qui eſt votre Fils, s'eſt fait homme et eſt né de la bienheureuſe Vierge Marie, par l'opération du Saint-Eſprit : qu'il eſt mort pour moi et qu'il doit juger le monde : je crois les ſept Sacremens de la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique et Romaine. Finalement, je crois tout ce que la même Egliſe enſeigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fut beſoin d'endurer pluſieurs tourmens à l'imitation des Saints Martyrs.

A *l'Oblation de* l'Hoſtie.

Père Eternel, en l'union de votre ſaint amour et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut offert ſur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. repréſenté par celui-ci ; je vous offre tout moi même, toutes mes penſées, paroles et œuvres, ſuppliant votre bonté infinie de les dreſſer toutes à votre honneur et gloire. Ainſi ſoit-il.

Au Surſum Corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles ſont déſirables ! mon ame ſouhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf laſſé ne cherche les eaux de rafraichiſſement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car ſans vous

je ne prétends plus rien au Ciel ni en la terre. O si la mémoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périssables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire, quand aurai-je ce bonheur de me prosterner devant vous visiblement !

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoitre ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon ame éclairée de votre lumière, vous loue, vous glorifie et vous bénisse en l'éternité, *Amen.*

A *l'Elévation de* l'Hostie,

O salutaris hostia, quæ cœli pandis ostium, bella premunt hostilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout puissant ! ô bonté suprême ! ô grande miséricorde ! ô justice ! ô charité infinie ! ô Père Eternel, voilà mon Sauveur, J. C. votre Fils bien-aimé que je vous offre en satisfaction de toutes mes offenses, négligences et ingratitudes.

A *l'Elévation du Calice.*

Très précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous futes répandu ; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous futes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit-il.

O Père très saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté ; Donnez, je vous supplie, la lumière de la Foi aux Infidelles, la

grâce et la charité à tous les Chrétiens, e un fervent amour à tous les juſtes; afin que tous ſanctifient votre nom en la terre, comme les Bienheureux au Ciel.

2. O très Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et regnez en ceux qui vivent en la terre comme vous regnez en les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous ſervions comme eux.

3. O grand Dieu, enſeignez moi à faire votre volonté, entièrement avec promptitude, ſans aucune répugnance, avec force et perſévérance juſqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui deſcendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez vous à moi. Je remets de bon cœur les offenſes qu'on m'a faites, afin que vous me remettiez celles dont je vous ſuis débiteur.

5. O Père céleſte, voyez comme je ſuis combattu de pluſieurs ennemis: je ne refuſe pas le combat puiſqu'il vous plait: mais aidez-moi à remporter la victoire, qui retournera à votre gloire.

6. Seigneur délivrez moi de tous péchés, de votre colère, de l'eſprit de fornication et de tout mal. Ainſi-ſoit-il.

Au premier Agnus Dei.

Très doux agneau, pardonnez moi, s'il vous plait, tous mes péchés, et particulièrement celui auquel je ſuis le plus enclin.

Au Second.

Très innocent Agneau, je vous demande,

par le mérite de votre sainte Passion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troisieme

O très adorable Agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes passions intérieures et votre gloire en l'autre vie. Ainsi-soit-il.

Quand le Prêtre communie.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo et sanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile

Dites un *Ave Maria* à la Mère de Dieu pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont assisté au Saint Sacrifice de la Messe, spécialement votre Ange Gardien, ceux des assistans et du Prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop insuffisant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit nous bénisse, nous défende de tout mal et nous conduise à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESSION.

Actes des vertus Théologales, insérés dans la Bulle de Benoit XIV. Acte de Foi.

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'E-

glise Catholique Apostolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'est vous, ô souveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellememt. Fondé sur vos promesses, j'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les grâces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez moi, ô mon Dieu, d'un Saint zèle contre moi-même pour réparer, en la maniere qu'il vous plaira, les crimes que je déteste; et puisque vous avez instituez la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire: je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer sans en réserver aucun tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous: J'e veux lui découvrir, et rejetter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Sgr. afin que ma conscience soit entièrement

purgée de ce venin, afin que je retrouve un remède à mes maux en les faisant connoitre, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Bannissez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les maladies spirituelles dont elle est atteinte, et qui me feroit sortir du Tribunal plus criminel que je n'y serois entré.

Après la Confession.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémissemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miséricorde. Plus j'ai reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je suis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je sens renouveller en moi et s'exciter d'avantage la détestation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d avoir offensé un Dieu si bon, un maitre si doux, un pere si aimable; je vous en demande encore pardon par J. C. votre fils, et je vous supplie de ne point rejetter le sacri-

fice d'un esprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Prieres à Jésus-Christ.

O Jésus, qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang c'est par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Père, et que j'ai obtenu la rémission de mes péchés. Je me prosterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lèpre de mes péchés. Je vous adore, à l'éxemple de St. Thomas converti, comme mon Sgr. et mon Dieu. Tout mon désir est de pouvoir dire avec l'Apôtre St. Pierre pénitent et affligé de son péché, que je vous aime, et que je ne cesserai de vous donner des marques de ma pénitence, de ma reconnoissance et de mon amour: c'est dans ces dispositions que j'ôse vous aller recevoir à la Ste. Table, afin que vous fortifiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former, par votre grâce.

PREPARATION
A LA STE COMMUNION.

Profession de Foi sur le mystère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Eucharistie votre fils unique J. C. N. S; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems

et qui a été conçu du St. Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressuscité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite au dessus de toutes les principautés des Puissances, des Dominations et de tous les esprits bienheureux, est abaissé sous les especes du pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remerciment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effet de votre amour! Recevez donc les très humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance, dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre; que toutes ses affections soient pour vous; soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grâce de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler ce qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi en ce Sacrement. Il ne me doit donc rien rester de moi même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je suis, mon corps, mon âme, ma santé, ma vie, mon esprit et ma volonté, et tout l'usage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jéſus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le conſacrer par le vôtre, et ſanctifier ma chair par la préſence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui eſt en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle eſt une ſource de crimes et d'impureté ; par l'union qu'elle aura avec vous, elle en ſoit une d'innocence et de ſainteté ! Venez, ô Jéſus, venez, ſanctifier cet eſprit de l'homme, qui eſt ſi oppoſé au vôtre, cet eſprit orgueilleux qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire dans l'eſtime des créatures et dans les vaines idées dont il ſe remplit ; élevez cet eſprit en l'uniſſant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui même, pour mettre en vous toute ſa gloire et ſon bonheur.

Effets de l'Euchariſtie.

Quelle gloire en effet, ô mon âme, et quel bonheur de devenir une même chair et un même eſprit avec Jéſus-Chriſt ! de n'avoir plus d'autres penſées et d'autres ſentimens que les ſiens, et que notre corps ne ſoit plus qu'une hoſtie vivante et agréable à ſes yeux ; qui peut aſſez admirer tous ces heureux changemens !

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remerciment.

Quelles actions de grâces vous dois-je donc rendre ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et d'amour ! Je vous en re-

mercie de tout mon cœur ! imprimez en moi pour toujours les ſentiments de la reconnoiſſance la plus vive et la plus parfaite qui fut jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendreſſe pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'aſſujettis à vous par un don total et ſans réſerve de tout ce que je ſuis, pour en diſpoſer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur ! Mais quand vous n'auriez aucun droit ſur moi, pourrois-je vous refuſer tout ce que je ſuis, après m'avoir fait libéralement le don de tout ce que vous êtes

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps votre ſang, votre humanité et votre divinité, et parce que n'étant plus ſéparable, vous ne pouvez plus vous donner, ſans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, O mon âme ! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui même, à un pécheur ! quelles reconnoiſſances devons nous à notre Dieu pour un don ſi grand et ſi inconcevable ? Et ſi on doit, à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au deſſus de tous les biens ſenſibles, je vous dois plus, que

ſi vous me donniez tous ceux de la terre, et l'empire de tout le monde.

En effet mon ame, quelle plus grande richeſſe que de poſſéder celui qui eſt le ſouverain bien ! quel plus grand bonheur que d'être élevé juſqu'à Dieu ! Quel bonheur et quel bien eſt donc comparable ſur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le ſang, l'ame et la divinité de ſon Dieu ?

Que les riches du monde s'élevent de leurs richeſſes : que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au deſſous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux ; quelle différence y a-t-il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de poſſéder ſon Dieu, et de lui être ſi étroitement uni, qu'on ne ſoit qu'un corps et qu'un eſprit avec lui ? Oui, mon Dieu, je préfère cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte.

1. IL n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir, il faut la connoître et discerner la véritable : discernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant. Les autres font consister la vertu à s'abstenir de certains péchés et de certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut-être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croyent avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines

actions extérieurs de piété, tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conſcience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres ſont dans l'erreur, et ſont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils ſont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie,* dit le Sage *qui semble droite à l'homme, dont les extrêmités conduiſent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'eſt de Dieu qu'il en faut prendre la règle, parce qu'il n'y a que lui qui puiſſe preſcrire comme il veut être ſervi. Ecoutez ce qu'il dit lui-même dans les divines écritures : il vous apprendra que la ſageſſe et la vertu conſiſtent *à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplait.* Le Tout-Puiſſant, dit Job, a enſeigné à l'homme, *que la crainte de Dieu eſt la véritable ſageſſe, et que la parfaite intelligence eſt dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint le Seigneur, eſt donc véritablement ſage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint-Eſprit, *et obſervez ses Commandements, car cela eſt tout l'homme* ; c'eſt à dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'eſt pour cela qu'il eſt né, voilà ſa fin en cette vie, et qui le conduit à ſa véritable félicité. C'eſt pourquoi la crainte de Dieu eſt appellée dans l'écriture, tantôt *le commencement de la ſageſſe,* tantôt *la ſageſſe même, la plénitude et la couronne de la ſageſſe.*

II. Cette crainte de Dieu n'eſt pas celle qui

eſt purement ſervile ; c'eſt-à-dire, qui craint la peine ſans déteſter le péché ; mais elle eſt cette crainte ſalutaire qui vient du Saint-Eſprit, qui nous éloigne du péché ; à la vue des peines dont la juſtice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui ſont ſéparés de Dieu par le péché. Elle eſt principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui les fait haïr le péché, parcequ il déplaît à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plait.

Il faut craindre le Seigneur, parce qu'il eſt notre Maître, le plus grand de tous les Maîtres, et le plus terrible des Juges, craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ſes ennemis. S'il eſt notre Créateur et le meilleur de tous les Pères, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il eſt notre Dieu et notre ſouverain bien, craignons donc de nous ſéparer de lui et de le perdre. Or il n'y a que le péché qui lui déplaiſe ; il n'y a que le péché qui l'afflige et l'irrite contre nous ; il n'y a que le péché qui nous ſépare de lui et qui nous le faſſe perdre : c'eſt donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu ; tout ce qui s'éloigne de cette regle, eſt une fauſſe vertu. Celui qui ne craint pas d'offenſer Dieu, n'eſt donc pas vertueux, ou n'a qu'une fauſſe et hypocrite vertu.

Demandez ſouvent au Seigneur ſa crainte, mon fils ; quand vous l'aurez, vous ſerez heureux ; vous ſerez protégé et béni de Dieu ;

toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler. *Celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit, *n'a rien à craindre* Eccl. 34. 16. Vous en serez convaincu par les exemples suivans, qui sont rapportés dans les livres saints.

EXEMPLE.

Dan. 13—Lorsque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Suzanne, donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée seule au bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le dessein honteux de la solliciter au crime. Ils la suivirent; et lui ayant proposé l'infâme désir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au Ciel, et leur répondit : " Je " me vois dans l'embarras de toute part; nous " sommes ici en la présence de Dieu qui nous " voit: si je consens à votre passion honteuse, " je n'échapperai pas la main de Dieu : il est " mon juge et il me fera un jour rendre compte " d'une action si lâche et si criminelle : Si au " contraire je ne consens pas à votre désir, je " n'échapperai pas à votre ressentiment, et je " vois que vous me ferez mourir ; mais je crains " Dieu, et j'aime mieux souffrir tous les supplices et tomber en vos cruelles mains, que d'offenser mon Dieu en sa présence, et que de " tomber entre les mains de sa justice." Ces impudiques Vieillards se voyant rebutés, sortirent en colère, et publièrent aussitôt que Suzan-

ne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient ſurpriſe avec un jeune homme. On les crut, et, ſur leur témoignage, cette ſainte femme fut condamnée à mort.

Lorſqu'on la conduiſit au ſupplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophète Daniel,) s'écria du milieu de la foule : *Que faites-vous, peuple d'Iſrael? Eſt-ce donc ainſi que vous condamnez le juſte! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en verſant le ſang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune Prophète s'étant placé parmi les anciens, les deux Vieillards ſans crainte de Dieu et ſans pudeur, eurent l'effronterie de lever le voile qui couvroit la face de Suzanne, afin de ſatisfaire au moins leur paſſion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit ſéparer ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faiſant connoitre leur impoſture et leur crime il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette ſainte Dame bénit auſſitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faiſoit connoître ſon innocence, que de ce qu'il l'avoit préſervée du péché. Les deux Vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaſte Suzanne fut conduite en triomphe dans la maiſon de ſon époux. Voila ce que la crainte de Dieu opéra en Suzanne. Cette ſainte et vertueuſe femme ſera à jamais la gloire de ſon ſexe, comme on peut dire que ces déteſtables Vieillards ſeront à jamais la honte de ceux qui ont

perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE.

Dans tous les tems le Seigneur a permis que ſes plus fidèles Serviteurs fuſſent éprouvés, pour faire paroître d'avantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'eſt ce qui arriva ſur-tout ſous le regne du Roi Antiochus. Ce cruel tyran, perſécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, ſous peine de mort, de manger des chairs défendues par la loi de Dieu. Un ſaint Vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refuſa courageuſement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il réſiſta conſtamment, et fut enfin condamné à mort. Il ne tient qu'à vous, lui dirent ſes amis par compaſſion pour ſon grand âge ; « Il ne tient qu'à vous de vous ſauver la vie, « faites ſemblant de manger des viandes défen- « dues ; quand même vous n'en mangeriez « point, cette petite diſſimulation appaiſera le « tyran. Le ſaint vieillard leur répondit : « Croyez-vous que j'aye tant d'attache au peu « de vie qui me reſte, que de la préférer à ce « que je dois à Dieu ? Et quand par cette lâche « complaiſance, j'échapperois à la fureur du « tyran, échapperois-je aux vengeances de « Dieu ? Non, non, j'aime mieux mourir que « deſhonorer ſa Réligion ; il ne ſera pas dit « qu'à l'age de quatrevingt-dix ans j'abandonne « la loi de Dieu et que je devienne le ſcandale « de ma poſtérité. Je veux, en mourant ainſi,

« laiſſer aux jeunes gens un exemple de courage « et de force, leur apprendre qu'ils doivent « craindre Dieu et ne jamais abandonner ſon « ſervice." On conduiſit ce généreux Vieillard au ſupplice, et lorſque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendoit s'écrier : *Ah ! Seigneur, je ſouffre de cruelles douleurs, mais c'eſt parceque je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte me les fait ſupporter avec conſolation.* O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple ſuivant ce que peut la crainte de Dieu dans une ame, et à quel dégré de perfection elle peut l'élever ; c'eſt l'exemple de Job.

Il étoit un Prince ſi craignant Dieu, que le Seigneur lui même demanda au démon *s'il avoit vu ſur la terre un homme auſſi fidèle et auſſi craignant Dieu que Job ?* Le démon répondit au Seigneur ; « Il n'eſt pas étonnant que Job vous « ſerve, et qu'il vous ſoit fidèle, puiſque vous « comblez ſa maiſon de biens et de gloire ; mais « vous n'avez qu'à étendre votre main ſur lui et « le frapper, l'on verra que ſa fidélité et ſa « vertu ne ſont qu'en apparence." Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conſerve lui la vie.* Le démon ſe ſervit du pouvoir que lui donna le Tout-Puiſſant : il affligea Job d'une manière ſenſible et cruelle, lui ſuſcita des ennemis qui ravagèrent ſes campagnes, qui enlevèr-

ent tous ſes troupeaux, qui lui ôtèrent toutes ſes richeſſes : le démon enfin renverſa toutes ſes maiſons et fit écraſer ſes enfans ſous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouille' de tout, ne ſe plaignit cependant point, ni contre le de'mon ni contre ſes ennemis ; mais toujours re'ſigné et ſoumis à ſon Dieu, il s'écria : *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté : que ſon ſaint Nom ſoit béni !* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juſte, s'en prit à ſa perſonne ; il le chargea de plaies et d'ulcères d'un manière ſi horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de ſe retirer ſur un fumier, et de râcler avec un reſte de brique et de pot caſſé les vers et le pus qui ſortoient de toutes les parties de ſon corps. Trois Princes ſes amis vinrent lui rendre viſite dans cette extrême miſère ; mais ils ne lui donnèrent ni ſecours, ni conſolation. Il ne reſtoit plus rien au monde que ſa femme, qui, loin de conſoler ſon époux affligé, venoit encore l'inſulter dans ſon malheur. *Tu es donc toujours dans ta ſimplicité,* lui dit-elle : *de quoi te ſert-il d'avoir ſervi Dieu ? Il ne te reſte plus que de le maudire avant de mourrir, puiſqu'il t'abandonne dans tes diſgrâces.* Job, ſans s'émouvoir, toujours aimant et craignant ſon Dieu, lui répondit : allez, ma femme, « vous parlez comme une femme ſans raiſon et « comme une inſenſe'e ; Dieu nous doit il quel-

« que chofe ? Et prétendez-vous qu'il ne foit « pas le maître de me traiter comme il lui plaira? « Si nous avons reçu des biens de fa main libé- « rale, n'eft-il pas jufte que nous recevions auffi « des maux de fa main paternelle ?" Vous voyez par cet exemple qu'un homme qui craint Dieu eft toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie fi loué dans la fainte Ecriture, fera à jamais le modèle des jeunes gens et des pères craignant Dieu. Il eut foin dès fa jeuneffe d'éviter tout ce qui pouvoit fouiller la pureté de fon cœur. Dans fon enfance même, il ne fit rien paroître que de grave et de modefte, n'ayant point de goût pour les puérilités et les badinages des autres enfans. Il avoit en horreur les impiétés de fon peuple ; et tandis que les autres alloient adorer les idoles, et fe livroient à de facrilèges réjouiffances, le jeune Tobie alloit au Temple adorer fon Dieu, en lui confacrant fon bien et fa perfonne.

Il fe maria ; il eut un fils à qui il donna fon nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec fa Tribu par le Roi des Affyriens, il fut conduit à Ninive. Ce Roi défendit, fous peine de mort, qu'on donnât la fépulture aux Juifs : mais malgré cette défenfe, Tobie enfeveliffoit par charité les corps des défunts. Le Roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie, qui fe fauva pour éviter le fupplice. Après la mort du Roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit feftin pour fe réjouir avec fes amis.

Allez, dit-il à ſon fils, *inviter quelques-uns de vos frères, mais n'invitez que des gens craignant Dieu pour manger avec nous.* Sur le point de ſe mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit ſur la place ſans ſépulture ; Tobie y courut, apporta le corps ſur ſes épaules pour lui rendre les devoirs funèbres, et l'enſevelir. « Pourquoi agiſſez vous de la ſorte, lui dirent « ſes voiſins ? Vous ſavez que le Roi l'a défendu, « et que vous avez failli à perdre la vie pour « avoir déſobéi. Tobie répondit : en craignant « Dieu je n'ai rien à craindre de toutes les puiſ- « ſances de la terre."

Fatigué par des occupations ſi pénibles, un jour qu'il ſe repoſoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ſes yeux, il en devint aveugle ; mais loin de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juſte paroiſſoit bien affligeant ; il étoit aveugle, délaiſſé de ſes amis, captif ſous un Roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ſes biens ; mais il n'en fut pas moins ſoumis aux ordres de Dieu ; verſant des larmes ſur les misères de ſon peuple, et ſur ſes péchés ; il s'adreſſa à Dieu : « Vous êtes juſte, Seigneur, et vos jugemens « ſont toujours adorables, de quelque manière « que vous nous traitiez, c'eſt toujours avec « équité et avec miſéricorde. C'eſt à préſent, « ô mon Dieu ! que vous penſez à moi, mais ne « me puniſſez pas ſelon que mes péchés le mé-

« ritent ; oubliez mes iniquités, celles de ma « famille et de mes frères. Nous méritons, « Seigneur, l'opprobre où nous sommes, parce « que nous n'avons pas été fidèles à votre Loi, « nous nous sommes éloignés de vous ; mais « je ne vous demande qu'une chose ô mon Dieu : « c'est d'être toujours soumis à votre sainte vo- « lonté, et de mourir dans votre crainte et « dans votre paix.

Les disgrâces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patience, ni la paix de son cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la justice. Un soir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans son étable : *Prenez garde*, dit-il à son épouse : *cet animal que j'entends n'est peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à son maître ; il ne nous est pas permis de manger, ni même de laisser dans notre maison le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laissoit pas d'être méprisé ; ses voisins, ses parens et son épouse même l'insultoient dans son affliction, et lui disoient avec raillerie, d'aller chercher la récompense de ses aumônes et de sa charité. « Pour quoi parlez-vous de la sorte, leur ré- « pondit ce saint homme, ne savez-vous pas « que nous sommes les enfans des saints Patri- « arches ; et que si nous imitons leurs vertus, « nous aurons part à cette vie immortelle que « Dieu réserve à ceux qui lui sont fidèles et qui « le craignent ?

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir fon Fils, et lui parla en père craignant Dieu, « Ecoutez, lui dit-il, mon cher enfant, les der-« nieres paroles de votre père, et les gravez dans « votre cœur. Tous les jours de votre vie ayez « la présence de Dieu dans l'efprit, pour ne « jamais confentir à aucun péché. Souvenez « vous d'avoir toujours du refpect pour votre « mère : n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et « fouffert pour vous. Faites toujours l'aumône: « ne rebutez jamais aucun pauvre. Si vous avez « beaucoup, donnez beaucoup, fi vous avez peu, « donnez de bon cœur ce que vous pourrez. « L'aumône délivrera votre ame de la mort é-« ternelle. Ah, mon fils ! Qu'on eft content de « paroître devant Dieu lorfqu'on a aimé et fou-« lagé les pauvres ! Prenez garde, mon cher « fils, de ne jamais confentir à aucune impure-« té, et vivez faintement avec l'époufe que Dieu « vous donnera. Ne foyez point orgueilleux et « fuperbe dans vos penfées ni dans vos paroles. « Que jamais le falaire de l'ouvrier et du domes-« tique ne refte dans votre maifon. Soulagez « par vos aumônes les juftes défunts. Fuyez la « compagnie des libertins et des pécheurs, ne « mangez pas avec eux. Ne faites jamais aux « autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous « fit. Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez « toujours confeil des gens de bien. Soyez tou-« jours fidèle à Dieu : béniffez-le, quoi qu'il « vous arrive, et confultez-le dans toutes vos

« entreprises. — Ne craignez rien, mon fils :
« nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous
« aurons toujours beaucoup de bien, si nous
« avons la crainte de Dieu.

Tels furent les avis que donna Tobie à son Fils, lorsqu'il croyoit mourir. O qu'un enfant est heureux, quand il a un père qui lui apprend ainsi les maximes de la sagesse et de la crainte de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le consola après l'avoir éprouvé. Il répandit ses bénédictions sur ses biens et sur sa famille, et lui rendit la vue par le ministère de son fils et de l'Ange Raphaël. Il eut la consolation de voir dans l'alliance que fit son fils avec une sainte épouse, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher sa dernière heure, il fit venir toute sa famille ; et, après leur avoir recommandé avec les larmes et avec la tendresse d'un bon père d'être toujours fidèles à Dieu, justes et charitables au prochain, il mourut en paix, âgé de cent et deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune personne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le servent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux est celui qui craint Dieu*, dit le Saint-Esprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

I. SOU*venez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse*, dit le Saint Esprit; c'est à dire, consacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre ame. Seroit-il juste que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie, qui doit être toute à Dieu, fussent employés à aimer les plaisirs et les vanités du monde?

Il n'y a que Dieu qui puisse contenter votre cœur. Lui seul mérite tout votre amour, puisque lui seul renferme plus d'amabilité, de perte et de charmes, que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et les attraits des plus parfaites intelligences réunies, ne sont en comparaison de Dieu, qu'obscurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans le Ciel, c'est de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils seroient tous consolés et se réjouiroient. Ils souhaiteroient d'aimer et posséder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu; et si vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier: *je vous aime*, dit il, *d'un amour éternel*. Il vous a aimé avant

que vous fuſſiez capable de le connoître, avant même que vous fuſſiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'euſſent mieux ſervi que vous. Il vous a donné ſon Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné ſa vie et ſon ſang pour vous ſauver.

Tout ce que vous avez eſt de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous poſſédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour ſon enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait tant d'amour pour ſon Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoiſſance, il vous demande ſeulement votre cœur. Il vous promet ſa gloire, ſi vous l'aimez et ſi vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille,* vous dit-il, *donnez-moi votre cœur : ſoyez-moi fidèle juſqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O que vous feriez donc ingrat, ſi vous refuſiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur !

III. Vous devez l'aimer, non ſeulement pour les faveurs et les graces qu'il vout a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ſes infinies perfections, c'eſt-à-dire, pour l'amour de lui même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour.

L'amour de Dieu s'appelle *Charité.* Cette charité, cet amour de Dieu, eſt un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous

n'avez pas cet amour affectif, c'eſt-à-dire, ſi vous ne ſentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des ſentimens de tendreſſe, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'eſt-à-dire, que vous préfériez Dieu à toutes choſes, que vous ſoyez diſpoſé à renoncer à vos plaiſirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de Dieu : de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grace de Dieu, en un mot, être prêt de ſouffrir plutôt la mort, que de vous ſéparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puiſſiez dire comme ſaint Paul : *Qui eſt ce qui me ſéparera de l'amour de Jéſus-Chriſt ? ſera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence ? Non, je ſuis aſſuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puiſſances, ni aucune créature, ne pourront jamais me ſéparer de Dieu qui eſt en Jeſus-Chriſt.*

Sans la charité, *je ne ſuis rien*, dit Saint Paul, c'eſt à dire, que ſans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous ſerez un prédeſtiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez ſouvent à Dieu la grâce de l'aimer, déſirez ardemment ce ſaint amour, et vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux Solitaire ayant long-tems demandé à Dieu de leur faire connoître la manière de le

rvir parfaitement, entendirent une voix qui ur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il avoit un homme nommé Euchariſte, dont la mme s'appelloit Marie, qui ſervoit Dieu plus rfaitement qu'eux, & qu'ils apprendroient de t homme comment ils devoient aimer & honor Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, informèrent pendant pluſieurs jours d'Euchaite, ſans trouver perſonne qui le connût. Ils urent s'être trompés, & prenant le parti de en retourner, il apperçurent une pauvre feme ſur la porte de ſa maiſon; & lui ayant deandé, comme par hazard, ſi elle connoiſſoit n nommé Euchariſte: c'eſt mon mari, repondit tte femme. Vous vous appellez donc Marie, i dirent les Solitaires. Mes Pères, leur dit-elle, ui vous a appris mon nom? Nous l'avons appris vec celui de votre époux par une voix ſurnatule, & nous venons ici pour lui parler.

Euchariſte arriva ſur le ſoir, conduiſant un etit troupeau de moutons. Les Solitaires uſſi-tôt l'embraſsèrent, & le prièrent de dire uel étoit ſon genre de vie: je ſuis leur dit-il, un auvre berger. Ce n eſt pas ce que nous vous emandons repliquèrent les Solitaires: dites ous la maniere, dont vous et votre femme ſerez Dieu. Mes Pères, c eſt à vous de me l aprendre : je ne ſuis qu un pauvre ignorant, qui e ſais ni aimer ni ſervir Dieu. N importe, lui ent ils, nous ſommes venus ici de la part de

Dieu, pour ſavoir de vous comment vous le ſervez.

Puiſque vous me l'ordonnez, repondit Euchariſte, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui dès mon enfance m'a recommandé de tout faire, & de tout ſouffrir pour l'amour de Dieu. J'ai ſuivi ces conſeils dès ma petite jeuneſſe : j'obéiſſois pour l'amour de Dieu, je ſouffrois la correction pour l'amour de Dieu ; je me privois de certaines petites gourmandiſes ſi ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique, en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, et lui offre la journée pour ſon amour. Je vais à louvrage, parce qu'il le veut et je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos & mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai beſoin, pour l'amour de Dieu, & pour le mieux ſervir. Je ſouffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaiſes années, pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfant, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma ſœur & dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, & ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils ? j'ai peu de choſe avec ce petit troupeau de moutons que j'ai

eu par la ſucceſſion de mes pères, répondit Euchariſte ; mais Dieu bénit le peu que je poſſede, & j'ai du reſte. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'égliſe, d'une autre j'en ſoulage les pauvres & les paſſans, et du reſte nous en vivons ma femme et moi. Je ſuis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture ; je l'accepte telle qu'elle eſt, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis lui dirent ces deux Solitaires : Hé ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariſte ; je tâche de ne faire mal à perſonne, & jamais je ne dis mal de qui que ce ſoit : cependant je ne laiſſe pas d'avoir des ennemis & des envieux ; mais loin de leur ſouhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre ſervice, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, & ſi on me fait tort, je le ſouffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes Pères, toute ma conduite & celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, conſolés d'avoir appris un moyen ſi facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariſte ; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le deſſein de lui plaire & pour ſon amour, & vous ſerez un prédeſtiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la Jeunesse & pendant toute la vie.

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre Seigneur Jésus-Christ : il est le Saint des Saints, & le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand Maître, descendu du Ciel pour instruire & sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à tous, pour nous attirer tous à son imitation. *Pour cette raison*, dit Saint Irenée, *il s'est fait enfant, pour les enfans, afin de les sanctifier ; il s'est abaissé jusqu'aux petits, afin de les élever jusqu'à lui ; il s'est fait jeune, pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la sagesse, en les appeliant à sa suite.*

C'est sur ce divin modèle de la jeunesse, qu'il faut former la vôtre, & règler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choses, dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeunesse de sa vie mortelle.

La premiere est sa vie humble & cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne se faisant connoître qu'à sa très-sainte Mère & à Saint Joseph, pour apprendre aux Jeunes gens à fuir la vaine gloire, & à ne pas chercher d'être estimés & connus du monde ; mais à chercher de plaire à Dieu dans la retraite, de contenter leurs parens et

leurs maîtres par l'humilité et le ſilence.

La ſeconde, eſt l'exemple de Religion que le fils de Dieu a donné dans ſa jeuneſſe, en allant au temple pour y rendre ſes devoirs à Dieu ſon Père : c'eſt là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fut leur Maître. Exemple admirable qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand déſir de s'inſtruire & qui leur fait connoître que leur premier ſoin doit être de ſervir Dieu, d'apprendre la ſcience du ſalut dans les inſtructions de leurs Paſteurs, & de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troiſième choſe dont l'Enfant Jéſus a donné l'exemple, c'eſt l'obéiſſance admirable qu'il a rendue à ſes Parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, & il leur étoit ſoumis*, dit l'Evangile. Exemple qui eſt bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorſque vous manquez de reſpect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'inſtruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu, qui obéit à ſes créatures ! Que répondrez-vous au Fils de Dieu ſur vos déſobéiſſances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être ſoumis lui même pour vous ſervir de modèle ?

La quatrième choſe que l'Evangile nous apprend de la jeuneſſe de ce Divin Enfant, c'eſt *qu'à meſure quil avançoit en âge, il croiſſoit en ſageſſe et en grâce* ; c'eſt-à-dire, qu'il faiſoit paroître de jour en jour ſes divines perfections, comme un ſoleil qui ayant toujours la même lu-

mière, paroit néanmoins toujours plus brillant à mesure qu'il avance vers son midi. L'Evangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertissemens, & leur apprendre que le tems de la jeunesse doit être employé à croître en sagesse, & non pas en malice, comme la plûpart, qui semblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir sans être touché jusqu'aux larmes, les jeunes gens et les enfans même se pervertir à mesure qu'ils croissent ? Leur âge tendre semble ne se fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devroient être que pour leur créateur, sont pour le démon. Les premiers rayons de leur raison ne leur servent que pour apprendre le mensonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conserver toute leur vie, est d'abord souillée par la désobéissance et le libertinage. Enfans de Jésus-Christ, est ce ainsi que vous imitez votre Maître ? Il se fait enfant pour vous apprendre à passer vos premières années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre : *Jettez les yeux sur ce divin Exemplaire*, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeunesse ; apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'est pas assez d'imiter Jésus-Christ dans les vertus qu'il a pratiquées dans son enfance ;

imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuſe qu'il a menée ſur la terre ; ſuivez ſur-tout les exemples d humilité, de charité, de réſignation et de patience qu il nous a donnés dans ſa paſſion. Il n y a point de deſhonneur de ſuivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il eſt au contraire honteux pour nous de le voir marcher ſeul dans le chemin des vertus, ſans que perſonne le ſuive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roſes. *Il a fallu qu'il ſouffrît* et qu'il ſubît la Croix, *pour entrer dans ſa gloire.* Nous ne devons donc pas eſpérer d y arriver par les délices et par les plaiſirs. Saint Paul nous apprend *qu'aucun ne ſera prédeſtiné, s'il ne conforme ſa vie à celle de Jéſus Chriſt.* Penſez-y ſérieuſement, puiſque c'eſt pour imiter la vie de Jéſus-Chriſt que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jéſus-Chriſt, ſurtout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les ſaintes pratiques qu on leur aura inſpirées dans la jeuneſſe. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de biens, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ſes enfans, avoit une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille étoit

vive et portée à la diſſipation. La mère craignant que cet enfant ne ſe pervertît avec ſes petites compagnes; n'ayant pas d'ailleurs le loiſir de s'appliquer, comme il étoit néceſſaire, à l'éducation de ſa fille, la mit, nonobſtant ſa pauvreté, en penſion chez une vertueuſe Maîtreſſe d'École, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez ſa Maitreſſe; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans ſon cœur tous les avis de ſa charitable Maitreſſe, mais ſurtout celui de ſe propoſer Notre Seigneur Jéſus-Chriſt pour modèle dans toutes ſes actions.

Lorſqu'elle fut rendue à ſa mère, Dorothée étoit l'exemple et la conſolation de toute ſa famille; patiente, douce, obéiſſante; elle ne ſe plaignoit jamais de rien; elle parloit peu, mais à propos; toujours contente, d'une humeur égale dans ſes travaux et dans les croix qui lui arrivoient; chaſte, ennemie de toute vanité; reſpectant tout le monde, ne parlant mal de perſonne, aimant à rendre ſervice, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'eſtime à toute la Paroiſſe; mais la jalouſie lui ſuſcita des ennemis. Quelques compagnes envieuſes entreprirent de noircir ſa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fauſſe dévote. Dorothée ſouffrit tout en ſilence pour l'amour de Jéſus-Chriſt; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le pu-

blic reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les diſcours calomnieux de ſes ennemies tournèrent à leur confuſion.

Le Curé de la Paroiſſe admirant en elle les effets de la grâce, et les fruits que faiſoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour : Dorothée, je vous prie de me dire en confidence comment vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos compagnes. Monſieur, lui répondit Dorothée, il me ſemble que je fais peu de choſe en comparaiſon de ce que je devrois faire. Je me ſuis toujours ſouvenue d'un avis que me donna ma maitreſſe, lorſque je n' avois encore qu'onze ans : elle me répéta pluſieurs fois de me propoſer Jéſus-Chriſt pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines : c'eſt ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

Lorſque je m'éveille et que je me lève, je me repréſente l'Enfant Jéſus, qui à ſon réveille s'offroit à Dieu ſon Père en ſacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en ſacrifice à Dieu, en lui conſacrant ma journée et mes travaux ; lorſque je prie, je me repréſente Jéſus priant qui adoroit ſon Père, et dans mon cœur je m'unis à ſes divines diſpoſitions. Lorſque je travaille, je penſe que Jéſus-Chriſt a ſué, fatigué, travaillé pour mon ſalut ; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec réſignation mes travaux aux ſiens. Quand on me commande quelque choſe, je me repréſente que Jéſus-Chriſt étoit ſoumis et obé-

iſſant à la Sainte Vierge et à Saint Joſeph ; et dans le moment j'unis mon obéiſſance à la ſienne. Si l'on me commande quelque choſe de dur et pénible, je penſe auſſitôt que Jéſus-Chriſt s'eſt ſoumis à la mort de la Croix pour mon amour ; enſuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il ſoit.

Si on parle mal de moi, ſi on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le ſouffre en patience, me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a ſouffert en ſilence, ſans ſe plaindre, les accuſations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels ; je penſe alors que Jéſus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faiſoit endurer, au lieu que je ſuis une péchereſſe, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire ſouffrir.

Lorſque je prends mes repas, je me repréſente Jéſus-Chriſt prenant les ſiens avec modeſtie et frugalité, pour travailler à la gloire de ſon Père. Si je mange quelque choſe de dégoûtant, je penſe auſſitôt au fiel que Jéſus-Chriſt a gouté ſur la croix, je lui fais le ſacrifice de ma ſenſualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me raſſaſier, je ne laiſſe pas d'être contente, en me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a jeûné quarante jours et quarante nuits ; qu'il a ſouffert une cruelle faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.

Le Curé ne pouvant ſe laſſer d'admirer tant

de lumière dans une jeune et pauvre Villageoiſe, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuſe ! que de conſolations n'avez-vous pas dans votre état ! il eſt vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes conſolations dans le ſervice de Dieu : mais je vous avoue que je ne laiſſe pas d'avoir des peines et des combats à ſoutenir ; il me faut faire de grandes violences pour ſupporter les railleries de ceux qui ſe moquent de moi, et pour ſurmonter mes paſſions, qui ſont très vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour ſurmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénûment : lorſque je ſuis dans la triſteſſe et le dégoût, je me repréſente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triſte et affligé juſqu'à la mort, ou bien je me le repréſente délaiſſé et ſans conſolation ſur la croix ; m'uniſſant à lui, je dis auſſitôt dans mon cœur, ces paroles qu'il propoſa lui même ſi ſouvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, votre volonté ſoit faite.*

Dans les converſations que vous avez avec vos compagnes lui dit le Curé, de quoi vous entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choſes dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de ſe propoſer Jéſus-Chriſt pour modèle dans leurs actions, de ſe ſouvenir dans la prière et dans le repas, dans le travail, dans la converſation et dans les peines de la vie, comment Jéſus-Chriſt ſe comportoit

lui-même dans ces occafions, et de s'unir à fes divines intentions. Je leur dis que je me fers de cette fainte pratique, et que je m'en trouve bien : qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de fuivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de fervir un fi bon Maitre. Allez, Dorothée, lui dit fon Pafteur, profitez des grâces dont le Ciel vous favorife ; le Seigneur a fur vous de grands deffeins de miféricorde et de prédeftination. O qu'heureufe eft une ame qui imite ainfi Jéfus-Chrift !

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dûs à ses Pères et Mères.

1. CELUI *qui craint Dieu,* dit le Saint-Efprit, *honore son Père et sa Mère. Il servira comme ses Maitres ceux qui lui ont donné la vie.* Oui, mon fils, fi vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous refpecterez ceux qui ont autorité fur vous.

En effet, feroit-ce caindre Dieu que de méprifer les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne ? Ecoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père,* dit le Seigneur, *et qui méprife les avis de sa Mère, deviendra infâme et miférable. Celui qui maudit son père ou sa mère, périra, et sa lumière* (c'eft-à-dire, fa vie) fera éteinte dans les ténèbres (c'eft-à-dire, dans la mort). *L'œil qui*

se moque de son père et de sa mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne son père, eſt perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit sa mère eſt maudit de Dieu. O plût au Ciel que ces menaces fuſſent gravées profondement dans l'eſprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère !

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuſe que Dieu avoit établit dans l'ancien Teſtament. *S'il arrive,* dit la Loi de Dieu, *qu'un enfant soit rébelle aux commandemens de son père et de sa mère, qu'après le châtiment il refuſe encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les Anciens ou se tient le ſiege de la Juſtice, et y feront leurs plaintes. Alors* (Ajoute la Loi) *il sera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple soit saiſi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la Loi ſévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent appréhender ſa justice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un dévoir ſi légitime et ſi ſaint.

Mais laiſſons ces motifs de terreur et de crainte pour les eſprits rébelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raiſon et par amour. Pour vous, qui voulez ſervir Dieu, c'eſt aſſez pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, *qu'il eſt juſte, et que Dieu le veut.* Deux motifs par

lesquels Saint Paul persuade aux enfans cette obligation. *Enfans*, dit-il, *obéissez à vos parens, parce qu'il est juste. Obéissez en tout, parce que cela plait à Dieu.* Dieu, dis-je, cet Etre Souverain et tout puissant, dont la volonté doit être la règle de nos actions, et dont le bon plaisir est le plus puissant motif des ames généreuses.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux: le respect, l'amour, l'obéissance et le service.

1. Ayez pour eux un grand respect, les considérant comme ceux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriser, même dans leur vieillesse, pour quelque sujet que ce soit, ni intérieurement par aucune pensée désavantageuse, ni extérieurement par des paroles, des jestes, ou des manières peu séantes. Recevez avec docilité leurs instructions et leurs corrections. *Ecoutez*, dit le Saint-Esprit, *les avis de votre père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère, il n'appartient qu'à un insensé de se moquer de la correction de son père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour singulier. *Souvenez-vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naissance; soyez reconnoissans de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoissance qu'en les aimant; mais cet amour ne doit pas être seulement un amour naturel, il faut encore que ce soit un amour raisonable, et selon Dieu; c'est-à-dire, qu'il faut les aimer, parce que Dieu le veut, et donner des marques

de cet amour, en leur rendant ſervice, en ſouffrant avec patience leur mauvaiſe humeur et leurs défauts. Montrez ſurtout que vous les aimez, en tâchant de procurer par vos prières et par d'autres moyens, leur converſion et leur ſalut pendant leur vie, et en vous intéreſſant au repos de leurs ames après leur mort.

3. Obéiſſez à leurs commandemens, et ſoyez prompts à faire leur volonté ; mais obéiſſez comme ſaint Paul le preſcrit, *en vue de Dieu*, c'eſt-à-dire, en régardant l'autorité de Dieu dans leurs commandemens. C'eſt Dieu qui vous commande de leur obeir ; ainſi, quand vous leur obéiſſez, vous obeiſſez à Dieu. Au contraire ne leur obeiſſant pas, vous déſobéiſſez à Dieu même ; à moins qu'on ne commande quelque choſe contre ſa Loi et contre votre conſcience ; en ce cas vous ne leur devez pas l'obéiſſance : mais ſoyez diſcrèt en cette occaſion ; et quand vous doutez ſi le commandement de vos parens eſt juſte, il faut prendre avis des perſonnes éclairées.

4 Vous devez enfin les ſervir et les aſſiſter dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieilleſſe, et dans leurs néceſſités temporelles ou ſpirituelles. Les abandonner, c'eſt un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard eſt puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez ſouvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté

le malheureux Abſalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers ſon pére, trouva enfin le juſte chatiment de ſon crime dans une mort funeſte et miſérable. Et d'un autre côté, conſidérez l'exemple du fils de Dieu; qui étant le ſouverain Maître du monde, a voulu néanmoins être ſoumis à ſa très ſainte Mère et à ſaint Joſeph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il eſt criminel, qu'une miſérable créature refuſe d'obeir à ceux de qui elle tient la naiſſance et l'inſtruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être ſoumis à celle dont il a reçu une naiſſance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du reſpect dû à ses Pères et Mères, Maîtres et Maitreſſes.

I. PRENEZ garde de réſiſter à vos pères et mères, et à vos Maîtres, dans ce qu'ils vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent pour le règlement de vos mœurs. Ils ſont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller ſur votre conduite et votre inſtruction, que ſi vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en ſont reſponſables à Dieu.

Vos pères et mères, de même que vos maîtres et maîtreſſes, ſont obligés en conſcience de vous défendre les occaſions du péché, les veillées dangéreuſes, les fréquentations du cabaret

et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'à ce point que de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions ; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme, en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes ; d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils pèchent ; vous péchez vous mêmes, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre désobéissance, en est plus grand.

Bien plus : (remarquez cet avis, jeunes gens), vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas que de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parce que la défense de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mau-

vais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par leurs larcins et leurs colères, ils ſont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudiſſent et s'ils édifient mal, malheur à eux ; il vaudroit mieux, pour un père et une mère qu'ils fuſſent précipités au fond de la mer, que de ſcandaliſer ainſi leurs enfans.

Mais auſſi malheur à vous, ſi vous vivez comme eux, et ſi vous les imitez dans leurs vices. S'ils ſe damnent, ne vous damnez pas vous mêmes. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu dans vos prières et vos bonnes œuvres pour leur converſion. Prenez garde de jamais les ſcandaliſer, malheur à vous, ſi vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y ſont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne ſuffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il eſt même quelque fois louable aux parens de faire renfermer dans une maiſon de force, un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez méritez, vous devez les en aimer avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien et pour vous rendre ſage. Si vous n'avez pas mérité cette

correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien d'avantage, et que Jésus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fut innocent.

Ne dérobez rien à vos parens. *Celui,* dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses pères et mères, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos pères et mères, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections: ne parlez point de leurs défauts, ni des disgrâces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience: Jésus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs : regarderez vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez, assistez vos pères et mères ; consultez-les dans vos entreprises, sur tout pour le choix de votre vocation. En quelqu'état, en quelqu'âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assurés que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire (je vous le répéte) si vous leur êtes durs et méchans, si vous

les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre perſonne ou dans vos enfans. Liſez les exemples ſuivans, et profitez des inſtructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il eſt rapporté dans les Hiſtoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfants combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mère depuis longtemps malade; aimant tendrement cette mère, ils étoient très affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient ſuffire pour la nourrir et la ſoulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voiſines de la ville de Méaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit un Edit, et promit une récompenſe à ceux qui améneroient à la ville quelques uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères, dont nous venons de parler, s'aviſa d'un expédient bien ſingulier pour avoir de quoi ſoulager leur pauvre mère. Il pria ſes frères de le lier et de le conduire à la ville de Méaco, et de le faire paſſer pour voleur des forêts voiſines. Ses frères eurent peine à conſentir à une ſi étrange propoſition. *Que craignez-vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera? Et après tout si l'on me fait mourir, je ſuis content de ſacrifier*

ma vie, pourvu que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.

Les deux frères voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrotterent et le présenterent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'apperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparerent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystere, et un Officier reçut ordre de les suivre secrètement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venoient? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils: voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager: Dieu soit béni dit elle, mais où est votre jeune frère? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère: qu'en avez vous fait? Vous ne me répondez pas! Ah malheureux! Vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup: peut-être que votre frere étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, lui raconterent tout.

La mère auſſitôt pouſſa des cris et des lamentations en pleurant, damandant ſon fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment l'Officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mère déſolée: raſſurez-vous, pauvre femme, votre fils eſt vivant, il ne lui ſera fait aucun mal. En effet: l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour ſa mère; il lui fit ſa fortune, et donna à la mère une penſion pour le reſte de ſes jours.

Admirez dans cet exemple combien grande eſt la Providence de Dieu envers les enfants qui aiment et qui aſſiſtent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve, nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'ainé qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles ſales et des juremens. Sa mère le reprit et lui dit: « Quoi, mon fils, « vous tenez de pareils diſcours en ma pré-« ſence! Eſt-ce moi qui vous ai appris à par-« ler de la ſorte? et quand même je ſerois aſ-« ſez malheureuſe pour dire de telles paroles, « vous ne pourriez jamais les prononcer; ap-« prenez que de tels diſcours ne conviennent « qu'à des libertins, à des eſprits malfaits, à « des enfants ſans éducation et ſans honneur."

L'enfant profita de cet avertiſſement, et n'o-

sa jamais plus dire aucune mauvaise parole en présence de sa mère, mais il continuoit d'en dire avec ses petits compagnons. La mère en fut avertie, et dit à son fils; "Vous ne dites
" plus de mauvaises paroles en ma présence,
" mais vous en dites devant les autres, et vous
" n'avez point honte de les scandaliser. Eh quoi,
" mon fils! vous perdez donc la crainte de
" Dieu? Ne savez vous pas que Dieu vous en-
" tend et vous voit par-tout? Vous n'osez par-
" ler mal devant moi, et vous l'osez devant
" Dieu; sachez que vous devez craindre Dieu
" plus que moi: il est votre Créateur, votre
" premier Père et votre Juge; et il vau-
" droit mieux dire cent mauvaises paroles de-
" vant moi, que d'en dire une en la présence
" de Dieu. Changez de conduite, mon fils;
" car j'aimerois mieux vous voir mort à mes
" pieds, que de vous voir vivre dans une telle
" habitude, et je vous défends de jamais plus
" fréquenter les compagnons qui vous ont ap-
" pris à parler de la sorte."

Ces paroles firent une telle impression dans l'esprit de cet enfant, qu'il se corrigea et fut toujours soumis à sa mère; Dieu récompensa sa soumission: étant en âge, il entra en Religion, où il fit de grands progrès dans les sciences et dans la vertu.

Le second fils d'Alexandrine ne fut pas d'un si bon naturel que l'ainé, mais il ne laissoit pas d'être plus aimé de sa mère; (car il arrive sou-

vent que les pères et mères s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres). Alexandrine reprenoit ſon fils, mais il ſe moquoit de tous ſes avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'eſprit, qui ne lui parloient que de divertiſſemens et de plaiſirs, et ne lui inſpiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour ſa mère. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout reſpect à ſa mère, s'abandonna à la débauche, à l'impureté et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertiſſoit; mais ce n'étoit pas aſſez, il falloit le corriger ſévèrement quand il étoit temps, ou le faire mettre dans une priſon pour arrêter ſes déſordres.

Ce jeune homme, malgré la défenſe de ſa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il ſe maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine ſa mère, pour jouir du bien de feu ſon père, mais il n'en jouit pas longtems. Etant un jour allé à la promenade avec ſa nouvelle épouſe, il fit un faux pas, ſe laiſſa tomber à la porte de la ville, et fut écraſé ſous les roues d'un caroſſe qui paſſoit. La nouvelle en fut d'abord portée à ſa mère: Ah, mon Dieu! *s'écria-t-elle,* « voilà la punition des déſobéiſſances de mon « fils et des chagrins qu'il m'a faits. Je demande au moins au Seigneur, que ce miſérable enfant ait le temps de ſe reconnoître,

« et de rentrer dans la grâce de Dieu." Cette mère éplorée courut voir son fils; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ses bras sans parole, sans confession et sans Sacrement.

N'oubliez jamais cet exemple, et souvenez vous que si vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeste. *Celui là est maudit de Dieu,* dit l'Ecriture, *qui chagrine sa mère.*

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de la superbe.

L'HUMILITE' est le fondement des autres vertus, elle les conserve et les fait croître; la superbe au contraire les fait perdre, ou empêche de les acquérir.

La superbe est une estime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaisance en nos bonnes qualités, et un désir outré d'être estimé des autres. Ce vice pernicieux se glisse dans l'esprit des jeunes gens, à mesure qu'ils croissent en âge, et qu'ils se croient savans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une sainte éducation, rend inutiles en eux les instructions et les impressions de la grâce; les éloigne de Dieu; et *Dieu* à son tour *leur résiste,* et se retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la superbe domine jamais en ta pensée, ni en tes paroles, parcequ'elle

eſt la première cauſe de tous les malheurs, diſoit le ſaint homme Tobie à ſon fils. Pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité ; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne conſiſte qu'en paroles, et en une vaine démonſtration de bas ſentiments de ſoi-même. Telle eſt la fauſſe humilité de certaines perſonnes qui paroiſſent humbles au dehors, tandis qu'ils ont au dedans un cœur ſuperbe. L'humilité doit être ſincère ; que cette humilité ſoit dans le cœur ; qu'elle paroiſſe dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, et aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre penſée*, dit le Sage, c'eſt-à-dire ne vous eſtimez point vous-même, ni pour vos richeſſes, ni pour votre condition, ni pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choſes, eſt baſſe et frivole, elle eſt une marque d'un eſprit foible et vain. Ne vous eſtimez jamais pour vos talens, pour votre induſtrie, pour votre eſprit, ni pour votre ſcience ; ce ſont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu, quand vous cherchez votre propre gloire dans ſes dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous eſtimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'eſt la perdre. Croire avoir de la vertu, c'eſt manquer de la vertu principale, qui eſt l'humilité ; il arrive même ſouvent, que tel qui

croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous raſſurez ſur quelques bonnes qualités que vous croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous manquent. Ne ſavez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts cachés à vos yeux, eſt capable de l'emporter ſur vos prétendues vertus ; et que *vos juſtices*, vos bonnes œuvres, ſont devant Dieu, ſelon la parole du Prophète Iſaïe, *comme un linge souillé ?* S'il y a en nous quelque choſe de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu ſeul qui en eſt l'auteur ; et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la miſère.

II. Soyez humble envers Dieu dans la conſidération de ſa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien.* Humiliez-vous à la vue de ſa puiſſance et de ſa majeſté ſouveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoiſſez les offences que vous avez commiſes contre cette grandeur infinie ; les bienfaits ſans nombre que vous avez reçus de ſa bonté ; l'abus que vous avez fait de ſes grâces, ſans leſquelles vous ne pouvez rien faire pour le ſalut ; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement expoſé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop de ſujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il eſt facile d'être humble à l'égard de Dieu ; (car

comment une miférable créature ne s'abaifferoit-elle pas devant fon créateur et fon Juge ?) mais il n'eft pas facile d'être humble envers tous les hommes ; il eft néanmoins néceffaire de l'être. Or, parmi les hommes, les uns font au deffus de vous, les autres vous font égaux, et les autres font vos inférieurs.

1. Quant aux premiers, foyez refpectueux et obéiffant envers tous ceux qui ont autorité fur vous ; trouvez bon qu'on vous avertiffe de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige ; et foyez foumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous furpaffent en âge, en fcience, en qualité, &c. Refpectez les vieillards, prenez garde de les infulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foibleffes, de leur parler avec mépris et avec hauteur ; de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui s'étant moqués du Prophète Elifée, qui étoit un Saint vieillard, en l'apelant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces fortes de péchés attirent quelque fois les châtimens de Dieu fur ceux qui en font coupables.

2. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec déférence, fans vous en faire accroire, fans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous font dûs, fans vouloir précéder les au-

tres. Laiſſez ces vanités aux ames foibles, et aux eſprits bas. Un eſprit bien fait ne ſe repait jamais de ces honneurs imaginaires: il conſerve ſon rang avec modeſtie, quand il eſt néceſſaire; mais il le conſerve ſans orgueil et ſans faſte, ſans conteſtation et ſans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfants et les domeſtiques, les beaux-frères et les belles-ſœurs doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condeſcendance et d'humilité; ſe ſoulager, s'entr'aider, ſe ſupporter avec patience et ne jamais ſe quereller; que les plus grands aiment et excuſent les petits; que les petits ayent du reſpect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais entr'eux aucune envie, parceque l'envie eſt le vice du démon, et met le déſordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être ſerviables et complaiſans; faire volontiers ce qui ſe préſente: prévoir ce qui eſt à faire dans la maiſon; prévenir les beſoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domeſtique devroit faire, pour le ſoulager; ne pas faire attention ſi les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre; mais au contraire par une ſainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui ſont ainſi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre ſervice, ſont véritablement humbles, et ſont bénis de Dieu.

3. Quant aux inférieurs, c'eſt-à-dire, à ceux qui ſont au deſſous de vous, ſoyez affable à

tous ceux qui vous ſervent, les conſidérant comme vos frères et vos ſœurs. *Maitres*, dit l'Apôtre S. Paul, *tritez vos domestiques avec douceur, n'uſant ni de menace ni de rigueur, vous ſouvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de ſerviteur.* Rendez-vous acceſſible et aimable à tous les autres qui ſont de moindre condition que vous, ſur-tout envers les pauvres, ſelon ce précepte du ſage. *Rendez-vous affable aux pauvres gens :* ils ſont peut-être plus élevés que vous devant celui qui ſonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre ſervice, et à les ſecourir dans leurs beſoins.

IV. Enfin, pour réprimer, la ſuperbe et l'orgueil, conſidérez ce que c'eſt que l'homme, et ce qui ſuit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre !* s'écrie le ſage : *Les Puiſſans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte : aujourd'hui Roi, demain rien. Et quand l'homme ſera mort, ſon corps deviendra la pâture des bêtes, des ſerpens et des vers.* Quel ſujet de s'humilier !

Ne conſidérez pas ce qui eſt au dehors de vous. Ces biens que vous poſſédez, ces vêtements brillants qui vous environnent, cette beauté qui vous rend ſi vain, ces amis qui vous flattent ; cet emploi, ce crédit qui vous élevent au deſſus des autres ; tout cela n'eſt pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme ; c'eſt peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte.

Mais conſidérez ce que vous êtes dans vous-même, et ce qui vient de vous. C'eſt l'avis de St. Bernard : « Si l'homme, *dit ce S. Docteur*, ſe conſidere attentivement, il ne trouvera en lui même que des ſujets de confuſion et d'humilité. Sa conception eſt dans le péché ſa naiſſance dans la miſère ; ſa vie une ſuite de travaux ; ſa mort inévitable ; et après ſa mort, il ne lui reſtera que l'infection, la pourriture et la pouſſiere. Voilà toute la deſtinée de ſon corps en cette vie, mais pour l'ame, il lui reſte à ſubir le jugement de Dieu, pour y recevoir la déciſion de ſon bonheur, ou de ſon malheur éternel ; et ce jugement ſera terrible aux plus ſaints." Voilà, créature vaine et pécchereſſe, ce que vous êtes ! de quoi donc vous glorifiez-vous ? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et penſez bien plus à gémir ſur votre miſere, ſur votre néant et ſur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéiſſance.

L'OBEISSANCE eſt un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un eſprit humble eſt d'être ſoumis à ceux qui ont autorité ſur nous, et de ſe dépouiller de ſa propre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu eſt rare ! mais qu'elle eſt néceſſaire, puiſque ſans l'obéiſſance et le détachement de ſa propre

volonté on ne peut parvenir à la ſainteté. *L'eſprit du juſte*, dit le Saint-Eſprit, *méditera l'obéiſſance*. Un enfant déſobéiſſant, eſt un monſtre par les dérèglemens et les crimes dans leſquels ſon indocilité l'entraine; c'eſt pour cette raiſon que S. Paul faiſant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans ſans obéiſſance*.

Aimez donc l'obéiſſance, jeunes gens: ſoumettez-vous avec humilité, et avec amour, à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité ſur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parceque ce n'eſt pas obéir comme il le faut, ſi on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéiſſance rendue par une crainte purement ſervile, ou par force, eſt une obéiſſance d'eſclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'eſt pas une vertu. Obéiſſez dans le déſir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Eſtimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'eſt leur propre volonté qui cauſe la perte des hommes, ſurtout des jeunes gens. Elle eſt un mauvais guide qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-eſprit: *l'homme obéiſſant racontera ſes victoires*: C'eſt-à-dire, ſi vous êtes ſoumis vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées ſur vos plus dangéreux ennemis, qui ſont votre propre eſprit et vos mauvaiſes inclinations. Vous reconnoitrez avec

onsolation combien l'obéissance vous aura été vantageuse, puisqu'elle vous attirera les faveurs les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre soumis et obéissant à un père, à une ère qui sont intraitables et austères, les aimer algré leurs vices grossiers et leur ingratitude, st une vertu rare, et d'un grand mérite; telle it la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. avoit un père et une mère qui étoient pau-res, mais très méchans et jureurs. Des parens si al élevés, n'étoient pas capables de donner à ur fils une éducation chrétienne; mais ce fils omba heureusement entre let mains d'un zélé onfesseur qui lui inspira tant d'amour et de res-ect pour ses père et mère, que ce jeune hom-e ne s'écarta jamais de son devoir en ce point, fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit 'aller servir, parcequ'il ne pouvoit plus le nou-ir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de ren-ontrer un Bourgeois nommé Eugène, homme iche et craignant Dieu, qui le prit à son service. amais domestique ne fut plus affectionné à son maitre, ni enfant plus attaché à ses père et ère que Joachim, leur donnant, pour les aider vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ns ses sœurs se marierent: son père et sa mère ui étoient âgés, restèrent seuls, et lui mandèr-nt de s'en retourner. Joachim ne balança pas n moment, et se fit un devoir de quitter Eu-

gène ſon bon maître, pour obéir à ſon père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ſes gages, s'il vouloit reſter avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages: je puis me paſſer de vos gages, mais mes parens ne peuvent ſe paſſer de moi. N'en ſois point en peine, lui dit ſon maître, j'aurai ſoin de leur entretien; et après tout tes père et mère ne méritent guères tes ſervices, puiſque tu n'a reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe, répondit Joachim; je ne veux pas les abandonner dans leur vieilleſſe. Quelques mauvais qu'ils ſoient, ils ſont toujours mes père et mére; je ſuis toujours leur enfant; et je ſens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéiſſance. Joachim retourna donc auprès de ſon père et de ſa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourir et pour gagner leur vie. Pour toute récompenſe de ſon obéiſſance et de ſes ſervices, il ne recevoit d'eux que des injures, mais il ſouffroit tout en ſilence et ſans ſe plaindre.

Une obéiſſance et une patience ſi courageuſe ne furent pas ſans récompenſe. Joachim par ſa vertu mérita de trouver une fille vertueuſe qui lui donna du bien, à laquelle il ſe maria; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ſes enfans, et leur dit: « Mes chers en-

« fans, la plus grande consolation que j'aie eu en « ma vie, et la plus grande que j'aye à présent, « cest d'avoir toujours été soumis à mes père et « mère. C'est à cette obéissance que je dois « ma fortune : j'espère qu'en vue de cette obé- « issance que j'ai toujours eue en vue de Dieu et « pour son amour, le Seigneur me fera miséri- « corde. Je vous recommande d'avoir de même « toujours Dieu en vue, et beaucoup de sou- « mission et de respect pour votre mere. Si « vous suivez ce dernier avis que je vous donne, « Dieu ne vous abandonnera jamais."

CHAPITRE VIII.

De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.

1. LA sagesse et la raison se trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeunesse ; c'est pour cela que le Saint Esprit a dit que *la folie est comme l'appanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite ;* c'est-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeunesse, ce que la raison même ne peut encore faire.

Un père n'est donc pas un bon père, mais un méchant père ; une mère est de même une mauvaise mère, lorsqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'est haïr ses enfans,* dit le Sage *que de leur épargner la verge.* Des défauts qu'on laisse croître dans leur cœur causeront un jour leur perte, et seront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure; c'eſt en vain qu'on entreprendroit de redreſſer ou d'arracher un vieil arbre tortu; de même auſſi c'eſt vainement, ou très difficilement qu'on prétendroit redreſſer la conduite d'une perſonne qui a pris un mauvais pli dans ſa jeuneſſe, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans ſon cœur.

Trop de complaiſances et de douceur aux jeunes gens les conduit aux enfers; une ſage ſévérité, un châtiment raiſonnable les en délivre, dit le ſage. Ce ſeroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment ſe jetter dans un feu ou dans un abyme, pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorſque par ſes vices il ſe précipite en enfer?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que ſi vos parens et vos maîtres ſont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs corrections avec patience et ſoumiſſion. Ils doivent vous reprendre quand vous avez péché; les avis et les inſtructions qu'ils vous donnent ſont dit le Saint-Eſprit, *une loi que vous ne devez pas mépriſer.* Si leurs reprimandes ne vous rendent pas ſages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous ſemble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que ſi vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le

ıéritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut ıieux ſouffrir étant innocent, dit S. Pierre, ue de ſouffrir étant coupable ; qu'enfin il faut ous accoutumer de bonheur à ſouffrir avec paience, à l'exemple de J. C. qui a ſouffert nnocemment et ſans ſe plaindre, les ſupplices t la mort.

Si vos parens et vos maitres vous châtient orſque vous avez péché, juré, menti ou dérogé : lorſque vous vous étes querellé et battu ; orſque vous dites des paroles trop libres et eu ſéantes ; lorſque vous fréquentez certaines ompagnies, ou que vous ſortez malgrez eux ; orſque vous vous livrez à la vanité, ou lorſue vous leur parlez avec hauteur et ſans reſect ; ſouvenez vous qu'ils ſont leur devoir, n vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez vous bien d'en murmurer ; ne vous plaiınez pas, même à vos amis ; mais béniſſez Dieu de vous avoir donné des parens et des ıaîtres qui par charité veillent ſur vous, pour ous empêcher de devenir vicieux, et de vous erdre.

Si vous êtes ſage, demandez vous-même la orrection à votre père ou à votre mère, lorſque ous êtes tombé dans quelque faute. Si vous onnoiſſiez le prix d'une ſainte et prudente correction, vous vous rejouiriez bien plus d'être hatié que d'être épargné. Le jour viendra eut-être, que vous pleurerez amèrement, de ce u'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeu-

neſſe. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la Juſtice, qui ſe voyant entre les mains du bourreau, on dit publiquement ſur l'échafaud ces lamentables paroles, *Jeunes gens, profitez de mon triſte exemple; vous, pères et mères, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeuneſſe, je ne serois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

EXEMPLE.

Saint Auguſtin, ſans un miracle de la grâce, ſe fut perdu ſans reſſource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès ſon enfance. Patrice ſon père, loin de le reprendre et de veiller ſur ſa conduite, ne faiſoit que rire de ſes petites impertinences, comptoit pour rien les petites ſottiſes, les fréquentes vivacités, et la continuelle diſſipation de cet enfant; comme font encore aujourd'hui pluſieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Sainte Monique ſa mère l'avertiſſoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi ſervent les foibles corrections d'une mère, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la vigilance et l'autorité du père? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laiſſé vivre Auguſtin ſon fils, entraîna ce jeune homme dans toutes ſortes de déſordres, et même dans l'héréſie des Manichéens.

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette ſainte veuve faiſoit inceſſamment pour la converſion de ce jeune libertin;

se servit des instructions de saint Ambroise, son Pasteur, pour lui ouvrir les yeux sur ses égaremens. Augustin étant converti, ne cessa de pleurer le reste de sa vie les déréglemens de sa jeunesse, et la mauvaise éducation que son père lui avoit donnée. « Ah, mon « Dieu! s'ecrioit-il, que j'étois à plaindre dans « les jours de mon aveugle jeunesse! Je m'é- « loignois de vous, Seigneur, en suivant le pen- « chant de mes folles passions; et mon père, « loin de me corriger et de me reprendre, ri- « oit de tout. Je me perdois, et il avoit la cru- « auté de me voir courir à ma perte. Tous les « vices croissoient dans mon cœur, comme de « mauvaises herbes dans une terre inculte; et « il n'y avoit point de main charitable pour les « arracher."

Profitez des sentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorsque vous avez des parens et des maîtres qui ont la charité de veiller sur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du prochain.

L'Amour du prochain est une vertu fondamentale du Christianisme; puisque toute la morale de Jésus-Christ est fondée sur deux loix. *Aimer Dieu sur toute chose, et le prochain*

comme soi-même. Vertu néanmoins rare et mal obſervée.

La plûpart croyent que pour aimer le prochain, c'eſt aſſez d'aimer ſes parens, ſes amis, ceux de qui on attend quelqu'avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la ſorte, ce n'eſt pas aimer le prochain, mais c'eſt s'aimer ſoi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inſpire de haïr ceux qui leur font du mal. Les pères et mères ne parlent ſouvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaiſes manières, de la mauvaiſe foi des voiſins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort. Ils détruiſent ainſi par leur exemple et par leurs diſcours, l'eſprit de charité pour le prochain, dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réflection aux funeſtes ſuites du défaut de charité? N'eſt-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'eſtime et de reſpect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahiſons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les miſérables, les diviſions des familles, les querelles, les jalouſies, les médiſances? De là enfin tant de déſordres qui déſhonorent la Religion, et qui perdent les Chrétiens.

Il eſt donc important d'inſtruire la jeuneſſe ſur ce point, et de la déſabuſer d'une erreur ſi

unefte. Cette erreur vient de l'ignorance de rois chofes ; ils ne favent point quel eft le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut imer, ni en quoi confifte cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, font tous les ommes, pauvres et riches, bons et méchans, mis et ennemis, et même ceux qui nous font le lus de mal. Cette obligation d'aimer tous les ommes eft fi étroite, que fans cet amour, fans et efprit de charité, on ne peut être fauvé. Quand de tous les hommes qui font fur la terre, l n'y en auroit qu'un feul que je n'aimâffe pas, u que je haïffe, ce feroit affez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, eft u'ils font tous enfans de Dieu, créés à fon nage, rachetés du Sang de Jéfus-Chrift ; que Dieu qui eft notre Père commun, veut que nous s aimions tous comme nos frères, que Jéfus-Chrift notre Sauveur nous a commandé de les imer, et que lui-même les aime tous. Ce feroit tre bien déraifonnable de ne pas aimer ceux u'un Dieu a aimés plus que fa vie, et pour efquels, quelqu'indignes qu'ils fuffent, il a voulu mourir.

III. Cet amour confifte en trois chofes :

1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire uand on le peut. 3. Supporter, excufer et acher leurs défauts. Voilà la vrai charité du rochain, la marque du vrai Chrétien, fans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1. Souhaitez du bien à tous, et foyez vérita-

blement affligé lorſqu'il leur arrive du mal: conſidérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaiſant. Ayez compaſſion de ceux qui ſont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui ſont en proſpérité. Aimez les bons à cauſe de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons; ſouhaitez de la perſévérance aux premiers, et la converſion aux autres. Si un homme eſt méchant et grand pécheur, il faut haïr ſon péché, qui eſt l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer ſa perſonne qui eſt l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous, car c'eſt peu de choſe de vouloir du bien, ſi on ne le fait quand on le peut. Nous pouvons procurer trois ſortes de biens au prochain; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'ame.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choſes. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce ſoit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracterez encore l'obligation de rendre ce que vous auriez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeſte vice dans une jeune perſonne que d'être porté au larcin! Il eſt bien à craindre que ceux qui s'acoutument à faire de petits et de fréquens larcins, ſoit en fruits, ſoit en grains, ſoit en d'autres choſes, ne ſoient un jour de grands larrons, et ne faſſent une fin miſérable. 2. Aſſiſtez le prochain dans ſes né-

ceſſités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miséricorde et la compaſſion pour les pauvres! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compaſſion a crû avec eux dès leur enfance.* Elle attirera ſur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conſerver au prochain. N'en parlez jamais déſavantageuſement, quelque méchant qu'il ſoit, quelque tort même qu'il vous ait fait; ſi ce n'eſt pour ſon bien, ou pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médiſances; empêchez même, ſi vous le pouvez, qu'on n'en faſſe en votre préſence. Si on accuſe le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez ſa défenſe. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuſer, empêchez qu'on n'en parle d'avantage. Dites le bien qu'il a fait; ou quelqu'une de ſes bonnes qualités. Témoignez que la médiſance vous déplait, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui.

Les biens de l'âme, qui ſont la vertu et le ſalut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui; en le retirant du vice et des occaſions, par quelques ſages avis, en l'avertiſſant avec douceur de ſon devoir, ou en le faiſant avertir; en lui donnant de prudens conſeils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, ſur

tout envers vos amis, vos compagnons, vos domeſtiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'eſt véritablement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de ſon âme et pour ſon ſalut ; mais c'eſt le haïr, c'eſt manquer de charité que de faire tort à ſon âme en le portant au péché, et en le ſcandaliſant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3. Une troiſième marque de l'amour du prochain, c'eſt de ſupporter ſes défauts, d'excuſer les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penſer avantageuſement de tout le monde. C'eſt pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres ; ni les reprendre, ſans ſavoir ſûrement, s'ils ont tort. Souvent on ſe trompe dans les jugemens qu'on forme ſur le compte d'une perſonne : ou parcequ'ordinairement on eſt mal informé, ou parce qu'on eſt prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce ſoit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une perſonne, quand une répréhenſion ne ſervira de rien à ſon amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous ſemblez approuver le vice, dans ce cas, reprenez avec diſcrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du prochain conſiſte *à juger du Prochain par nous-même*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enſeignent ; *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas*

qu'on vous fasse ; au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous-même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelque misérables que nous soyons à ses yeux ; pourquoi donc ne souffrirons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert d'ulcères et de pourriture ; et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagements qu'il put. Ce pauvre ayent repris ses forces, le Solitaire lui dit : voulez-vous, mon cher Frère, demeurer avec moi ? je ferai ce que je pourrai pour vous nourir : nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O que vous me causez de joie ! répondit le pauvre que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère !

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourir son pauvre, et le nourissoit même mieux que lui ; mais au bout de quelque tems ce pauvre commença à murmurer contre son hôte et se

plaignit qu'il le nouriffoit mal. Hélas ! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je ne puis faire autre chofe pour vous que ce que je fais. Quelques jours après cet ingrat recommença fes plaintes, et vomit contre fon bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les fouffrit avec patience, fans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la forte à un faint homme qui ne lui faifoit que du bien, et lui demanda pardon : mais il tomba bientôt dans fes inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le fupporter: Je fuis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il ; je veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé ; je ne fuis pas accoutumé d'être fi mal nouri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut infpiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voifinage, demander un peu de meilleur nouriture pour cet eftropié Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourir. Le pauvre en parut content ; mais au bout de quelques femaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Va, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais femblant d'aller chercher l'aumône pour me nourir, et c'eft pour toi : tu manges le meilleur en fecret, et tu ne me donnes que tes reftes. Ah ! mon frère, lui dit le Solitaire, vous me faites tort ; je vous affure que je ne demande ja-

mais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, avez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux. Va, je n'ai pas besoin de tes remontrances, lui repliqua ce pauvre, et tout de suite il se saisit d'un caillou, le jetta à la tête du solitaire qui évita le coup; ensuite ce malheureux prit un gros bâton dont il se servoit pour se traîner, et en donna un si rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire, pour moi je vous pardonne pour l'amour de lui le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, repliqua le Pauvre; mais ce n'est que du bout des levres, car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous assure, mon frère, lui dit tendrement le solitaire, que c'est de tout mon cœur, que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation: dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarassé de ses mains, ce furieux lui dit: Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le re-

portât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux mourir de faim ou de froid, ou être dévoré par les bêtes que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne ſavoit à quoi ſe déterminer : d'un côté, il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne périt de miſère ; d'un autre côté, il appréhendoit de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla conſulter Saint Antoine ſur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inſpiré de Dieu, et lui dit : Ah ! mon fils, prenez garde : la penſée que vous avez de quitter ce pauvre, eſt une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, repliqua le Saint ? Ne ſavez-vous pas que c'eſt envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreuſement notre charité ? Quel mérite auriez-vous d avoir de la patience avec une perſonne qui ne vous feroit jamais de mal ? La charité eſt une vertu courageuſe, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainſi, mon fils, gardez ce pauvre ; plus il eſt méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jéſus-Chriſt le tiendra fait à lui même. Faites voir par votre patience que vous êtes diſciple d'un Dieu ſouf-

frant ; et ſouvenez-vous que c'eſt par la patience et par la charité qu'on reconnoit un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu ſe ſert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire ſuivit l'avis de Saint Antoine ; il eut plus de charité pour ce miſérable qu'auparavant, et ne ceſſoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience ſi courageuſe. Ce pauvre ſe convertit enfin, et vécut le reſte de ſes jours dans la pénitence et la ſainteté.

O le bel exemple de charité ! qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas ſeulement ſouffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne ſerez jamais ſauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'eſt pas aimer le prochain ſelon Dieu, quand on ne veut pas ſouffrir de lui, ni ſupporter ſes défauts : ce n'eſt pas aſſez de les ſouffrir et de les ſupporter une fois, il faut toujours les ſupporter.

CHAPITRE X.

De la Chaſteté.

L'HUMILITE' et l'obéiſſance empêchent les déréglemens de l'eſprit et du cœur ; et la chaſteté ceux du corps.

La chaſteté eſt une vertu qui déteſte les plaiſirs illicites de la chair ; qui réprime les penſées, les déſirs et les ſentimens des ſales

voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges; mais il n'y en a point où elle soit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Peres) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur-tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits célestes.

La chasteté, au sentiment de St. Jérôme, a quelque part à la gloire du martyre, par ses combats; mais c'est principalement à la jeunesse que cette gloire est réservée, parce que ses combats, sont ordinairement plus grands et plus fréquents, ce qui fait dire à Saint Bernard, qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois espèces de martyre: *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Pères, que la chasteté est *l'ornement des mœurs*, *l'honneur des corps et le fondement de la sainteté*. L'on peut tout espérer d'un enfant chaste; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux âmes chastes.

Conſervez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence; eſtimez la chaſteté, demandez la à Dieu: elle eſt la perle des vertus, l'ornement de votre âme et le bonheur de votre vie, puiſque ſans la chaſteté, on n'a ni l'amour de Dieu, ni ſa crainte, ni le repos de la conſcience. Mais ſouvenez-vous que cette vertu eſt fragile; qu'elle ſe perd facilement; que les penſées et les déſirs, auſſi bien que les paroles et les actions, peuvent la faire perdre; qu'il ne ſuffit pas d'être chaſte de corps; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'eſprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande conſolation que vous aurez à votre mort, ce ſera d'avoir paſſé votre jeuneſſe et votre vie dans la pureté; et c'eſt un grand ſujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaiſirs du corps, il a perdu ſon âme.

Exemple.

Le jeune Joſeph, dont il eſt parlé dans l'écriture Sainte, eſt un exemple bien ſenſible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel ſoin ils doivent conſerver la pureté de leurs cœurs dans les occaſions périlleuſes. Ce ſaint jeune homme avoit été trahi par ſes frères et livré à des marchands étrangers; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du Roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune eſclave, réſolut de le tenter. Elle entra

dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime déteſtable et honteux, elle lui promit de faire ſa fortune, s'il y conſentoit; et le menaça de ſon reſſentiment, s'il refuſoit.

Ce chaſte jeune homme rappella auſſitôt dans ſon cœur la crainte de Dieu; et ſe repréſentant toute l'horreur du crime qu'on lui propoſoit, il répondit à la Maîtreſſe, qu'il aimoit mieux mourir que de ſouiller ſon âme par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence: il réſiſta avec courage. Elle le ſaiſit par ſon manteau; mais ce jeune homme, en ſe défendant, lui laiſſa le manteau entre les mains, et s'enfuit. Cette Dame en fureur cria auſſitôt que Joſeph avoit voulu attenter à ſon honneur, qu'il l'avoit ſollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à ſon mari, qui crut l'impoſture et le menſonge de ſa femme, et fit mettre l'innocent Joſeph en priſon, où il reſta quelques années.

Le Roi Pharaon ayant entendu parler de Joſeph, le fit venir en ſa préſence; il fut ſi charmé de la modeſtie, de la ſageſſe et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit ſon premier Miniſtre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous ſoutenir par la préſence de Dieu dans les occaſions périlleuſes; et ſi vous êtes fidèle à Dieu comme Joſeph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esrit, avant que le démon se rende maître du œur : voilà le grand remède contre ce péhé. Quand on néglige de repousser la tenation et la pensée, on s'engage peu à peu dans e vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en releve presque jamais, ou qu'avec de grands fforts. La grande maxime pour toutes les aladies, c'est d'appliquer le remède dès le ommencement. Maxime importante pour se récautionner contre le p.ché impur ; péché ui porte aux plus grands désordres, quand n ne l'arrête pas dès ses premieres impresons.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et raignez-le plus que la mort. Veillez sur votre sprit ; détestez avec horreur les représentations ales que le démon, ou que le penchant vous nspirent ; donnez anssitôt le change à votre magination, et pensez promptement à d'autre hose, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours ; et si vous uccombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah ! que cette chute est à craindre, et que les uites en sont funestes ! Méditez avec attention et avis de Saint Bernard.

« Rejettez, *dit ce saint Docteur*, la mauvaise

" penſée dès qu'elle commence, et dès qu'elle " ſe préſente à votre eſprit. Si vous la re- " jettez, elle vous quittera, ou ſi elle ne vous " quitte pas, elle ne vous ſouillera point, tan- " dis que vous l'aurez en horreur. La penſée " qui n'eſt pas rejettée, cauſe le plaiſir, fait " naître le conſentement, produit l'action ; " de l'action vient l'habitude ; de l'habitude " ſuit une eſpèce de néceſſité, qui entraine en- " fin l'âme dans l'impatience et le déſespoir. " Et comme la vipère eſt tuée par les petits " qu'elle porte dans ſon ſein, auſſi nous rece- " vons la mort par nos mauvaiſes penſées, quand " nous les nouriſſons dans nos cœurs."

Profitez des avis de ce grand Saint : ſoyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne diſputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez : en l'écoutant, la raiſon s'aveugle, juſqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne ſauroit vaincre, ou pour des péchés de foibleſſe dont il ne faut que s'accuſer pour être abſous. O combien d'âmes ont été ſéduites et aveuglées par ce piége !

L'impureté dit St. Jérôme, eſt comme un ſerpent dont il faut écraſer la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de ſe gliſſer dans le cœur s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poiſon ſubtil et mortel. L'impureté, dit S. Grégoire, s'allume dans un cœur diſſipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint pas

promptement, il cause en peu de tems un embrâsement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit ; qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est facile de résister au péché dans ses commencements ; mais qu'il est difficile de le surmonter quand il est fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangéreuse.

II. Le second moyen, pour vivre chastement est de fuir l'oisiveté. Elle est la source de tous les vices, sur-tout de l'impureté. L'oisiveté ouvre la porte aux pensées et aux désirs qui croissent successivement dans un esprit oisif. Dans l'oisiveté, l'impureté est comme une flamme ardente qu'on ne peut presque plus éteindre ; de là vient que les tentations sont bien plus dangéreuses et plus fréquentes dans les personnes qui n'ont rien à faire, et qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, que dans les autres. O que la fainéantise et l'oisiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troisieme moyen, c'est la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conserver la chasteté en quelque âge que ce soit, mais sur-tout dans

la jeuneſſe. La chaleur du ſang à cet âge excite les voluptés ſenſuelles; mais quand elle eſt fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait un embrâſement funeſte; Ecoutez Saint Jérôme, « Le Mont « Ætna, dit-il, le Mont Véſuve et le Mont « Olympe, qui vomiſſent continuellement des « feux et des flammes, ne brûlent pas avec « tant d'ardeur, que le ſang des jeunes gens, « lorſqu'il eſt enflammé par le vin, et par l'excès de nourriture."

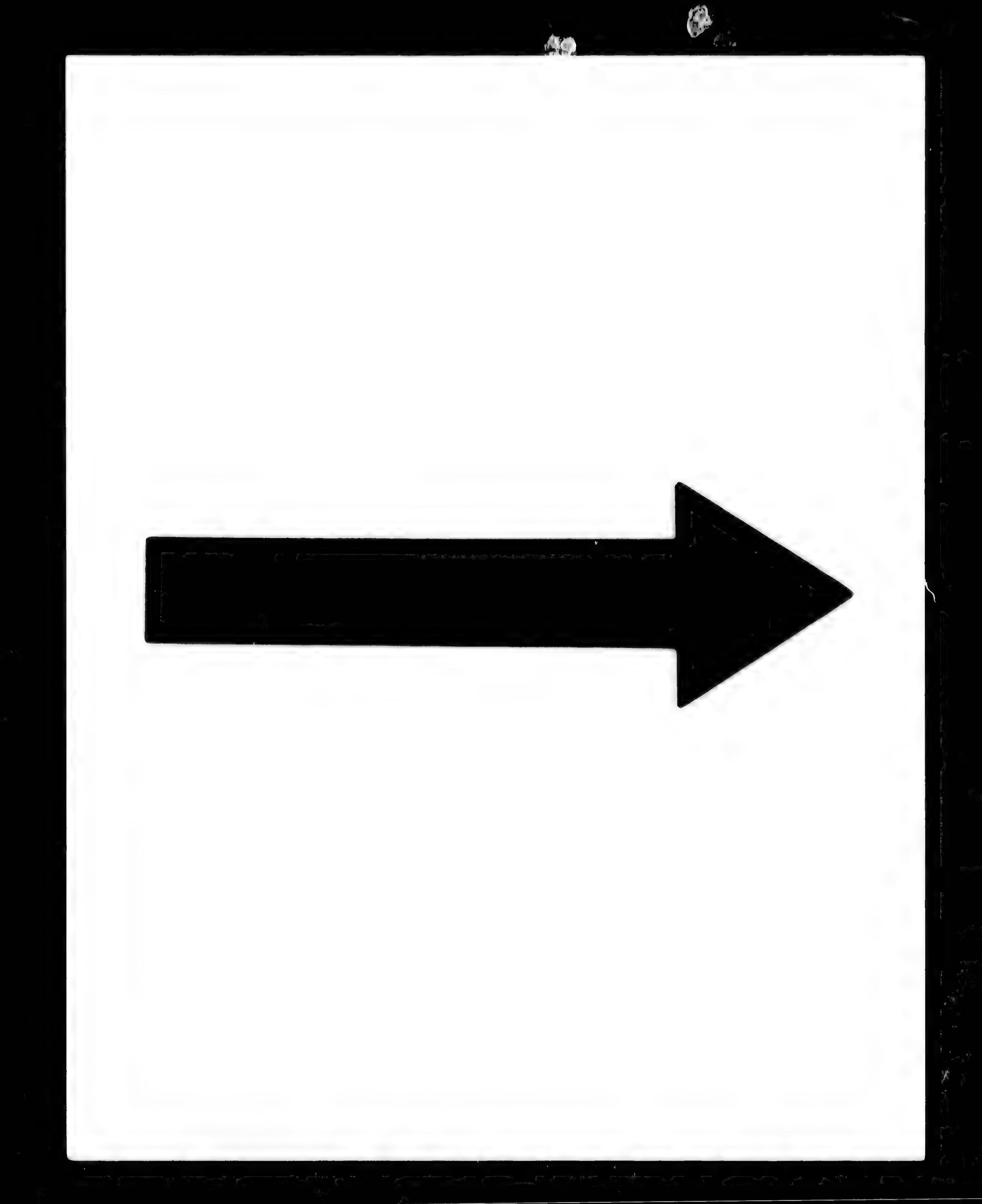
« Si je ſuis capable, dit-il ailleurs, de donner quelque conſeil; ſi on croit à l'expérience que j'en ai, j'avertis et je conjure l'âme, qui veut vivre dans la grâce de Jéſus-Chriſt, et conſerver ſa pureté, de craindre le vin comme un poiſon mortel. Ce ſont là les premieres armes du démon contre les jeunes gens; le vin avec la jeuneſſe fait un double embrâſement de la volupté. Pourquoi donnez-vous à ce corps déjà trop ardent de quoi le faire brûler?"

Souvenez-vous que Sodôme fut réduite en cendre par le feu du ciel, pour s'être abandonnée aux plaiſirs de l'intempérance et de l'impureté; eſt que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, et à manger autour du Veau d'or; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et fit mourir le plus ſaint des hommes, pour n'avoir écouté que ſa paſſion au milieu d'un feſtin et d'une danſe voluptueuſe.

IV. Le quatrieme moyen pour conſerver la chaſteté, eſt de fuir les mauvaiſes compagnies, les maiſons ou ſe retire la jeuneſſe, les veillées et aſſemblées nocturnes, et toute ſorte de diſcours dangereux et trop libres: voilà les piéges où ſe perdent les jeunes gens. Combien y en a-t-il qui ne ſont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la converſation d'un eſprit diſſolu, par quelques paroles contre la pudeur? Paroles et diſcours qui étant tombés dans un jeune eſprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur: *Ne vous laiſſez pas tromper*, dit St. Paul, *les mauvais diſcours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquieme moyen, eſt d'éviter, la converſation familière avec des perſonnes de différent ſexe. C'eſt là où la chaſteté trouve ſa perte et ſa ruine. Après avoir été préſervé des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour ſenſuel n'entre que trop facilement dans le cœur; mais quand il eſt aidé par la préſence des perſonnes, il s'allume et s'embrâſe. C'eſt pour cela que le Sage nous donne cet avertiſſement important: *Ne demeurez point parmi les perſonnes d'autre ſexe, parceque de leur converſation vient la corruption et la perte de l'âme; comme des habits ſe forme le ver qui les ronge.*

Que ſi la compagnie de différent ſexe eſt ſi dangereuſe, elle devient funeſte et criminelle,



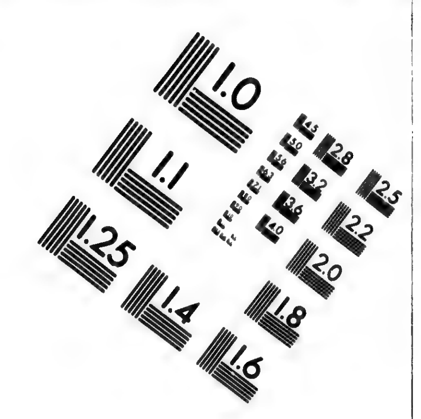
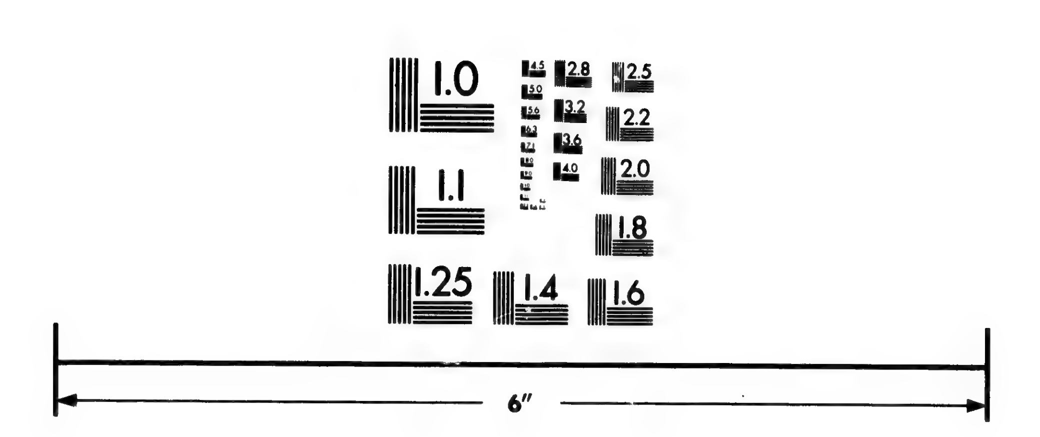


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

quand elle paſſe aux familiarités, aux entretiens trop libres et paſſionnés, aux careſſes et démonſtrations tendres d'une amitié ſenſuelle, aux embraſſemens familiers et autres ſemblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la ſenſualité et une affection dangéreuſe, et sont l'occaſion d'une foule de péchés, de penſées, de déſirs impurs : c'eſt pourquoi un Auteur appellé ces familiarités libres, *les morſures du diable, et les arbres du péché ;* et S. Jerôme, *les agonies d'une chaſteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cauſe du péché deſhonête, les regards impurs ou curieux, ſur lesquels il eſt important de veiller, ſi l'on veut conſerver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux ; et quelquefois un régard curieux, quoique ſans mauvais deſſein, peut attirer après ſoi de fâcheuſes ſuites. Ecoutez ce que le Saint-Eſprit vous enſeigne par la bouche du Sage : « Ne vous arrêtez pas « à regarder une jeune perſonne, de peur que « ſa beauté ne ſoit une pierre de ſcandale, qui « vous faſſe tomber. Détournez votre vue « d'une perſonne parée, et ne la regardez pas « curieuſement. La beauté des viſages a été « funeſte à pluſieurs, qui ont commencé leur « perte par des regards ; ces regards ont enfin « allumé le feu impur dans le cœur." O le grand avertiſſement ! gravez-le dans votre mémoire. Ayez ſoin de retenir votre vue ; et s'il lui arrive de tomber ſur des objets dangereux,

qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même reserve, à l'égard de toutes les peintures, ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina fille de Jacob s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre désir que de voir ou d'être vue; mais cette légèreté coûta cher. L'enlévement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitans, furent la suite de la curiosité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige en cette matière ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes. qu'elles seront peut-être sans remède; elle vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi; et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui débitent de tels Livres, ou qui les communiquent aux autres!

VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause, et le plus dangereux piège de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin

mortel, caché ſous une fauſſe douceur : ſi les commencemens ſont agréables, les ſuites en ſont bien amères. Seriez-vous aſſez aveugle pour aimer un plaiſir qui répugne à la raiſon, et qui déplait à Dieu ?

Pour rappeller en peu de mots tout ce que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, ſuivez ces avis : 1. N'attachez jamais vos penſées et vos régards à des objets qui peuvent ſouiller votre eſprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroiſſent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni geſtes contraires à la modeſtie et à la pudeur, et ne ſouffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du ſcrupule de vous amuſer trop au miroir : il vaut mieux examiner votre âme que votre viſage, et ſonger à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertiſſez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement ſont accompagnés de ris exceſſifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens ſont ſouvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des perſonnes, et dans des lieux où votre âme eſt en danger. Les libertés peu ſeantes et familières qu'on ſe permet dans ces récreations et dans ces promenades, ſont funeſtes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des perſonnes qui, par

urs manières, leurs lectures ou leurs diſcours, ous apprennent ce que vous devriez toujours gnorer. *S'ils vous flattent* dit le S. Eſprit, *ne s écoutez point ; éloignez vos pas de leurs sentiers ; s ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

XI. Si vous avez de la Religion et de la pu- eur, vous éviterez les ſpectacles, les comédies, s danſes et les bals. L'ame y reçoit ſouvent, ns y prendre garde, de mortelles atteintes, et pudeur affoiblie y eſt toujours en danger d'y ire n'aufrage. *Si on y vient chaſte,* dit S. Cy- rien, *on s'en retourne souillé.* Ces ſortes d'aſ- mblées ſont un reſte du paganiſme, oppoſé à ſainteté de la Religion, et aux maximes de C. et ſont un violement des vœux du Bap- ême.

Ne vous laiſſez pas entraîner par l'exemple es autres, mais gémiſſez ſur leur ſcandale d'au- nt plus déplorable, qu'il eſt plus étendu. Dé- lorez leur aveuglement qui les empêche de voir mal qu'ils font, et le mal dont ils ſont la fu- eſte cauſe. Ces aſſemblées, ſelon les Saints ères, ſont *la peſte des mœurs, une dériſion de Evangile, une profeſſion publique d'impureté et impiété, et l'écueil de la jeuneſſe.* Si vous y aſ- ſtez, ſi vous vous y affectionnez, vous vous ex- oſez à périr, et vous y pécherez : en voici les aiſons.

1. Si la vue d'un ſeul objet ſenſuel fit tomber avid, quoiqu'il fut prévenu de tant de grâces, ourriez vous dire que la vue de tant d'objets

lafcifs, qu'on voit à la danfe et aux fpectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs paffionnés, de paroles diffolues, ne fouilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs, n'eft-ce pas pécher que de faire ce que l'Eglife vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'eft-ce pas pécher que de s'expofer témérairement au péché ? N'eft-ce pas pécher, que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par fa préfence aux péchés d'autrui ? Or n'eft-ce pas ce qui arrive dans ces fortes d occafions ?

2. Pourquoi va-t-on aux fpectacles, aux danfes ? et qui fait-on ? On y va par curiofité, par orgueil, par diffipation : On y demeure fans pudeur, on n'en fort qu avec diffolution. C'eft là ou les fens fe diffipent, ou l'efprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on fe permet des chofes dont il faudroit rougir ; et qu'à force de s étourdir et de s'aveugler, on fe fait un paffe-temps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieufe dont parle Tutellien ; laquelle étant allée aux danfes et aux fpectacles publics, où les Chrétiennes ne fe trouvoient alors jamais, fut tout-à-coup poffédée d un démon furieux. Les Prêtres étant appellés au fecours, prefferent le démon dans leurs exorcifmes, de dire pourquoi il avoit ofé s'emparer ainfi d'une femme chrétienne: *j'en avois droit*, répondit le démon, *puifqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec plus d'empire; c'est là qu'il emploie ses plus dangéreux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez vous donc de ces lieux ou les pêcheurs s'assemblent*, dit le Saint Esprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font; ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de Chasteté.

I. LE premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit.* Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grace du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu donnez-moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure.* Recommandez-vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, et à votre Ange tutélaire, sur-tout dans la tentation.

La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté; et

avec ce ſecours on la ſurmonte, quand on ſuit les avis du guide qui nous conduit. Saint Auguſtin gémiſſant ſur les déſordres de ſa jeuneſſe, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main ſage et habile, qui déracinât les honteuſes paſſions qui croiſſoient dans ſon ame.

Saint Jerôme, après avoir fait le récit de la ſainte et ingénieuſe adreſſe avec laquelle un Supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion: *Si ce jeune homme eut été seul, il étoit perdu; car comment eut-il surmonté ses tentations?* Apprenez par ce trait combien le conſeil d'un Directeur éclairé eſt néceſſaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troiſième moyen eſt la lecture et la méditation des choſes ſaintes, qui rempliſſant l'eſprit de penſées ſalutaires, en chaſſent les mauvaiſes, et le fortifient dans les tentations.

EXEMPLE.

Le Roi Hérode ſe livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de déſhonorer Hérodias, qui étoit la femme de ſon frère. Saint Jean-Baptiſte inſpiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de ſon crime et de ſes ſcandales. Les paroles de ce grand Prophète, qui en avoit converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à ſouper avec les Princes de ſa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la ſalle du feſtin, et danſa en ſa préſence. Le démon de

l'impureté étoit dans les yeux, ſur le viſage, dans les airs, dans les geſtes, dans le pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi qui en devint paſſionné, juſqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias ſa mère : Tu ſais, lui dit cette mère abominable, que Jean-Baptiſte eſt un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui eſt pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi : le Roi a du reſpect pour lui, et je crains qu'il ne ſe laiſſe perſuader ; ainſi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il faſſe mourir Jean-Baptiſte et qu'il te faſſe apporter ſa tête dans un baſſin. Le Roi malgré le reſpect qu'il avoit pour la ſainteté de Jean Baptiſte, eut la complaiſance de conſentir à l'exécrable propoſition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit d'une danſe : un Roi parjure et meurtrier, un Royaume ſcandaliſé, le plus grand et le plus ſaint des Prophètes mis à mort.

" Que penſez-vous de tout cela, femmes
" chrétiennes ? *dit St. Ambroiſe* apprenez ce
" que vous devez leur faire craindre. Vous voyez
" ici une fille qui danſe, mais quelle fille ? C'eſt
" la fille d'une mère adultère, car ce n'eſt qu'à
" de telles perſonnes qu'il convient de danſer ;
" mais pour celles qui ont de la Religion et de
" la pudeur ; elles doivent inſpirer la modeſtie
" et la crainte de Dieu à leurs filles, et non pas
" la danſe." N'oubliez jamais les paroles de ce

grand Saint, et gravez dans votre esprit les suivantes : *Gardez-vous bien*, dit le Saint-Esprit, *de frequenter une danseuse et de l'écouter, crainte de vous exposer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire Ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace avec ces compagnes, la glace se rompit sous ses pas : elle tomba dans l'eau jusqu'au cou ; et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitoient et se remuoient par des mouvemens irréguliers, assez semblables aux mouvemens de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime, d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à Saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentiments de Saint François de Sales sur les Danses et les Bals.

SAINT François de Sales avoit trop de lumières pour rien enseigner qui fut contraire aux sentimens de l'Eglise et des Saints Peres. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals ; son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité des livres Saints, des Conciles et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que

ce Saint Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition : c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérite d'alléguer que Saint François de Sales a permis indifféremment les danses, et les bals.

Dans les Chapitres 33e. et 34e. de son livre de *l'Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danses et propose les motifs les plus pressans pour en detourner les fidèles. Il dit premièrement : « Que les danses « et les bals sont des choses indifférentes de « leur nature ; mais que leur usage est telle- « ment determiné au mal par les circonstances, « que l'âme se trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute ; « que ces divertissements si suscep- « tibles de mal, étant pris pendant la nuit, il « est facile pendant les ténébres qui ne sont ja- « mais suffisamment eclairés par les illumina- « tions, d'y glisser beaucoup de choses dange- « reuses : que les veillées que l'on y prolonge, « faisant perdre une partie du matin du jour « prochain, et dérobant le temps qu'on doit au « service de Dieu ; c'est toujours une folie de « faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, et « delaisser ce que l'on doit à Dieu pour de fo- « lâtres plaisirs ; qu'enfin on porte au bal « la vanité à l'envie les uns des autres ; vanité

« qui eſt une ſi grande diſpoſition au mal que « les mauvaiſes affections, les amours dange- « reuſes et blamables ſont la ſuite ordinaire de « ces aſſemblées." De pareilles reflexions d'un Saint, ſont-elles les réflexions d'un homme qui approuve la danſe ?

« Je vous parle donc des bals, continue Saint « François de Sales, comme les Médecins par- « lent des champignons : les meilleurs ne « valent rien : de même les meilleurs bals ne « ſont gueres bons. Les champignons attirent « l'infection et le venin des ſerpens qui les ap- « prochent ; de même auſſi ces aſſemblées té- « nébreuſes attirent ordinairement les péchés « qui regnent dans un lieu : jalouſies, railleries, « bouffonneries, querelles, amours inſenſées. « D'ailleurs, l'appareil de ces aſſemblées, le tu- « multe, l'enjouement, l'air de liberté qui y « règne, agitent l'imigination et ouvrent le « cœur au plaiſir. Il ne faut qu'une parole li- « bre, une cajolerie, un regard pour ſouiller « l'âme, qui dans ces occaſions où ſe trouvent « le ſerpent et le baſilic, eſt toute diſpoſée à en « recevoir le venin." Telle eſt la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu'- une telle Doctrine authoriſe les danſes et les bals ?

« Ces ridicules divertiſſemens, ajoute ce grand « Saint, diſſipent l'eſprit de piété, affoibliſſent « les bons déſirs de la volonté, refroidiſſent l'a- « mour de Dieu, et réveillent dans l'âme mille « ſortes de mauvaiſes diſpoſitions."

C'eſt pourquoi, continue ce ſaint Evêque, *on ne doit jamais se les permettre, dans la néceſſité même, qu'avec de grandes précautions.*

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel ſens et pourquoi il parle de la ſorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous faſſe ici tomber dans l'erreur et dans le piege : c'eſt que ce grand Saint, connoiſſant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables ; ſachant d'ailleurs, que ſelon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du ſiécle, *il eſt néceſſaire qu'il arrive des scandales*, et que les perſonnes, même vertueuſes, ſe trouvent quelque fois obligées d'en être témoins : ce ſaint Evêque, par charité pour les bonnes âmes, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuſes occaſions, où elles ſe trouvent engagées comme par néceſſité.

Mais quel eſt le cas de néceſſité, dont parle St. François de Sales ? Il s'en explique lui-même : *c'eſt*, dit-il, *daus une occaſion d'où vous ne pouvez abſolument vous dégager, lorſque la prudence et la diſcrétion l'exigent par complaiſance pour une compagnie.* Or ces occaſions dont on ne peut ſe dégager ſont rares, dit ce Saint Prélat ; c'eſt-à dire, qu'il n'arrive preſque jamais qu'on ſe trouve dans cette néceſſité malgré ſoi ; parce-qu'on doit craindre, prévoir et éviter ces occaſions. Si vous aimez ces dangereuſes occaſions, et ſi vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienſéance, alors elles ſont volontaires, et vous

n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous exposez à y périr. Voilà la doctrine de l'Esprit Saint: *Quiconque aime le danger, y perira.*

Que si vous vous trouvez sans votre faute, dans ces occasions de bals et de danses, et que vous ne puissiez *absolument* vous en dégager; alors tirez-vous de ce pas glissant avec discrétion, en prenant les sages précautions que Saint François de Sales prescrit. « S'il faut manger des « champignons, dit-il, on doit les bien assaison- « ner, et en manger peu, autrement leur ma- « lignité devient un poison. De même si vous « êtes dans la nécessité de vous trouver à la « danse, il faut quelle dure peu de temps, et « qu'elle soit assaisonnée dans toutes ses circon- « stances par le souvenir de la présence de Dieu, « par la bonne attention de plaire à Dieu, et « par la modestie. Il faut, après ces assemblées « où vous vous êtes trouvé comme par nécessi- « té, faire des réflexions salutaires pour effacer « les dangereuses impressions que le vain plai- « sir auroit pu faire dans votre cœur. Voici, « dit Saint François de Sales, les réflexions que « vous pouvez faire."

1. « Pensez que lorsque vous dansiez, plusi- « eurs brûloient dans l'enfer pour des péchés « commis à la danse. 2. Que plusieurs person- « nes de piéte' étoient prosterne'es devant « Dieu, et pleuroient leurs péchés, pendant « que vous étiez au bal. 3. Que des miliers

« de perſonnes ont ſouffert des maladies cruelles et ſont morts dans les plus violentes douleurs, pendant que vous ne penſiez qu'au plaiſir, et qu'un jour vous gémirez comme elles dans la douleur. 4. Que pendant cet amuſement ridicule, vous avez déplu à N. S. à la Sainte Vierge et aux Saints. Qu'enfin pendant la danſe votre temps paſſe, la mort s'eſt avancée, et que bientôt elle vous fera comparoître au Jugement de Dieu."

On n'eſt pas obligé de prendre des précautions pour faire une choſe qui eſt innocente, ou qui eſt ſans danger; ainſi puiſqu'un homme auſſi modéré et auſſi éclairé que St. François de Sales, exige tant de précautions pour la danſe et le bal, c'eſt une marque qu'il reconnoît que ces ſortes de divertiſſements ſont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire ſon poſſible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danſe, ce ne ſeroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent; aux perſonnes volages et diſſipées qui n'ont que peu, ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenser; les danſes, ſelon la doctrine de ce grand Saint, leur ſeroient pernicieuſes. Les âmes ſaintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondement enracinées dans l'amour de Dieu, y riſqueroient moins que les autres. Telle étoit ſainte Eliſabeth, Reine de Hongrie; obligée de ſe trouver en certaines aſſemblées de divertiſſemens pro-

fanes, elle en ſortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Eſther qui ne pouvant ſe diſpenſer de s'habiller avec un appareil faſtieux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, déteſtoit dans ſon cœur tout ce pompeux appareil des vaines parures, s'uniſſant de plus en plus à ſon Dieu. Tout contribue à la ſanctification des âmes qui aiment Dieu ſincèrement. Ce qui pour les autres eſt un danger ou un mal, elles le changent en bien. Ces âmes fortes conſervent la grâce de Dieu et le feu de ſon amour, où les autres les perdent ; comme les grands feux, dit ſaint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du ſaint Evêque ſur les danſes et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui ſe font en maſque, ne jugeant pas qu'il fût néceſſaire d'avertir des Chrétiens, que de tels divertiſſemens ſont toujours illicites ; puiſqu'il n'eſt point de Fidèles éclairés qui ne voyent que de pareils abus ſont non-ſeulement indignes d'un Chrétien, mais encore d'une perſonne ſenſée. Si le Paganiſme a condamné de tels déſordres, à plus forte raiſon la Religion les réprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles.

ON *connoît le sage par ses paroles*, dit le S. ſprit. Or, pour parler ſagement, il faut deux hoſes. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dan- ereux. 2. Dire de bonnes choſes, et les dire propos.

I. Ne dites jamais aucune parole indécente et ontre la pudeur. S. Paul défend de la part de éſus-Chriſt de rien nommer d'impur ; combien lus d'en parler avec plaiſir ou avec ſcandale. *elui qui tient de mauvais diſcours*, dit le Sage, *pourra cacher sa confuſion, et il n'échappera pas jugement de Dieu.*

Les entretiens deſhonnêtes, les chanſons et s diſcours qui tendent à un ſale amour, ou qui font penſer, ſont l'écueil de la pudeur et de nnocence : ils ſouillent l'eſprit de ceux qui les ennent et qui les écoutent avec plaiſir. Etre ns l'habitude de tenir ces ſortes de diſcours res, et dire qu'on n'y entend point de mal, eſt une marque qu'on a l'eſprit et le cœur cor- mpu. Fuyez auſſi les paroles d'un ſens ar- ficieux et caché, ou à double ſens, qui peu- nt donner aux aurtes des occaſions de lier au mal ; c'eſt en riant et en faiſant rire, 'elles ſouillent l'âme. Plus le ſens en eſt ca- et inſinuant, plus elles ſont dangereuſes. n ſerpent caché ſous l'herbe, eſt bien plus à

craindre qu'un ſerpent qui paroit à découvert.

Evitez enfin les paroles groſſières et les juremens ſales, que certaines perſonnes mal élevées ont ſi ſouvent dans la bouche. Si ces paroles ſont odieuſes et inſupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le ſont-elles dans des perſonnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médiſances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons cy-après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les diſcours qui ſont bons ou indifférens, ne ſoyez pas prompt et indiſcrêt à dire même de bonnes choſes. Il y a des eſprits qui ſont toujours les premiers à parler et les derniers à ſe taire, qui raiſonnent et qui diſent leur ſentiment ſur les choſes même qu'ils ne ſavent pas : c'eſt la marque d'un eſprit volage et ſuperbe. *Quand une perſonne eſt légère à parler,* dit le Sage, *il faut attendre d'elle plus de folie que de ſageſſe.*

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez ſuivre. 1. Parlez peu et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit, que *celui qui ſait régler ſes paroles, eſt ſage et prudent,* et que le ſilence eſt une grande marque de prudence ; que *quand il ſe trouve même dans une perſonne inſenſée, il la faut eſtimer ſage.*
Je ne parle pas d'un ſilence morne et trop ſérieux qui vient de timidité ou de mélancolie ; mais

d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler, car celui qui parle, avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé.*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, et non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

1. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa réputation. Si le mal qu'on dit du

prochain eſt faux, c'eſt calomnie. Si le mal qu'on en dit eſt vrai, et ſi ce mal n'eſt pas connu, c'eſt me'diſance, quand on le fait connoître ſans raiſon le'gitime. Tandis que la faute d'autrui eſt ſecrette, c'eſt lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la ſavent point; et quand même elle ſeroit publique, c'eſt ordinairement manquer de charite' que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de perſonnes en ſont exemptes; et ce qui eſt de'plorable, ſouvent même des gens éclairés n'en font aucun ſcrupule. On tombe dans ce péché en pluſieurs manières, et très ſouvent ſans attention, parce qu'on ne veille pas ſur ſoi-même.

1. On y tombe, lorſqu'on dit poſitivement du mal d'autrui, ainſi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorſqu'on exagère, qu'on augmente une choſe qui eſt déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en ſavent.

3. Lorſqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui; lorſqu'on donne un mauvais ſens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait; et (ce qui eſt bien plus criminel) lorſqu'on interprète mal ſes bonnes intentions et ſes bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'eſtime. Combien de gens, qui paſſent pour vertueux, tombent dans cette faute; qui ne prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle!

4. On peut même par ſilence, tomber dans la médiſance. Voici le cas: on loue en votre

résence, une personne qu'on sait être connue e vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la ouez que foiblement : votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur compte de cette personne dont vous cachez s bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel : par exemple, *si j'osois parler, j'aurois bien des choses à ire sur le compte de cette personne ; mais pour ne as blesser la charité, je veux me taire.* Un tel iscours est une médisance des plus malignes, ui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion ; *Vous e savez pas,* disent-ils *ah ! quel dommage ! uel malheur ! de si honnêtes gens ! une fille si sage ! ne servante si fidèle ! l'auriez vous cru ? telle se est arrivée.* Une pareille médisance (fut lle sortie d'une bouche dévote) est, dit S. François de Sales, comme un trait envenimé qu'on empe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un oup de tête, un petit air de mépris, ou de édain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à sa réputation.

II. Le principe et la motif de la médisance n'est pas le même dans tous ; les unes médisent ar malice, par haine, par envie, par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain ; les autres par indiscrétion, par légèreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce

qu'ils ſavent. Quoique les premiers ſoient les plus criminels, les ſeconds ne ſont pas ſans péché ; puiſqu'ils flétriſſent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'eſt pas médiſance, de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorſque c'eſt pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empécher qu'il ne nuiſe à d'autres ; pourvû qu'on n'en parle qu'à des perſonnes prudentes qui puiſſent y apporter du remède : c'eſt même charité d'en parler de la ſorte, et quelquefois il y a obligation. Ce ſeroit une charité ſcrupuleuſe et mal réglée, que de ménager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaiſe foi et d'un ſcélérat, lorſqu'elle eſt préjudiciable au public.

III. Si la médiſance eſt légère et de peu de conſéquence, elle n'eſt que péché véniel ; mais la médiſance, en matière de conſéquence eſt un péché conſidérable. Vous jugerez de ſon énormité par les vertus qu'elle combat ; elle eſt contraire à la juſtice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médiſance eſt un péché *d'injuſtice*, parceque la juſtice et la raiſon défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puiſque vous les ſcandaliſez, s'ils conſentent à votre médiſance ? Ne faites-vous pas tort à la perſonne de qui vous

arlez, puiſque vous lui ôtez ſa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plu-ſieurs défauts, elle ne laiſſe pas d'avoir droit à ſa réputation ; et lorſque par la médiſance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort, que ſi vous lui enleviez une partie de ſon bien ; puiſque *la réputation* ſelon la parole du Sage, *eſt un bien plus précieux que les richeſſes ;* d'où il ſuit que la médiſance eſt de ſoi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médiſant ne bleſſe pas ſeulement la juſtice, il bleſſe encore la plus néceſſaire de toutes les vertus, qui eſt la *Charité*, parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raiſonnablement qu'on lui fît. Jugez-en par vous-même : vous vous offenſez, et vous êtes piqué juſqu'au vif, lorſqu'on parle mal de vous ; pourquoi donc parlez-vous mal des autres ? Sont-ils moins ſenſibles que vous à leur réputation ? Une parole qu'on aura dite ſur votre compte, vous afflige et vous irrite ; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites ſur le compte d'autrui ; n'eſt ce pas une marque que vous n'aimez que vous même ; que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres ; et que l'envie, le reſſentiment ou la pre'vention vous aveuglent ?

3. Le médiſant eſt un homme ſans *prudence*, c'eſt un indiſcret qui ne peut modérer ſa langue, qui parle de tout ſans diſcernement, et qui n'é-

pargne perſonne. Ses paroles ſont comme autant de fléches qu'il lance au hazard, ſans prévoir les coups qu'il porte. Tel-eſt le charactère de ces parleurs inſupportables, de ces femmes babillardes qui répandent des torrens de paroles, où ſouvent il n'y a pas une goute de bon ſens. Les jeunes gens ſujets à ce vice, cauſeront un jour de grands maux, s'ils ne ſe corrigent.

4. Le médiſant eſt un homme ſans *humilité*; c'eſt un orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriſer et pour ſe faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître ſon eſprit ou ſon innocence, qu'en abaiſſant les autres. C'eſt un préſomptueux aveugle, qui s'eſtime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il eſt lui-même. O médiſant ! pourquoi vous oubliez-vous ? ouvrez les yeux ſur vous-même. Ne vous ſouvenez-vous donc plus de ce que vous êtes ? Etes vous innocent, vous qui parlez des autres avec ſi peu de ménagement ? Savez-vous qu'en noirciſſant les autres, vous vous flétriſſez vous-même ? Ne remarque-t-on pas en effet tous les jours qu'il n'y a perſonne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui ? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre ſur votre compte et ſur celui de votre famille, que ſur le compte de ceux que vous diffamez. Penſez à vos déſordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médiſance eſt plus ou moins griève

ſelon la qualité, la proximité et la dignité des perſonnes de qui on parle. C'eſt par conſéquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ſes ſupérieurs, de ſon père et de ſa mère, de ſes beaux-pères et beles-mères, ou de ſa belle-fille, de ſa femme et de ſon mari, de nos frères et de nos autres parens. Je dis que d'en parler mal, eſt un plus grand péché, que de parler mal. des autres; parceque nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis ſalutaires, ou pour donner un conſeil prudent, en ce cas ce n'eſt pas une médiſance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens ſe donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de leurs Paſteurs, des perſonnes conſacrées à Dieu, des Religieux, des Ecrivains, des Juges, des Princes et des Rois, et mêmedes ſouverains Pontifes. Où eſt la religion et la charité ? Ne ſait-on pas que de telles médiſances ſont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une perſonne ſans caractère ? *N'eſt-il pas écrit*, dit ſaint Paul : *Vous ne parlerez point mal des Puiſſances ?* Le Saint-Eſprit ne nous ordonne-t-il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de reſpect pour les Rois, qu'il n'eſt pas même permis *d'en penſer mal dans ſon cœur* : et d'avoir tant de vénération pour les perſonnes conſacrées à Dieu et pour les Prêtres qu'en nous avertiſſant *de baiſſer la tête devant le*

Grands du monde, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les Prêtres.*

V. La calomnie eſt de toutes les détractions la plus énorme ; c'eſt le vice de celui qui accuſe fauſſement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'âme bien baſſe et bien noire pour ſe venger ainſi par l'impoſture et le menſonge. Quel criminel plaiſir de noircir les autres par une ſatisfaction ſi maligne et ſi cruelle !

Suite du Chap XV. ſur le même ſujet.

De la Médiſance et des Jugemens téméraires.

1. LA médiſance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laiſſent pas d'être des vices très communs.

1. Parmi les Plaideurs, qui pour l'ordinaire ne penſent jamais bien l'un de l'autre ; et, par un aveuglement déplorable, ſe déchirent par la médiſance. O Chrétiens ! où eſt votre religion ? Eh quoi ! un procès vous donne-t-il droit de violer toutes les loix de la charité ? Ne ſavez vous pas que ſelon le précepte de Jéſus Chriſt, vous devez aimer votre prochain comme vous-mêmes, par conſequent plus que vos biens ? que, quoi qu'il vous ait fait tort, il n'eſt pas moins votre prochain, et que vous devez ménager ſa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la vôtre ? Si on vous fait tort, il vous eſt permis de demander une réparation par des voies le'gitimes ; mais il ne vous eſt pas

permis de vous venger par votre langue.

2. La médiſance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette perſonne : pourquoi donc en parlez-vous déſavantageuſement ? N'eſt-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui oter ſa reputation ? Ne ſavez-vous pas qu'un coup de langue eſt ſouvent plus funeſte qu'un coup d'épée ?

3. Médiſances dans les compagnies, où l'on ne ſe divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui : médiſances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une perſonne penſe-t-elle à s'etablir, à ſe marier, à prendre un emploi ; auſſitôt l'envie ſe déchaîne par les médiſances d'une langue flatteuſe ; ou par un faux zèle ; on fait échouer les entrepriſes d'une perſonne innocente, et perdre ſa fortune. Quelle malignité !

4. Enfin la médiſance eſt ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis : tant pis ; cette maxime eſt très blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir ſans offenſer Dieu. Ce n'eſt pas aimer une perſonne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas ſavoir, et ce qu'elle ne peut écouter ſans crime ou ſans danger.

II. Les Jugemens téméraires et les jugemens

faux ne font pas moins injurieux au prochain que la medisance : ils en font même la source. On parle mal d'autrui, parcequ'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite, dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur : elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu, dans l'œil de votre frère, et vous en jugez ; tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on fait contre vous quelque rapport désavantageux ; lorsque vous avez fait quelque perte, lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper ; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien ; et ne pas inquieter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail ; gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par la malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par quelque maléfice ; de pareils jugemens mal-fon-

dés ſont des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la ſorte devant leurs enfans, ſont très-coupables ; et les enfans qui les croient ne ſont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et de gens irréprochables, accusés de ſortilèges, de calomnies, et deſhonorés par la légèreté des langues indiſcrètes !

III. Lorſque la médiſance eſt de conſéquence, il ne ſuffit pas de s'en accuſer en Confeſſion, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques perſonnes qui ne le ſavoient pas, un vice ſecret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaiſes impreſſions que vous leur avez inſpirées ; et leur dire par exemple de ne point ajouter foi « à tout ce qu on dit d'un tel ; qu'on « en dit plus qu'il n'eſt ; que tous les jours on « ſe trompe à parler mal des autres ; et que « vous-même avez fait tort à cette perſonne « d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain eſt faux, vous êtes abſolument obligé de vous dédire et de détromper les perſonnes à qui vous l'avez dit ; vous devez même, toute proportion gardée, réparer la réputaion d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire paſſer pour un menteur et un imposteur. Vous devez auſſi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médiſances. Si la perſonne offenſée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puiſſe : vous

en ſerez déchargé : de même ſi la perſonne diffamée vous avoit ôté votre réputation auſſi injuſtement et auſſi grièvement que vous lui avez ôté la ſienne, vous ſeriez pareillement diſpenſé de réparation à ſon égard ; vaus auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médiſance ; car ſi le médiſant eſt coupable, celui qui l'écoute avec plaiſir, ne l'eſt pas moins : *le premier a le démon ſur la langue*, dit S. Bernard, *et l'autre dans l'oreille*. Faites taire le médiſant, s'il eſt votre inférieur ou votre égal ; et s'il eſt au deſſus de vous, ne prenez point plaiſir à ſes diſcours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres ; et n'y penſez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain*, dit le Sage, *faite-la mourir en vous* ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit ſe de'fier d'un médiſant, et rarement ajouter foi à ſes diſcours : le Saint-Eſprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, eſt un eſprit volage et léger.* Le médiſant eſt ſouvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en eſt, ou parce qu'il eſt trompé, ou parcequ'il eſt prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public ſe prévient aiſément, et juge ſouvent faux : combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu ſont très-innocens ? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier

le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande ! Entend-on dire du bien d'une personne ? on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal. Entend-on dire du mal ? on le croit aussitôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur ! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passant pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexions.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice, et dites ; *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure. Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une reparation, ne vous y déterminez pas de vous-même : consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux Chapitres ; soyez toujours très-réservés, quand il faut parler d'autrui: dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement,

quand on prend le parti de ſe taire ; et on riſque toujours de trop parler : vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous liſons dans l'hiſtoire des Pères du déſert un exemple qui montre jus-qu'où peut aller la malice des médiſans et des calomniateurs ; et en meme tems la patience d'une âme innocente qui ſouffre en ſilence et en paix la plus cruelle calomnie et la perſécution.

Un homme veuf n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ſes parens, et alla ſe faire Religieux dans un Monaſtère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux ; de ſon côté, il étoit très-content dans ſa vocation. Mais quelque tems après, penſant à ſa fille, la tendreſſe qu'il ſe ſentit pour cette enfant, le remplit de douleur et de regret de l'avoir ainſi abandonnée. Le Père Abbé s'en apperçut, et lui dit : *Qu'avez vous, mon bon Frère, et qu'eſt-ce qui vous afflige ? Hélas! mon Père*, répondit le Solitaire, *j'ai laiſſé dans la ville un enfant fort jeune ; voilà le ſujet de ma peine*. L'Abbé ne ſachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit: *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'éléverez auprès de vous*. Il alla trouver ſa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le nom de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit fille, et l'amena dans le Monaſtère.

Le Religieux ſon père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute ſainteté : il lui recommanda ſur-tout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-ſept ans, lorſque ſon père mourut ; perſonne ne s'apperçut qu'elle etoit une fille, et tous les Solitaires l'appelloient *Frère Marin.* Son humilité et ſa vertu la firent reſpecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette ſainte fille. Les Frères avoient coutume d'aller à certains jours chercher les proviſions à un marché qui ſe tenoit trois lieues du Monaſtère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frere Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille: qui s'étoit abandonnée au crime avec un ſoldat. S'étant apperçu que ſa fille était enceinte, il voulut ſavoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie ; et dit à ſon père, que c'étoit le Frere Marin qui l'avoit ſéduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ſes plaintes au Monaſtère : l'Abbé fit venir Marin en ſa préſence, et lui demanda ce qui en étoit. Marin élevant ſon cœur à Dieu, penſe à ce qu'il devoit répondre: et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il ſe contenta de dire *je ſuis pécheur, et je mérite de faire penitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas d'avantage ; et le croyant coupable du crime, il le fit ſévèrement

châtier et chaſſer du Monaſtère. Marin demeura trois ans à la porte du Monaſtère, ſans dire une ſeule parole qui put faire connoître ſon innocence. Il ſe proſternoit devant tous les Religieux qui paſſoient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jeſus-Chriſt, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque tems à ſon enfant ; et quand il fut ſevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la perſevérance du Frère Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé ; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la porte du Monaſtère ; recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de ſanglans reproches. « Votre père étoit un ſaint homme, « *lui dit-il*, il vous fit entrer tout jeune dans « cette ſainte maiſon, et vous avez eu l'effron- « terie de la dèſhonorer par un crime déteſta- « ble : néanmoins je vous permets de rentrer « avec l'enfant dont vous êtes l'indigne père ; « et je vous condamne, pour l'expiation de « votre péché, aux ouvrages les plus vils et les « plus bas, et à ſervir tous les Frères." Marin, ſans dire un mot de plainte, ſe ſoumet à tout.

Ce nouveau travail étoit audeſſus de ſes forces ; il s'en acquitta néanmoins avec courage ; mais accâblé ſous ce poids, et affoibli par l'auſtérité de ſes jeûnes, il ſuccomba enfin ; et dans peu de tems, aprés quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât ſon corps ; mais pour donner de l'horreur de ſon prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monaſtère, afin qu'on en perdît le ſouvenir.

On ne peut être plus ſurpris qu'on le fut, lorſque les Religieux, en lavant ſon corps, reconnurent que c'étoit une fille. « O mon « Dieu ! *s'écrièrent ils, en frappant leurs poitrines,* « comment cette innocente fille a-t-elle pu « ſouffrir en ſilence, et avec tant de patience « un ſi grand opprobre, et tant d'afflictions « ſans ſe plaindre, lui étant ſi facile de ſe juſ- « tifier ?" Ils coururent au Père Abbé, pouſſant des grands cris, fondant en larmes : Venez voir le Frère Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce ſaint corps, il reconnut la vérité, et fut ſaiſi d'une ſi vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant ſa face contre terre, verſant des torrens de pleurs, il crioit avec ſes Religieux éplorés : « O ſainte et in- « nocente fille ! je vous conjure par la miſé- « ricorde de Jéſus Chriſt de me pardonner « toutes les peines et les injuſtes reproches que « je vous ai faits ; hélas ! j'ai été dans l'igno- « rance. Vous avez eu aſſez de patience pour

" tout ſouffrir, et moi trop peu de lumières " pour connoître la ſainteté de votre vie." Il fit enſuite dépoſer le corps de la Sainte dans la Chapelle du Monaſtère. On porta cette nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La fille qui avoit fauſſement accuſé Ste. Marine, et devenue poſſédée du démon après ſon crime, vint toute déſeſpérée avouer ſon péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par ſon interceſſion. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer ſainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médiſance eſt bien à craindre, puiſqu'il peut inſpirer aſſez de malice pour accuſer injuſtement une perſonne ſi innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médiſans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en ſoyez pleinement aſſuré. 3 Que vous devez ſouffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il ſeroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites ſur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout ſouffert en ſilence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports des Reproches, & des Railleries.

1. C'Eſt la marque d'un mauvais eſprit que d'être d'une humeur querelleuſe ; parce que les paroles injurieuſes et les querelles partent d'un mauvais principe, et ſont la ſource de pluſieurs grands déſordres. Elles diviſent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'eſprit de vengeance, et produiſent ſouvent la ruine des familles. Elles ſont comme un feu qu'il eſt facile d'allumer, mais qu'il eſt difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgrâces et de grands malheurs arrivés à l'occaſion d'une querelle, et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une diſpute.

2. Les querelles et les injures ſont indignes d'un eſprit raiſonnable. Pourquoi ſe querelle-t-on ? pour des bagatelles ; pour un rapport que l'on a cru trop légérement ; pour une parole échappée au hazard, pour une perte de peu de conſéquence, O quelle folie ! pour ſi peu de choſe rompre la paix, bleſſer la charité, perdre ſon ame et ſcandaliſer ſes frères ! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et ſouvent ſans ſavoir pourquoi, ſe fâchent, s'ir-

ritent, ſe querellent et s'emportent comme des lions ?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort qu'on vous a fait ? Quelle utilité et quel plaiſir retirez-vous de ces emportemens et de ces diſputes ſcandaleuſes ? S'emporter de la ſorte ſans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche ; c'eſt avoir peu de ſens et de raiſon : c'eſt laver une tache avec de l'encre, c'eſt d'un mal en faire deux : et pour une faute légère, en faire ſouvent une mortelle. Un peu de ſilence, un moment de patience en ces occaſions, arrêteroient de grands maux, et tout ſeroit en paix.

3. Les querelles enfin ſont indignes du Chrétien ; parce qu'un Chrétien doit avoir les ſentimens de Jéſus-Chriſt, qui eſt le Dieu de la paix et de la charité ; qui ne s'eſt jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à perſonne. Le vrai Chrétien, à l'exemple de ce divin Maître, ne ſait ce que c'eſt que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'inſultent. *Béniſſez ceux qui vous perſécutent*, dit S. Paul ; *Béniſſez-les et ne les maudiſſez point. Ne rendez à perſonne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laiſſez paſſer la colère, et ne vous laiſſez pas vaincre par le mal.*

O Chrétiens ! que devenez-vous, lorſque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur ? Etes-vous des hommes ? Etes-vous des Chrétiens ? Ou plutôt n'êtes-vous pas des

monſtres, des bêtes féroces et intraitables ? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes ſatyres. Ne vous ſouvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de Jeſus-Chriſt ?

II. Prenez garde, jeuens gens à un autre genre de péché très-pernicieux ; ce ſont les rapports faux et indiſcrets. Il y a des perſonnes, dit Saint Paul, *qui ſont oiſives, curieuſes, babillardes, qui s'informent de tout, qui ſavent tout ce qui ce paſſe dans les maiſons, qui rapportent tout, qui diſent tout.* Ces ſortes de gens ſont la peſte de la ſociété ; ſous des paroles de flatterie, ils ſont couler le fiel de la diſcorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils ſoient vrais, s'ils ſont faits par jalouſie ou par haine, ou pour exciter la diſcorde et les querelles, ils ſont de grands crimes. *Il y a ſix choſes*, dit le ſage, *que Dieu hait ; mais il y en a une ſeptième que Dieu déteſte ; c'eſt celui qui ſème la diſcorde entre les frères et les amis.* *Les flatteurs et ceux qui ſont naître les querelles*, dit encore le Sage, *ſont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui ſont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais eſprits de mettre la diviſion parmi les hommes. J. C. nous enſeigne que *les pacifiques ſont appelés enfans de Dieu.* Si les âmes pacifiques, c'eſt à-dire ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, ſont les

enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Grégoire, *que ceux qui la troublent sont les enfans de Satan*.

Evitez et n'écoutez point ces fortes de personnes, qui par leurs difcours flatteurs et leurs rapports, vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point favoir, et ne les croyez point. Si vousmême, avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque réfroidiffement, ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les fuites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches font un autre piége du démon, contre lequel on doit fe précautionner: il y a trois fortes de reproches. 1. Reprocher à une perfonne fes défauts naturels, fa difformité, la baffe extraction de fa famille, les fautes de fes parens, de fes ancètres, c'eft la marque d'une âme fans charité, d'un efprit groffier et mal élevé. 2. Reprocher à une perfonne les fervices qu'on lui a rendus, c'eft avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté, 3. Reprocher à une perfonne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'eft quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez fes fautes avec prudènce pour la corriger, c'eft un acte de charité; mais fi vous lui reprochez fes fautes par dépit, par colère, par vengeance, par mauvaife humeur, c'eft un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui

reprochez des fautes considérables devant des personnes qui ne le savoient pas, c'est un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuses suites ; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces personnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur présence.

IV. Enfin les railleries sont encore un écueil dangereux. Il y a des esprits badins et moqueurs, qui tournent tout en ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parceque la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parceque personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péché. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnéte compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente ; si elle fait peine à celui qu'on raille ; s'il en rougit, cette raillerie est péché, et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des Mystères, c'est une impiété et un sacrilège.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observe' en ce Chapitre et les précé-

dens, ſouvenez-vous, jeunes gens, de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous querel-ler, ſi vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches pi-quants, ou quelques railleries malignes qui aient bleſſé la charité, ou refroidi l'amitié, al-lez vous réconcilier avec ces perſonnes. N'ou-bliez jamais cette maxime de l'Evangile; que vous ne devriez pas même vous préſenter à Dieu pour faire une offrande, lorſque vous ſavez que votre prochain a quelque reſſentiment contre vous, ſurtout ſi c'eſt par votre faute: à plus forte raiſon ne devriez-vous pas vous pré-ſenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorſque par votre faute, votre frère a quelque choſe contre vous; *Allez premièrement* dit Jéſus-Chriſt, *vous réconcilier avec votre frère*; et parlez-lui dans cette réconciliation avec dou-ceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine* dit Tertullien, *le Sacrifice même ne ré-concilie point avec Dieu, ceux qui ne ſont pas ré-conciliés enſemble.*

2. Le ſecond avis que je vous donne pour prévenir tous ces déſordres, c'eſt de ne jamais parler par paſſion ni par colère, ni par préci-pitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous inſulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait ceſſer la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin ſouvenez-vous dans vos diſcours, et à qui que ce ſoit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous penſez

ni tout ce que vous ſavez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une ſerrure ſur vos lèvres,* dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*

CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

I. LES amitiés portent au bien ou au mal, ſelon qu'elles ſont bonnes ou mauvaiſes. Les jeunes gens n'ont ni aſſez de lumières pour diſcerner les bonnes, ni aſſez de vigilance pour ſe précautionner contre celles qui ſont dange'reuſes. Il eſt donc important de les inſtruire ſur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde ; mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié eſt un amour mutuel et plus étroit. L'amitié eſt une communication de ſentimens et d'affections réciproques, par laquelle deux perſonnes ſe chériſſent ſpécialement, et ſe procurent mutuellement des ſecours et des ſervices, des conſeils et de la conſolation.

L'amitié eſt bonne, dange'reuſe, ou criminelle, ſelon le principe, le motif et l'objet ſur lequel elle eſt fondée. Si on aime dans la perſonne une choſe mauvaiſe ; par exemple, ſi on aime une fille parce qu'elle eſt coquette et galante, ou un jeune homme, parcequ'il eſt libre en

paroles et diſſolu, l'amitié eſt mauvaiſe et vicieuſe.

Si on aime pour une choſe vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grâce ; l'amitié eſt frivole et vaine. Si on aime pour une choſe bonne, parce qu'une perſonne a de la vertu, de la ſcience, un bon naturel, un bon eſprit, parce qu'elle eſt patiente, parcequ'elle eſt officieuſe, et nous a rendu ſervice ; cette amitié eſt louable et bonne.

II. L'amitié pour être ſainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle ſoit fondée ſur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle ſoit réglée par la vertu 1. Fondée ſur la vertu ; c'eſt-à,dire, qu'il faut aimer une perſonne, à cauſe des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parceque l'amitié doit ſouhaiter le bien et l'avantage de la perſonne que l'on aime. Or la vertu et le ſalut ſont le plus grand et le plus néceſſaire de tous les biens ; ainſi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'eſt pas une amitié ſolide, mais une affection purement naturelle, et qui ſouvent eſt dangéreuſe. 3. L'amitié doit être conduite par la vertu ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que la vertu en ſoit la règle : et que l'on ne faſſe rien par amitié qui ſoit contraire à la vertu et à la loi Divine. L'amitié qui fait offenſer Dieu, eſt une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pouvez diſcerner

facilement les amitiés que vous devez fuir et et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des perſonnes en qui vous ne connoiſſez ni vertu ni perfection ; et fuir encore plus l'amitié des perſonnes ſujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la coquetterie, à la médiſance, aux juremens. L'amitié et la ſociété avec ſes ſortes de perſonnes vous feroient funeſtes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des inſenſes* c'eſt à-dire des vicieux, *leur deviendra ſemblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces ſortes d'amitié n'étant pas à votre édification, pourroient à la ſuite devenir pernicieuſes. Telle eſt l'amitié des perſonnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaiſance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Eelle eſt auſſi l'amitié de ceux qui ne ſont amis que pour la table, et qui ne lient ſociété que pour le divertiſſement et le jeu. Telle eſt encore l'amitié de ceux qui ne vous avertiſſent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit S. Grégoire, *eſt celui qui me reprend de mes fautes*.

Mais ſur tout déteſtez l'amitié des perſonnes qui vous ſollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos déſordres : ce ſont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre âme, que vos plus grands

ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de S. Ambroise, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincère pour son prochain*; et quand il en auroit, vous ne pouvez vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont-là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit: *Que l'ami fidèle est une puissante protection; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en ayez reçu; car il faut souffrir de ses amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre des personnes de différent sexe; on ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangereuses, et quelquefois criminelles. Toute

inclination n'eſt pas toujours louable, et le principe en eſt ſouvent vicieux. Toute amitié avec le ſexe ne vient pas toujours de Dieu : le démon fait inſpirer certaines amitiés, qui paroiſſent innocentes au dehors, et qui ſont en elles-mêmes très mauvaiſes. Pour éviter le danger et les pièges, et pour rendre ces amitiés ſaintes, veillez ſur votre cœur, ſur vos regards et ſur votre penchant. Evitez la familiarité, l'aſſiduité, les converſations ſecrètes et particulières, ſurtout celles qui ſe font ſeul à ſeule, les rendez-vous, &c. Obſervez avec ſoin ce qui a été dit ci-devant ſur la pudeur et ſur la chaſteté. Sans ces précautions, votre amitié ne feroit plus, dit S. Cyprien, *qu'une amitié honteuſe, une amitié meurtrière de votre âme.*

EXEMPLE.

Il n'eſt point de plus grands ſervices que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertiſſent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à ſon avantage. Par les avertiſſemens d'une vertueuſe compagne qui étoit ſa bonne amie, elle ſe retira d'un état bien dangereux pour ſon ſalut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme ; les premières entrevues avec ce jeune homme paroiſſoient innocentes, mais après un mois d'entretiens aſſez fréquents, le jeune homme commença à ſe familiariſer trop librement avec Apolline. Il ſembloit qu'elle ne prenoit point plaiſir à tous ces badinages, et qu'elle y réſiſtoit

en honnête fille : néanmoins ſa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni ſi modeſte, ni ſi réſervée ; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité ; elle ne contentoit plus ſa mère ni ſa famille comme auparavant.

Sa compagne qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, ſi elle attendoit plus longtems de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la ſorte ; « Ma chère Apolline, vous ne doutez pas que « je ne ſois une de vos meilleures amies : je « veux aujourd'hui vous donner une marque « de mon ſincère attachement en vous avertiſ- « ſant d'une choſe à laquelle vous ne faites pas « aſſez d'attention. Vous parlez ſouvent à un « jeune homme, et vous lui parlez ſeule ; voi- « là déjà une faute, parceque vous vous ex- « poſez en lui parlant ainſi ; mais vous y a- « joutez bien d'autres fautes. Vous avez la « lâche complaiſance de lui permettre des em- « braſſemens fréquens, des cajoleries et des « careſſes familières et trop libres ; qu'eſt ce « que votre conſcience vous dit de tout cela ?

« Ma conſcience ne me reproche rien là- « deſſus, repondit Apolline ; ce jeune homme « eſt ſage ; il m'aſſure qu'il n'a aucune mauvaiſe « intention ; et de mon côté, je vous prie de « croire que je n'ai aucune intention criminelle. « Ce jeune homme, dites-vous, reprit la com- « pagne, n'a aucune mauvaiſe intention ; qu'en

« ſavez-vous ? êtes vous obligée de l'en croire « ſur ſa parole ? et quand il n'en aurait point, « ne lui donnez-vous point occaſion d'en avoir « par votre complaiſance et votre facilité à vous « laiſſer cajoler ? Quant à vous, êtes-vous « bien aſſurée qne vous n'avez eu dans ces en- « tretiens aucune pensée dangereuſe, et qu'il « ne s'eſt rien paſſé dans votre âme qui ait « déplu à Dieu ? Si vous le croyez, vous « pourriez bien vous tromper ; vous ne ſavez « pas tout ce qui s'eſt paſſé alors dans votre « eſprit et dans votre cœur : le démon vous l'a « peut-être caché, comme il le cache à bien « d'autres. Dites-en tout ce que vous voudrez, « reprit Apolline : c'eſt par amitié tout ce que « nous en faiſons et je n'y penſe point de mal.

« Il eſt vrai, répliqua la compagne, qué c'eſt « par amitié ; mais ne ſavez-vous pas qu'il y a « pluſieurs ſortes d'amitiés ? Il y a des amitiés « innocentes, qui ſont ſelon l'eſprit de Dieu, « et il y a des amitiés dangereuſes et ſenſu- « elles, qui ſont ſelon l'eſprit du démon. Tout « jeune homme qui ne cherche qu'à badiner et « à ſe familiariſer avec une fille, n'a point une « amitié ſainte ; ſes intentions, quoiqu'il en « diſe, ne ſont point pures ; et une fille qui « permet tous ces folâtres et indécens badina- « ges, n'eſt point innocente devant Dieu. « Croyez-moi, ma chère Apolline, étant plus « âgée que vous, je connois votre fragilité « mieux que vous. Dans les entretiens et les

" libertés famillières avec des perſonnes qui ſont
" d'autre ſexe; le Démon gagne toujours : on
" en emporte dans l'âme des impreſſions perni-
" cieuſes ; la pudeur peu-à-peu s'affoiblit dans
" une fille ; dès que la pudeur eſt affoiblie
" dans une fille, elle perd bientôt toute crainte
" de Dieu. Voilà ce que l'amitié et le zèle que
" j'ai pour vous m'ont inſpire' de vous dire pour
" votre bien ; et je crois que vous m'en ſaurez
" bon gré."

A polline pendant ce diſcours fut ſur le point de dire à ſa compagne de quoi elle ſe méloit; mais elle diſſimula et la quitta bruſquement, ſans lui rien répliquer. Comme elle avoit un bon fonds et la crainte de Dieu, elle repaſſa dons ſon eſprit tout ce que ſa compagne venoit de lui dire ; et la grâce agiſſant dans ſon cœur, elle prit la réſolution de conſulter ſon confeſſeur. Elle ne déguiſa rien. Son confeſſeur, qui étoit un homme d'expérience, lui fit remarquer beaucoup de fautes du côté de ce jeune homme, dont elle étoit l'occaſion, et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens, dont elle ne penſoit pas même à s'accuſer.

Apolline étonnée de tant de fautes qu'elle avoit commiſes, lui dit : mais, mon Père, tout cela eſt-il péché mortel ? Non vraiment, lui dit le confeſſeur ; mais une âme qui craint Dieu, ne doit elle appréhender que le péché mortel ? Enſuite il ajouta : ſouvenez-vous,

a Sœur, qu'en cette matière, tout ce qui ſe aſſe de laſcif et d'impur dans l'eſprit et dans le œur, dès qu'il eſt de propos délibéré, eſt péché nortel; et que ce ſeroit un grand ſcandale, et ne témérité de dire qu'un baiſer de bouche onné et reçu par ſenſualité, n'eſt qu'un péché ger. Telle eſt la doctrine de l'Egliſe de J. . *Ah! Mon Dieu,* s'écria, Apolline en ſou-irant, *j'ai donc fait bien des péchés?* Vous en vez fait plus que vous ne croyez, reprit le con-eſſeur. Vous avez fait plus de mal depuis un ois, que vous n'en aviez fait dans toute votre ie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour ous, et celle que vous aviez pour lui, vous a té funeſte; s'il vous avoit plongé un poignard ans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du orps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort u'il vous en a fait, en vous expoſant à perdre otre âme. Il eſt tems de vous relever de vos autes et de prévenir de plus grands maux.

Apolline ne pouvant retenir ſes larmes, inter-ompit ſon Confeſſeur, et lui dit: je vous prie, non Père, de me différer pour quelques jours abſolution, et de me donner du tems pour gé-nir ſur mes infidélités, et pour ôter de mon œur cette dangereuſe attache, afin qu'étant nieux diſpoſée, je reçoive avec l'abſolution, lus de grâces pour me ſoutenir dans la crainte e Dieu. Le Confeſſeur y conſentit et lui don-a des avis prudens pour la ſuite.

Apolline, au ſortir du Tribunal de la Péni-

tence, alla ſe proſterner au pied de l'Autel, verſa une abondance de larmes en préſence de C. *Quoi ! mon Dieu,* diſoit-elle, *faut-il que vous aie déplu, et que pour ſi peu de choſe je me ſ expoſé à me perdre !* Elle rappela dans ſon eſp tout ce que lui avoit dit ſa charitable compag et ſur le champ elle alla lui faire part de ſ changement. En l'abordant elle ſe jetta à ſ cou : ah ! lui dit-elle, que je vous ai d'obli gation ! ſans vous je courois à ma perte ſans prendre garde ; je ne connoiſſois pas les péch et les attaches qui étoient dans mon cœur ; ma à préſent je les reconnois et j'en rougis. Je vo de ande pardon, ma chère amie, du ſcanda que je vous ai donné, et d'avoir ſi mal reçu bie les paroles que votre charité vous inſpiroit d me dire ; je vous prie de me continuer votr amitié et vos avis ; ils ne ſeront pas ſans frui

Quelques jours après, le jeune homme r tourna voir Apolline. Retirezvous, lui dit-ell avec une ſainte colère ; ſi j'ai eu la foibleſſe d vous permettre des libertés qui ne conviennen point à un jeune homme craignant Dieu, ni une fille chaſte, de ma vie je n'y retomberai Les momens que j'ai paſſés avec vous ſeront reſte de mes jours, le ſujet de mes gémiſſemen et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ſe excuſes, il prit congé et ne lui parla plus. C reproche d'Apolline fut utile à ce jeune homme il y fit des réflexions ; et vécut dans la ſuit avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses : 1. ..'une amitié dangereuse, sur-tout entre per-..nes de différent sexe, peut vous perdre. 2. ..e vous devez écouter et suivre les avis de ..x qui vous aiment pour votre bien, et avoir .. amis qui vous portent à la vertu, et qui ..s avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du Mensonge.

LE mensonge est toujours péché parce qu'il est toujours contre la conscience .. celui qui parle ; et quoiqu'il ne soit pas tou-..rs péché mortel, néanmoins l'habitude de ..ntir n'est pas une chose légère ; cette habi-..de ouvre la porte à une infinité de désordres. Les menteurs habituels sont pour l'ordinaire .. esprits doubles, qui disent d'une façon, et ..nsent d'une autre ; qui ne s'ouvrent point, ..i agissent par finesse et par détours, et qui se ..guisent. Un homme de ce caractère est ..dinairement fourbe et trompeur dans sa con-..ite, infidèle dans ses promesses, dissimulé ..ns ses desseins, flatteur et lâche quand il faut ..e la verité, hardi et effronté à produire ses ..ensonges, impudent à les soutenir, artificieux ..ur cacher ses entreprises. Il est enfin défi-..t, juge mal des autres, parcequ'étant dans ..abitude de se déguiser et de mentir, il croit ..ssi que les autres mentent toujours et se dé-..isent.

Un eſprit adonné aux menſonges, eſt capable des plus grands vices ; il ſera impoſteur et médiſant, mentira facilement dans les plus grandes choſes, ſera même parjure dans les petites ; il aſſurera ſes menſonges avec ſerment, et fera ainſi un péché mortel d'une faute qui d'ailleurs ne ſeroit peut-être que vénielle.

O la déteſtable qualité que d'être menteur ! l'Ecriture dit que Dieu l'a en horreur, *que les lèvres qui ſervent au menſonge lui ſont en abomination ; qu'il perdra ceux qui ſont adonnés au menſonge ;* que parmi les hommes *le menſonge eſt une infamie qui ſe trouve toujours dans les eſprits déréglès et mal inſtruits, qu'un larron eſt plus excuſable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux eſt le vice du démon ; c'eſt lui qui s'en eſt ſervi le premier, il en eſt le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu.* dit S. Auguſtin, *le menſonge tire ſon origine de Satan.* Et S. Ambroiſe ajoute, *que ceux qui aiment le menſonge, ſont les enfans de ce déteſtable père.* Les enfans de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité ſont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice perncieux, ſurtout dans deux occaſions, Premièrement, lorſque vous parlez d'une choſe de conſéquence, qui intéreſſe le prochain. Ceux-là péchent griève-ment en ce point, qui de'guiſent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats

mportans ; ceux qui nient certaines dettes ; qui ient des quittances qu'ils ont reçues, qui par alomnie impoſent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme a l'âme baſſe et noire, ui perd ainſi ſon âme par le menſonge pour un il intérêt ! O mon fils ! ne tombez jamais ans ce déſordre.

Secondement, évitez le menſonge, quand ous parlez à une perſonne qui a autorité ſur ous ; par exemple, à un Juge qui vous interoge juridiquement. Le menſonge alors eſt un arjure et une impoſture qui eſt bien griève ; oit à cauſe du reſpect que vous violez, ſoit à auſe des ſuites funeſtes et du tort que ces faux ermens et ces menſonges cauſent à vous-même t à autrui.

En un mot, à qui que ce ſoit que vous parliez, uand même ce ſeroit pour éviter un grand mal t un châtiment, ne dites jamais un menſonge e propos délibéré. Aimez la vérité et la incérité dans tous vos diſcours. O l'aimable ualité dans une jeune perſonne, quand elle 'oſe dire un menſonge ! *Le juſte*, dit le Sage, *léteſtera le menſonge*. Demandez à Dieu qu'il ous preſerve de ce vice, et faites-lui ſouvent la rière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de on eſprit la vanité et les paroles du menſonge.*

EXEMPLE.

Peut-on voir des ſentimens plus généreux et lus ſincères que ceux d'un ſaint Evêque dont arle S. Auguſtin ? C'étoit l'Evêque Firmus.

Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demandèrent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre*, leur dit l'Evêque, *parceque je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où e'toit cet homme : on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le pre'senta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce S. Evêque, le renvoya, et fit grâce à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et que de blesser la charité du prochain.

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans les deux exemples suivans des punitions tragiques du mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré S. Jacques Evêque de Nisique, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'e'toit un impudent mensonge, parceque le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le temps qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Ste. rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à S. Pierre, ils tombèrent en punition morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon Confesseur et guide dans les voies du Salut.

1. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangereux ; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle,* dit le Fils de Dieu, *ils tomberont tous deux dans la fosse* ; et à plus forte raison, si un aveugle se conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoit pas. *Malheur à celui qui va seul,* dit le Sage, *parceque s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève :* c'est pour cela que le S. Esprit avertit si souvent les hommes *de ne pas se fier à leurs propres lumières ; que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé ; que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le Sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire, et qui vous remette

dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous avertiſſe des pièges de l'ennemi ; qui vous apprenne à réſiſter aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuſes, et vous en faſſe connoître les dangers ; qui vous faſſe craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels ſont les avantages que vous trouverez ſous la conduite d'un bon Confeſſeur.

II. Ayez un grand reſpect pour lui ; il eſt l'Ange viſible par lequel Dieu vous parle. Ayez confiance en ſes conſeils ; ſoyez exact à pratiquer ſes avis, et rendez-lui compte de l'uſage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus ſécrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont ſe confeſſer à un autre, par une ſotte honte de déclarer un péché à leur Confeſſeur ordinaire ; agir ainſi, c'eſt rendre inutile la conduite d'un Confeſſeur, et s'expoſer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à ſe perdre.

Ayez envers votre Confeſſeur la confiance qu'un enfant a pour ſon père, et qu'un malade a pour ſon médecin ; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui eſt en vous ; ne faites rien de conſéquence ſans le lui communiquer, ſurtout lorſque vous délibérez ſur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confeſſeur, ce Directeur fidèle et zélé, il ne faut pas le choiſir au hazard, ni ſur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confeſſeurs faciles, et qui décrient les Confeſſeurs exacts et prudens : *Il faut*, dit ſaint François de Sales, *le choiſir entre dix mille*, et le demander à Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous deſtine. Allez à ce Confeſſeur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre ſanctification.

Votre Paſteur eſt pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parceque vous connoiſſant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus ſûrs et plus convenables. 2. Parcequ'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre âme, qu'un autre Confeſſeur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parce qu'à raiſon de ſon miniſtère de Paſteur, il a plus de grâces ſelon l'étendue de ce ſaint miniſtère, et par conſéquent Dieu lui communiqu plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raiſons légitimes de ne pas vous adreſſer à votre Paſteur; priez-le, ou priez quelques perſonnes éclairées de vous indiquer un Confeſſeur qui ſoit ſelon l'eſprit de Dieu; et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et ſans de bonnes raiſons. Ce n'eſt pas un moyen pour ſe corriger, que d'aller ſans diſcernement, tantôt à un Confeſ-

ſeur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confeſſeur ordinaire eſt abſent, adreſſez-vous à un autre : ſon abſence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confeſſeur uſe quelquefois envers vous d'un peu de ſévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela : les Médecins trop doux ne guériſſent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque choſe qui ne vous faſſe pas plaiſir, c'eſt pour votre avantage. S'il vous laiſſoit vivre à votre fantaiſie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laiſſant courir à votre perte.

Quand il vous diffère l'abſolution, lorſque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occaſion du péché, vous devez lui en ſavoir bon gré, c'eſt afin que vous vous en corrigiez et que vous n'abuſiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorſque vous n'êtes pas diſpoſé à mieux vivre et à changer de vie, ſur-tout ſi vous avez quelque dangereuſe habitude, prier vous-même votre Confeſſeur de vous différer l'abſolution, afin que vous preniez du tems pour vous diſpoſer par la prière et par l'amendement, à recevoir une abſolution ſalutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémorable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de ſept ans juſqu'à quarante. Pendant tout ce tems il vécut ſaintement, et l'Ecriture en attribue la cauſe à la con-

duite de ce ſaint homme. *Joas*, dit le texte ſacré, *ſe comporta ſaintement devant Dieu, tant qu'il fut enſeigné par Joïada le Grand-Prêtre;* mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'etant plus retenu par les ſages conſeils de ſon S. Maître, s'abandonna au déſordres d'un vie criminelle, et attira ſur lui de grands malheurs, et une mort miſérable.

Cet exemple vous apprend combien eſt avantageuſe et néceſſaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et ſur-tout les jeunes gens doivent ſe confeſſer ſouvent.

UN des plus importans avis qu'on puiſſe donner à tous les Chrétiens, et ſur tout aux jeunes gens, c'eſt de ſe confeſſer ſouvent: en voici trois raiſons.

1. Parceque, quoique vous puiſſiez vivre quelque tems ſans tomber dans le péché mortel; néanmoins ſans la comfeſſion fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu à-peu aux mortels.

2. Sans la confeſſion fréquente, vous vous engagerez inſenſiblement dans des habitudes périlleuſes, ou dans certaines occaſions que vous croirez innocentes, ou ſans danger; et ſi vous n'êtes averti du piège, tôt ou tard elles vous

feront tomber dans quelques grands crimes : or c'eſt en découvrant ſouvent votre conſcience à un Confeſſeur, que vous connoîtrez par ces avis les dangers du ſalut, et que vous conſerverez votre innocence.

3. Vous ſerez ſouvent attaqué de tentations, et ſur-tout contre la chaſteté : or il eſt impoſſible que vous y réſiſtiez longtems ſans la Confeſſion fréquente, et ſans les avis d'un prudent Confeſſeur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte ; *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage.

Le démon n'a point de piège plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets ſur les ſecrets de leur conſcience ; afin que dans ce pernicieux ſilence, ils ne trouvent ni ſecours pour réſiſter aux tentations, ni moyens pour ſe retirer du vice. *Le péché*, dit ſaint Bernard, *eſt bientôt guéri quand il eſt déclaré, mais il s'augmente par le ſilence. Si on le découvre, de grand il devient petit : ſi on le cache, il devient plus grand.* O qu'on eſt aveugle, quand on fuit les Sacremens ! c'eſt fuir la vie, et chercher la mort de ſon âme.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confeſſion.

1. SI vous êtes dans l'habitude du vice, et ſi vous avez des tentations fréquentes, confeſſez-vous tous les mois. Mais, pour être

parfait, vous devez vous confesser plus souvent, sur-tout lorsque les tentations vous attaquent plus fortement.

N'imitez pas ceux qui ne pensent à se confesser que lorsqu'ils ont succombé à une tentation. N'est-ce pas une folie de ne penser au remède, qu'après qu'on est tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède? *Employez le remède avant la maladie*, dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, au lieu de se relever promptement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se confesser, par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande Fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé; relevez-vous de vos propres chutes, pour veiller avec plus de précaution sur vous même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé; tantôt que vous n'en avez pas besoin; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-être tâchera-t-il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'on point de honte de passer pour

libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confeſſion. Mais, au nom de Dieu, paſſez ſur tous ces obſtacles, et regardez comme une des plus dangereuſes tentations de l'ennemi, toutes les penſées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confeſſion générale avant votre première Communion, et lorſque vous vous diſpoſez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoiſſance, il faut depuis ce tems réitérer vos Confeſſions, parce qu'elles ont été ſacrilèges. De même ſi vous avez vécu pluſieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de juremens énormes, &c je vous conſeille de répéter les Confeſſions que vous avez faites en cet etat; c'eſt quelquefois même une néceſſité, parce que les Confeſſions faites ſans amendement, dans des habitudes mortelles, ſont ou nulles, ou ſuſpectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confeſſion.

1. EXaminez-vous principalement ſur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec ſincérité et avec humilité ; mais ſans ſcrupule, ſans trouble et ſans inquiétude.

Excitez-vous enſuite avec confiance et avec amour au regret d'avoir offenſé Dieu, et de-

mandez-lui pardon de tout votre cœur en implorant ſon ſecours et ſa clémence.

Approchez-vous du Confeſſeur avec beaucoup de reſpect et de modeſtie, vous repréſentant que vous allez comparoître devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miſéricorde. Si vous êtes obligé de reſter long-tems auprès du Tribunal avant que d'être confeſſé, ne vous en inquiétez point, et ne vous diſſipez pas ; tenez-vous dans une poſture humble et reſpectueuſe, priant Dieu, ou liſant quelque livre qui vous inſpire des ſentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confeſſeur, humblement, clairement, ſimplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choſes dans leurs Confeſſions, et qui racontent trop de circonſtances ; c'eſt ſcrupule et perte de tems. D'autres par malice, ne diſent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confeſſeur leur demande le reſte ; abus qui fait ſouvent des Confeſſions nulles ou ſacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confeſſion, de propos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés déſhonnêtes, qu'ils n'oſent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de ſacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ne cherchez point dans vos Confeſſions d'être eſtimé de votre Confeſſeur, mais d'être purifié

de vos péchés, et instruit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Avant que le Confesseur, vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis: et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition, il n'y a point de Sacrement; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose: acceptez la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus; accomplissez-la sans négligence, et avec fidélité. Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs, que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni

de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'addressa, parcequ'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques annèes à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme e'tant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur ; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Confesseur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : où allez-vous, mon Père ?—j'allois vous confesser, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit l'autre ; je viens de " mourir, et je suis condamné à l'enfer pour les " péchés que vous m'avez laissé commettre " pendant tant d'années. Vous ètes en partie " la cause de ma perte.

" Vous ètes indigne du sacré ministère que " vous exercez, et que vous profanez ; si vous " aviez eu plus de zèle pour mon ame ; si vous " ne m'aviez pas donné l'absolution avec tant " de facilité, si vous m'aviez donné des avis, " et des moyens pour me retirer du vice, j'en " eusse profité et je serois sauvé. Puisque vous " avez eu tant de part à mes péchés par votre " criminelle facilité à me laisser vivre dans le " désordre, il est juste que vous en partagiez " aussi la peine." En même tems la terre s'ouvrit sous leurs pieds, et tous les deux furent

engloutis. Le compagnon du confeſſeur, tout conſterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique avanture. Cette hiſtoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert, par un Religieux de la compagnie de Jésus; ce Prédicateur aſſura qu'il l'avoit appriſe d'un ſavant homme, qui lui dit qu'il connoiſſoit parfaitement la perſonne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antoine rapporte un événement tragique au ſujet des Confeſſions ſacrilèges. Une fille âgée de dix huit ou vingt ans, ayant caché par honte à ſon Confeſſeur, un péché d'impureté qu'elle commettoit ſeule, et qu'elle avoit appris d'une compagne, ce péché allarma tellement ſa conſcience et lui cauſoit de ſi cruels remords, qu'elle en perdoit le ſommeil; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confeſſion. Elle ſe fit Religieuſe pour mettre ſa conſcience en repos, eſpérant qu'en faiſant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon ſans le confeſſer. Etant au lit de la mort, ſon péché ſe repréſenta à ſon eſprit plus vivement que jamais, et ſa conscience toujours plus allarmée la tourmentoit horriblement, et la preſſoit de dire ce péché au Confeſſeur; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il eſt vrai qu'on meurt comme on a vécu; et que quand on abuſe des grâces et des Sacremens pendant la vie

on en abuſe ordinairement à la mort.) Cette Religieuſe hypocrite paſſoit pour très-vertueuſe, et fut regrettée de toute la communauté.

Trois jours après ſa mort elle apparut à une de ſes amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles: « Ne priez plus pour moi, ma ſœur, « je ſuis damnée pour un péché d'impureté que « j'ai commis ſeule : il m'étoit facile d'en ob- « tenir pardon en le confeſſant, mais une crimi- « nelle honte me l'a toujours fait cacher ; et en « abuſant ainſi de la confeſſion, et du ſang de « J. C. je me ſuis attirée la plus ſévere damna- « tion." Elle pouſſa un grand cri, et diſparut. Sans les Sacremens, on ne peut ſe ſauver, mais malheur à ceux qui en abuſent !

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de ſa grande miſericorde, a inſtitué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre âme et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque choſe encore de plus admirable. Par un excès incompréhenſible de ſon amour, il nous a laiſſé dans l'adorable Sacrement de l'Euchariſtie ſon corps et ſon ſang, pour ſervir de nouriture à nos âmes, pour nous conſerver dans la grâce, et pour nous conduire à la vie éternelle.

La Ste. Communion eſt donc un moyen efficace pour ſe ſanctifier ; et, ſi vous avez un

vrai défir de vous fauver, vous devez, autant qu'il eft en vous, vous rendre digne d'en approcher fouvent. *Si vous ne mangez ma chair,* dit J. C. *et fi vous ne buvez mon fang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'eft dans cette fource vivante que vous puiferez abondamment tous les fecours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la fageffe, et vous recevrez la fageffe éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez befoin de grâces, et vous recevrez ici, l'Auteur de toutes les grâces. Vous avez befoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refufez donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui fe donne à vous par un amour ineffable. C'eft une marque qu'on n'a aucun défir de fon falut, quand on néglige un moyen fi puiffant et fi faint, qui contient l'Auteur même du falut.

II. Quoiqu'on ne puiffe pas prefcrire en général un tems pour la Communion, parceque cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il eft à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confeffez plus fouvent, vous prendrez pour la communion, l'avis de votre Confeffeur, qui vous la permettra plus fouvent ou plus rarement, felon que vous aurez de zéle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop ſouvent, quand on le fait avec de ſaintes diſpoſitions, et l'Egliſe vous y exhorte. Mais comme la ſanté ne conſiſte pas à manger ſouvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même auſſi la ſainteté ne conſiſte pas préciſément à communier ſouvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle ſorte*, dit S. Ambroiſe, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement, et en état de péché mortel ; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve ſoi-même*, dit S. Paul, *et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange ſon Jugement.* Les Exemples ſuivans vous feront comprendre le malheur d'une ſacrilège Communion.

Si vous communiez ſouvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci-après quelques exemples, vous pourrez quelque fois, pour vous mieux diſpoſer différer quelques jours votre Communion. Si votre Confeſſeur vous la diffère lui-même, ſoumettez-vous à ſes avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'eſt-on pas ſaiſi, lorſqu'on penſe au ſacrilège que commit Judas, et aux funeſtes ſuites de ſon indigne Communion ? L'Evangile nous apprend qu'auſſitôt que Judas

eût communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux qui alla enſuite trahir et livrer J. C. Après ce crime il ſe déſeſpéra, et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier ſacrilège; un Diſciple de J. C. poſſédé du démon; un Dieu trahi et vendu; un Apôtre déſeſpéré et pendu.

Autre Exemple.

Saint Cyprien Archevêque de Carthage a éte' te'moin de pluſieurs éve'nemens memorables arrivés au ſujet des Communions indignes, dont il nous a laiſſé lui-même l'hiſtoire dans ſes livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfants, et de leur donner du vin conſacré. Une petite fille qui étoit encore à la mamelle, fut agitée de convulſions au moment qu'on la préſenta à la communion, et crioit comme ſi on lui eût déboîté les os. Auſſitôt qu'elle eût pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulſions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché; mais des idolâtres, par moquerie de nos ſaints Myſtères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit éte' offert aux Idoles; c'eſt pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainſi infectés et ſouille's. O combien plus le Sauveur a-t-il d'horreur de demeurer dans une âme ſouillée du pe'che' mortel!

Saint Cyprien rapporte auſſi qu'une femme

coupable d'un crime énorme, s'e'tant approche'e en cet état de la Ste. Table, et ayant communie', elle ſe ſentit dans le moment comme étouffe'e ; et après pluſieurs horribles tremblemens, elle tomba morte ſur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en ſortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la Ste. Euchariſtie. C'eſt ainſi, dit St. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques unes en ce monde pour rendre les autres ſages.

Saint Ambroiſe défendit à ſon Diacre Ge'ronce, d'approcher des ſaints myſtères, et de communier, juſqu'à ce qu'il eut expié pendant quelque tems par la pénitence, quelques paroles vaines et indiſcrètes qu'il avoit profe're'es.

Saint Jean Chriſoſtôme n'ayant pu re'concilier deux perſonnes qui ſe querelloient, eut le cœur un peu e'mu en voyant leur opiniâtrete'. Cette émotion de ſon cœur e'toit un effet de ſa charité ; cependant il n'oſa ce jour-là ce'le'brer les divins myſtères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la ſainte Table, ſi vous avez un reſſentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte The'rèſe diſoit que tout ce qui l'animoit et la ſoutenoit le plus dans ſes perſe'cutions et dans ſes peines, c'e'toit la divine Euchariſtie : elle trouvoit ſa conſolation, ſon ſoulagement et ſa force dans la Communion.

Communiez donc ſouvent, allez ſouvent à J. C. qui deſire de s'unir à votre âme ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confeſſion humble et ſincère, et par l'amendement ; et pratiquez les avis ſuivans.

CHAPITRE XXV.

Avis pour bien Communier.

1. DEMANDEZ à Dieu le ſoir précédent, et dans votre prière du matin, la grâce de recevoir dignement ce Sacrement auguſte ; afin qu'une action ſi divine, qui doit vous ſanctifier, ne ſerve pas à votre condamnation. Occupez votre eſprit et votre cœur dans la penſée de cette grande action ; et dites en vous-même, ce que David diſoit, lorſqu il ſe préparoit à bâtir un temple à Dieu ; *c'eſt ici une grande entrepriſe, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui mon fils, c'eſt à J. C. votre Dieu que vous preparez une demeure dans votre âme, il faut donc lui en préparer une qui ſoit digne de lui.

II. Prenez environ une demie-heure avant votre Communion pour vous recueillir, et faites ces quatre choſes.

1. Humiliez vous profondément devant N. Seigneur, vous reconnoiſſant indigne de le recevoir ; indigne à cauſe de ſa grandeur et de ſa ſainteté, indigne à cauſe de vos péchés et de votre baſſeſſe. *Quoi,* diſoit Salomon, après avoir bâti le Temple, *Eſt-il poſſible que Dieu*

veuille habiter parmi les hommes ?

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui disant avec S. Pierre : *Ah ! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un grand pécheur.*

3. Demandez lui la grâce de vous unir à lui avec une conscience pure, avec un ardent amour, et un grand désir de lui être fidèle. Si vous savez quelques oraisons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales ; approchez-vous de la table sainte avec modestie, la vue baissée, sans vous presser pour approcher des premiers. Adorez N. S. avec un grand sentiment de votre indignité ; recevez avec une amoureuse confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre âme.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque tems avec notre Sauveur que vous possédez en vous-même, et faites ce qui suit :

1. Adorez sa grandeur infinie, et sa Majesté suprême dans le fond de votre cœur. Anéantissez-vous en sa présence par le plus profond respect.

2. Admirez sa bonté de vous venir visiter lui-même, en disant : *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne visiter !* Reconnoissez que vous êtes indigne de cette grâce.

3. Demandez-lui de nouveau, pardon de vos péchés; repentez-vous d'avoir offenſé un Dieu qui ſe donne à vous avec tant d'amour et de tendreſſe. Proteſtez-lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne ſera jamais capable de vous ſéparer de lui. Dans ces heureux momens où vous poſſédez votre Sauveur, repréſentez-lui les néceſſités de votre pauvre âme. Implorez les ſecours de ſa grâce pour réſiſter aux tentations, pour quitter vos attaches et vos mauvaiſes habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites-lui avec le malade de l'Evangile: *Ah, Seigneur! ſi vous voulez, vous pouvez me guerir*: ou bien ces paroles de Jacob: *Seigneur, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grâce qu'il vous a faite de ſe donner à vous, et en reconnoiſſance, offrez-lui votre âme vos puiſſances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le ſervir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'eſt ſurtout alors qu'il faut renouveller vos réſolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Egliſe avec modeſtie. Soyez le reſte de ce ſaint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Aſſiſtez à la Prédication et aux Offices, ſi vous le pouvez. Employez quelque tems à une lecture ſpirituelle, et à la viſite du S. Sacrement. Ne conver-

ez pas avec toutes ſortes de perſonnes pendant e jour, mais ſeulement avec des perſonees de iété. Entretenez-vous de bons diſcours, et ue ce ſoit là votre plus grande récréation pour e jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher : de la Prière et du Réglement de la journée.

CONSACREZ à Dieu les premiers momens de votre journée. Vous ſeriez ien ingrat, ſi vous les donniez au démon. Dieu vous démande votre cœur, le démon oudroit auſſi l'avoir ; l'on peut dire que celui en ſera le maître pendant le jour, qui en aura ris poſſeſſion le premier, dit S. Jean Climaque.

A votre réveil, votre première penſée doit re de vous offrir à Dieu : votre première arole le Saint nom de JESUS et de MARIE ; otre première action le ſigne de la Croix.

Lorſqu'il eſt l'heure de vous lever, ou lorſqu'n vous appelle, levez-vous promptement ; et e diſputez point avec le démon de la pareſſe. enſez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau-bénite, priez le Seigneur u'il lave et qu'il purifie votre âme et qu'il vous ardonne vos péchés, ſur-tout ceux que vous riez eu le malheur de commettre pendant la uit. En vous habillant, ſoyez toujours dans une lle modeſtie, que jamais on ne vous trouve ns un état indécent. Reſpectez le corps, et

craignez jusqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourir et les fortifier ; mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'est sur-tout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les grâces du Ciel, afin de fortifier l'âme contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence; une prière faite sans dévotion n'est pas une prière mais une moquerie. Observez quatre choses à votre prière du matin.

1. Prosterné devant la Majesté de Dieu, adorez-le comme votre Souverain Maître.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ses grâces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines.

4. Demandez lui ensuite la grâce d'employer votre journée à son service. Priez-le qu'il vous bénisse, qu'il vous inspire et qu'il vous conduise dans tout ce que vous ferez ; mais surtout qu'il vous préserve de péché : et de votre côté, promettez-lui sincèrement de ne consentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre S. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir soin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, *l'Ave le Credo*, les Litanies du S. Nom de Jésus, et d'autres prières à votre dévotion.

Je vous conseille de penser, au moins tous les matins, un quart d'heure, à votre salut après votre prière, ou bien de lire avec réflexion un

livre de dévotion, afin de prendre des mesures et des résolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous sauverez pas sans y penser ; le salut est une affaire qui demande bien des réflexions ; vous perdez tant de momens pendant le jour ; pourquoi vous refuseriez vous à vous-même un quart-d'heure le matin, pour penser à l'unique chose pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il est important de bien commencer la journée, il ne l'est pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un sacrifice pour le matin et un sacrifice pour le soir, pour nous apprendre que si nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finissant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du soir en commun avec toute la famille assemblée. *Si deux ou trois sont assemblés en mon Nom*, dit J. C. *je serai au milieu d'eux.* La méthode suivante pourra vous servir de règle pour votre prière du soir.

1. Vous adorerez Dieu.

2. Vous le remercierez de ses grâces.

3. Vous prierez le Saint Esprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez ensuite votre conscience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous avez passé la journée. *Examinez*

vous, dit le Sage, *et jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge et vous trouverez miséricorde, lorsque vous paraîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conscience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la résolution de n'y pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour ; ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne cessez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et détestée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confesser. Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre son repos, lorsqu'on est ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le sein, ou sur le bord d'un précipice, que de dormir avec un seul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le sommeil : hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu pense-t'on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à sa sainte volonté ; recommandez-lui votre âme et votre corps, en suppliant le Seigneur de vous préserver des accidens de la nuit, sur-tout du péché et des illusions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste. Vierge, votre S. Ange et vos Patrons de vous protéger et après l'Oraison Dominicale, *Notre Père q*

...tes au Cieux, et autres prières, offrez à Dieu ...os suffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites ...lles avec les petits frères ou avec d'autres petits ...arçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles ...eront leur possible pour s'en défendre et pour ...empêcher ; et les meres ne le souffriront point. ...es enfans ne coucheront pas même dans un ...ême lit avec leurs père et mere, quoiqu'ils ...oient petits. L'un et l'autre est contraire à ...honnêteté, et les suites en sont très-dangereu...s.

En vous couchant, regardez le lit comme ...otre bière et votre tombeau; les draps comme ...otre suaire, et le sommeil comme l'image de ...otre mort. Etant au lit, prononcez avec respect ...s Saints Noms de *Jésus*, de *Marie* et de *...oseph*. Avant que de vous endormir, adorez ... C. couché sur sa croix ; et dites en vous ...aissant à lui : *O mon Dieu, mon Père ! Je re...mmande mon âme entre vos mains*. Si vous êtes ...eillé pendant la nuit, élevez aussitôt votre ...eur à Dieu.

...III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se ...ntentent pas de faire la prière du matin et du ...r ; ils y ajoutent encore pendant le jour d'au...s saintes pratiques. Je vous conseille donc ... vous imposer un réglement que vous tâcherez ... suivre pendant la journée.

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de ...re lever, de votre coucher, de vos repas ;

ou plutôt l'obéiſſance doit être votre règle. Ayez certaines prières réglées pour chaque jour: par exemple, à l'honneur de la Paſſion de J. C. et de la ſainte Vierge. Faites, ſi vous le pouvez, tous les jours, quelques viſites au S. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et ſur-tout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la ſemaine, ſi vous en avez le moyen. *Vivre ainſi par règle, c'eſt vivre pour Dieu,* dit un S. Père. Vivre ſans règle, c'eſt vivre ſans mérite. Souvenez-vous, mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous paſſerez ainſi dans le ſervice de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours plus malheureux, que ceux que vous paſſerez dans le péché, et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE.

Ce fut par la prière que S. Antoine arriva à un ſublime dégré de ſainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce ſaint exercice, qu'après avoir long tems prié pendant le jour, il paſſoit ſouvent les nuits entières à méditer ſur les bontés et ſur les grandeurs de Dieu ; lorſqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce S. Solitaire s'écrioit : *Ah, beau Soleil ! pourquoi viens tu me diſtraire ;* Ce grand Saint diſoit que l'Univers étoit comme un grand Livre, où les plus ignorans pouvoient lire, y apprendre à prier et à connoître Dieu ; parceque

tous les objets que nous voyons, ſont les ouvrages de Dieu, qui nous font ſouvenir de Dieu, qui élevent nos eſprits à Dieu, et qui font admirer ſa puiſſance, ſa bonté et ſes grandeurs ; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce ſpectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Aſtres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur maniere ; et nous ne les entendons pas.

Une âme, qui aime à prier et converſer avec Dieu, a une marque de prédeſtination : elle eſt plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégout dans la prière, des répugnances, des diſtractions et des ennuis, ne vou découragez pas pour cela, les plus grands Saints en ont eus ; perſévérez avec courage. Les diſtractions ne ſont point pernicieuſes, quand vous ne les aimez pas ; loin de là, lorſque vous les avez malgré vous, elles ſont un ſujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David ce grand Roi, comprenoit que le premier ſoin de l'homme doit être de rendre hommage à ſon Dieu, et de le faire ſervir. C'eſt pour cela que tous les matins il donnoit ſes ordres afin que Dieu ne fût point offenſé dans ſon Royaume, et lorſqu'il apprenoit que quelqu'un de ſa famille, ou de ſes ſujets, étoient tombés dans quelque déſordre, il en pleuroit, et en ſéchoit de douleur. Il avoit tellement à cœur la prière, que toutes les nuits il ſe levoit pour adorer Dieu, en paſſoit une partie de la

nuit à gémir sur ses péchés ; de sorte que tous les matins on trouvoit son lit arrosé de larmes. Tout cela ne suffisoit pas pour marquer à Dieu son amour et son zèle ; il portoit le cilice, jeûnoit presque tous les jours ; et outre les sacrifices qu'il offroit à Dieu, il se retiroit encore sept fois chaque jour en secret, pour adorer Dieu et pour prier ; et avec tout cela, il ne laissoit pas que de gouverner un grand Royaume, et d'être souvent à la tête de ses armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de personnes qui ne sont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui cependant ne donnent presque point de tems à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui se soucient peu de le voir offensé? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le salut de sa famille, n'en a point pour son propre salut.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant et de la modestie dans les vêtemens.

EN s'habillant il faut occuper son esprit de saintes pensées 1. Nos habits sont des suites du péché ; nous devons donc les prendre dans un esprit de pénitence. 2. Nos habits sont les dépouilles et les restes des animaux, au-dessous desquels le péché nous a réduits : ainsi en les prenant, ayons des sentimens d'humilité et de confusion. 3. Nos habits sont des effets

e la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis ue tant de pauvres gens qui valent mieux que ous, n'ont pas le moyen de se vêtir ; prenons onc nos habits avec des sentimens de reconoissance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez sur votre peronne les regards curieux et immodestes, par espect pour la présence de Dieu. Prenez garde e faire paroître quelque indécence, et ne aroissez jamais devant aucune personne de la amille, ou devant d'autres, sans être modestenent couvert. S. Charles avoit tant d'attention ur ce point, qu'on dit que jamais ses valets, ni on homme de Chambre n'ont pu voir à nud le out de ses pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à conenter votre curiosité, et n'affectez point de vous onformer à toutes les modes ; *traitez vos corps mme des victimes saintes* dit St. Paul, *et ne vous nformez pas aux coutumes du siècle*. Il y a des nodes qui sont innocentes ; vous pouvez les uivre : mais il y a des modes qui ne ressentent ue la mollesse, le luxe et l'orgueil ; c'est ce u'on appelle les modes du siècle : il ne vous est amais permis de les suivre, de quelque condiion que vous soyez.

Les filles en s'habillant ne doivent point se egarder au miroir avec affectation, mais seulenent pour la nécessité ou la bienséance. Elles eront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des

habits au-dessus de leur condition, se tenant dans une honnête mediocrité, mais avec propreté et sans affectation. La mal-propreté est un défaut et une marque de paresse J. C. dit S. Bernard, *a aimé les pauvres ; mais il n'a pas aimé les crasseux.*

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, sur-tout aux filles, de s'habiller avec modestie et avec simplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, est un des plus grands désordres du sexe, et le plus dangereux ecueil à la pudeur. Plus elles ont soin de parer leurs corps, plus leur âme est négligée ; plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles sont difformes aux yeux de Dieu. Quelle folie de chercher à plaire à des créatures, en se faisant haïr de Dieu!

Celles qui affectent d'aller sans mouchoir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, son criminelles ; les mères qui les souffrent, même aux petites filles, ne sont pas innocentes. Les personnes du sexe qui disent qu'elles n'ont point de mauvaises intentions en s'habillant de la sorte, doivent se souvenir, que si leur intention est innocente, leur action ne l'est pas ; et que si elles se croient sans péché à ce sujet, elles se trompent ; parce qu'elles se rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. Une fille ou une Dame vêtue sans modestie, est, dit S. Bernard, *l'organe dont Satan se sert pour*

perdre les âmes. Le démon ſe place dans ſes yeux, ſur ſon viſage, ſur ſa perſonne, pour exciter les regards et les déſirs impurs. O que la conſcience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux ſur de tels déſordres eſt dans un état dangereux ! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confeſſeurs qui n'empéchent pas de tels abus ?

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions ſuivantes. 1. Il arrive à votre ſujet à-peu-près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le démon, au ſujet du corps de Moyſe. L'Ange vouloit que le corps de ce ſaint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorâſſent comme une divinité, et le démon vouloit le faire connoître, et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fiſſent une Idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occaſion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécuſſiez dans la retraite, et que vous n'euſſiez pas tant d'empreſſement de paroître aux yeux du public ; et le démon au contraire tâche de vous expoſer comme des Idoles aux yeux du monde. *Vous êtes* dit S. Jérôme, *comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'expoſer à la vue du public,* afin que par les penſées et par les regards, le démon d'impureté ſe faſſe adorer dans vous. Une fille devroit rougir quand un jeune homme fixe ſes regards ſur elle ; combien donc ſont criminelles celles qui par leur enjouement et

leur vanité, s'attirent à deſſein les regards d'autrui, et qui ne ſe parent que pour être admirées?

2. C'eſt dans un ſens renoncer à la Religion de Jéſus-Chriſt et déſhonorer le nom de Chrétien, que d'orner ſon corps des pompes du monde, et des œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes, *ce vœu* dit S. Jérôme, *eſt le plus grand de tous les vœux*, et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appelant au Chriſtianiſme, vous avertit : *que ſi vous ne devenez humbles comme des enfans, ſi vous ne crucifiez et ſi vous ne mortifiez votre chair en faiſant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or peut-on dire que des filles et des femmes ſuperbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nus, la tête friſée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens ; peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'âme ; qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles ſont revêtues de l'eſprit de Jéſus-Chriſt? Ne doit-on pas dire au contraire, qu'elles ſont honte à la Religion ; qu'elles ſont indignes de J. C. et qu'elles ne lui appartiennent plus? *Elles ſont dans cet état l'ouvrage du démon*, dit S. Cyprien, *et ne ſont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtreſſes et tous ceux qui ſont chargés d'élever les jeunes gens, ſont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuſes qui ont des Penſionnaires, ſont encore plus o-

bligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais ſouffrir dans les filles qu'on leur confie, un eſprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modeſtie et la ſimplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui eſt permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous eſt permis de vous habiller ſelon votre condition, mais il ne vous eſt pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faſte. Le S. Eſprit, par la bouche de S. Pierre et de S. Paul, defend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuſes, et d'étoffes trop riches.* Et S. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Egliſe dans les aſſemblées des Fidèles, ſans avoir le viſage voilé. D'ailleurs, à quoi ſert cette vaine ſuperfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées? qu'à ſcandaliſer le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui ſont ſans habits et qui meurent de faim; tandis que tout brille ſur le corps d'une Dame. *Pour être une Princeſſe*, dit un jour S. Hilaire à une Dame, *vous ne ceſſez pas d'être Chrétienne; habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Payenne.*

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux perſonnes du ſexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *ſur une fille parée et enjouée*, dites au contraire avec

David : *Ah ! Seigneur, détournez mon cœur et et mes yeux pour ne pas voir la vanité.* Une fille qui ne penſe qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre eſtime ; elle doit vous plaire par ſa vertu, et non par ſes parures.

Si les perſonnes du ſêxe doivent craindre de vous ſcandaliſer par leur vanite' et par leurs ornemens, craignez auſſi, jeunes hommes, de les ſcandaliſer vous mêmes par vos ajuſtemens affectés. Ecoutez Saint Cle'ment, qui a e'te' un des premiers de l'Egliſe, et diſciple de S. Pierre et de S. Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Conſtitutions des Apôtres. *Prenez garde de vous parer et de vous ajuſter d'une maniere capable de ſéduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre exterieur enjoué, vous leur inſpirez des penſées et des déſirs criminels, vous êtes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez ſervi de piége ; vos ajuſtemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont ſouillées.* C'eſt pour cela que Saint Je'rôme de'fend aux mères de laiſſer converſer leurs filles avec de jeunes hommes enjoue's et trop ajuſte's, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funeſtes impreſſions. Si tous ces avis ne ſont pas de votre goût, c'eſt une marque que vous ne comprenez pas la ſaintete' de votre Religion : profitez des exemples ſuivans, qui vous feront ouvrir les yeux ſur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Histoire Ecclésiastique nous apprend que dans la Ville de Ptolémaïde, du tems de la persécution, les filles chrétiennes, parmi lesquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient si chastes et si pures, qu'elles aimèrent mieux souffrir la mort, que de se dévoiler ; elles se coupèrent elles-mêmes les lèvres et une partie du visage, pour paroître hideuses et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les envisager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des lions, et par les mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fût souillé par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté !

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre exemple arrivé de notre tems, qui vous fera comprendre qu'une jeune personne qui suit les impressions de la grâce, est bientôt désabusée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiſelle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'eſprit mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de 16 ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint ſe confeſſer à ce Prédicateur, qui lui dit des choſes ſi ſolides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ſes vanités, et s'habilla d une manière chrétienne. Sa mère ſurpriſe de ce changement, la reprit de ce qu elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confeſſée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à ſa fille de s'habiller ſelon la belle mode. Je ne ſais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille ; il vous doit ſuffire que je vous diſe que Dieu ne défend point de s'habiller ſelon la mode, lorſque cette mode eſt innocente : mais que Dieu défend de s'habiller ſelon la mode, lorſqu'elle eſt criminelle ou dangereuſe. Mon Père, reprit la Dame, qu'appelez-vous mode criminelle ou dangereuſe ? C'eſt, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts ; d'orner ſa tête de friſures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne reſſentent que l'orgueil et le faſte. Il lui expliqua enſuite les dangers de ces modes, et les ſcandales qui en naiſſent. Mon Père, lui dit

cette femme, ſi mon Confeſſeur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus ſage. Mon Confeſſeur eſt cependant un homme ſavant, mais de quoi me ſert-il qu'il ſoit ſavant, s'il me laiſſe vivre à ma liberté, et dans le danger du ſalut ? Lorſque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique : ma fille, béniſſez Dieu, d'avoir trouvé un tel Confeſſeur, et ſuivez ſes avis.

Angélique eut beaucoup de combats à ſoutenir de la part des autres Demoiſelles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude aſſault qu'elle ſoutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de pluſieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de ſentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? Je ne ſuis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique ; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi ! lui dit une Dame, faiſonſ-nous mal de nous habiller comme vous voyez ?—Oui, ſans doute, vous faites mal, parceque vous ſcandaliſez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaiſe intention ; je m'habille à ma façon ; tant pis pour ceux qui ont de mauvaiſes penſées. Tant pis pour vous auſſi, reprit Angélique, puiſque vous en donnez l'occaſion ; ſi nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne

devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en soit de vos bonnes raisons, lui dit une autre Dame, si vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oserez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes sœurs et de quelques filles sages que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui est des bals, j'en suis dégoutée ; j'ai failli à m'y perdre, il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour scandaliser, sans que je m'y trouve.

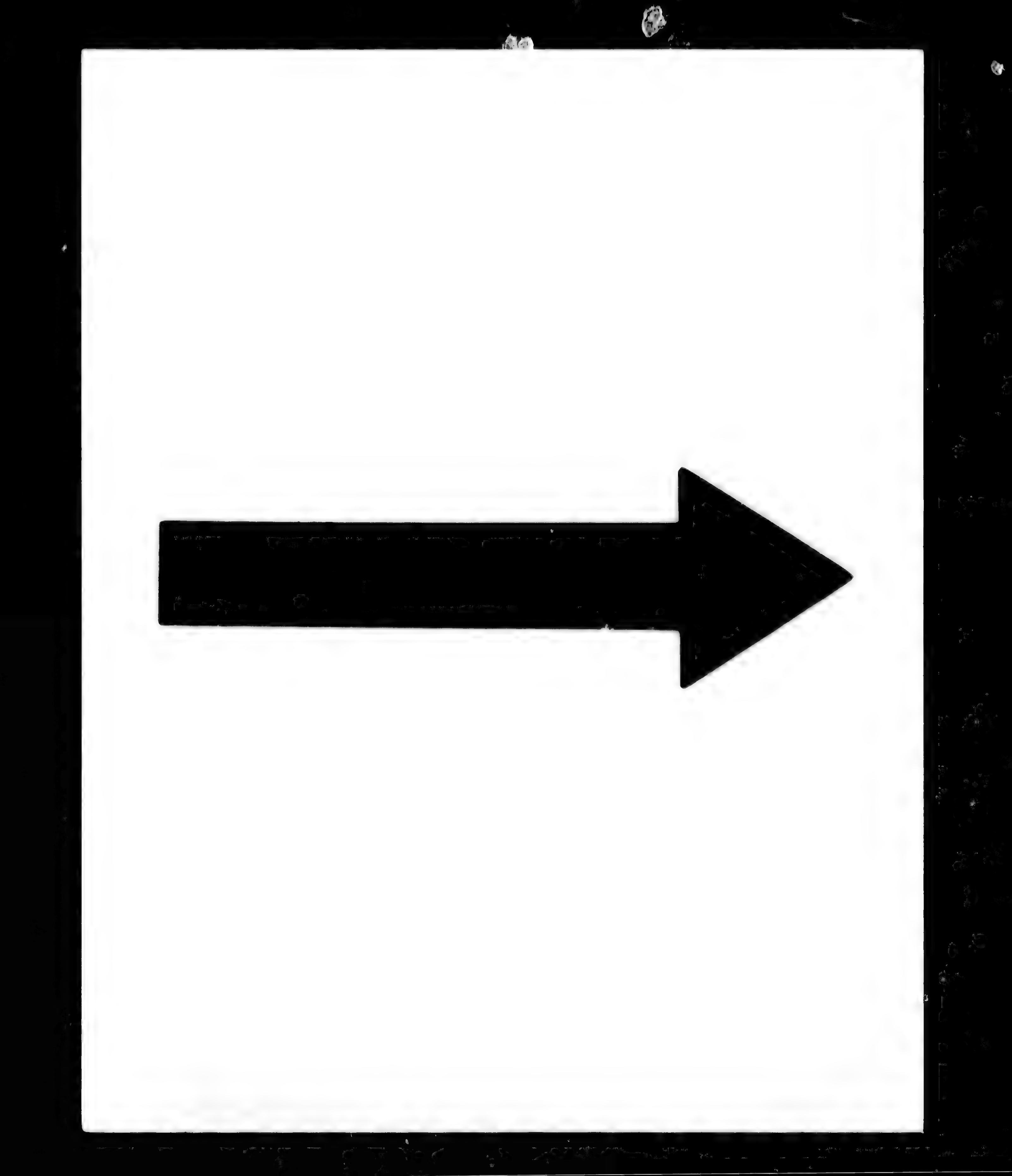
Oh ! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car si vous vous habillez comme nous, vous en serez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écoutoit tout ce que disoit Angélique. Tout à-coup cette Dame vint l'embrasser : Ah ! ma chère enfant, lui dit elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez ; soutenez vous

dans ces nobles et pieux ſentimens. Enſuite cette Dame addreſſant la parole aux autres, leur dit: En vérité, n'eſt-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous faſſe la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous? Son exemple ſera un jour notre condamnation. Que nous ſommes aveugles d'embaraſſer notre conſcience, de nous captiver à ſuivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à des ſots flatteurs, qui dans leurs cœurs ſe moquent de nous!

AUTRE EXEMPLE.

Nous liſons dans les Livres Saints, des effets bien funeſtes de la curioſité et de la vanité d'une fille. Le S. Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à ſervir et à craindre Dieu. Cette fille agée de 15 ans, abuſa de la liberté que lui donna ſon père, de ſe promener avec ſes compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiſelles de la ville de Sichem, elle fut curieuſe de voir la maniere dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il eſt dangereux de chercher à voir, quand on riſque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui firent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville où elle fut deſhonorée. Les enfans de Jacob, freres de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, réſolurent de venger l'injure faite à leur ſœur.



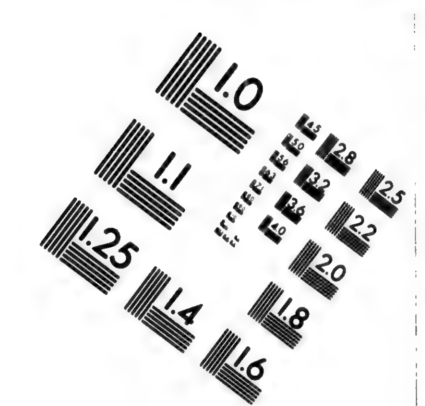
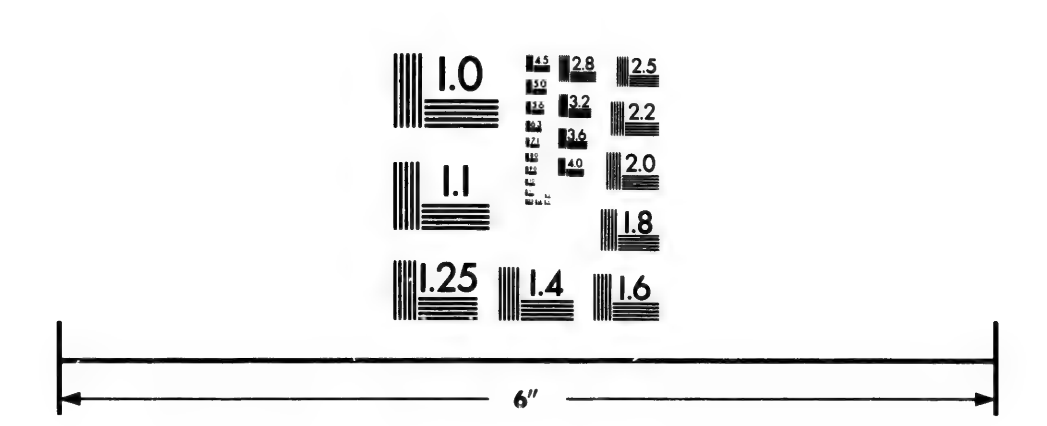


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Ils ſurprirent par fraude les habitans de Sichem, les paſsèrent au fil de l'e'pe'e, ſans e'pargner même leur Roi, ſaccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les ſuites de cette triſte avanture, ſe crut oblige' de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produiſit la vanité et la curioſité d'une jeune fille ; le maſſacre de pluſieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de ſa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de-là, filles chre'tiennes, à ne point chercher à voir et à être vues ; apprenez à vous habiller avec modeſtie; ſans cette pre'caution vous ſerez un e'cueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pièges auxquels vous ſuccomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée, de peur que Satan ne ſe ſerve de ſes charmes pour ſouiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à S. Joſeph.

1. UN excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ſes grâces, et pour ſe ſauver, c'eſt la de'votion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C. le plus digne objet de notre culte. Elle eſt de toutes les créatures la plus ſainte et la plus accomplie ; une Médiatrice puiſſante et un parfait modèle de toutes les vertus. Trois quali-

te's qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son e'minente saintete', et de sa très-haute et très-auguste dignité de mère de Dieu, qui l'élève au dessus de toutes les pures créatures.

Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant Mère de Dieu, son Fils, pourroit-il rejetter sa demande? Etant notre Mère, pourroit-elle nous refuser son intercession? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos néceffite's: les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exauce'es. *Jamais personne*, dit saint Bernad, *n'a invoqué cette Mère de misericorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonte' pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonte' particulière pour les jeunes gens, dont elle connoit la foiblesse et les dangers.

3. Mais pour être de'vot à la Mère de Dieu, et pour me'riter sa protection, ce n'est pas assez de lui adresser quelques prières superficielles et par coutume, tandis qu'on ne se soucie point de lui de'plaire par une vie honteuse et criminelle. O Dieu! quelle pre'somptueuse de'votion! Vouloir plaire à cette sainte Mère, et crucifier

ſon Fils par le péché, n'eſt-ce pas-là ſe rendre ennemi et du Fils et de la Mère ?

Si vous voulez être vrai ſerviteur et fidelle ſervante de Marie, ſuivez ces quatre avis. 1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenſer Dieu : ne l'affligez pas en déſhonorant ſon Fils ; en perdant votre âme. Si vous aviez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle afin qu'elle ſoit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec ſon Fils : elle eſt le refuge des pécheurs qui ont recours à ſa protection, et qui ont un véritable déſir de ſe convertir.

2. Imitez ſes vertus, et principalement ſon humilité et ſa chaſteté, qui l'ont rendue ſi agréable à Dieu, vous ſouvenant que Marie ſe plait à favoriſer ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de ſa ſainte vie.

3. Ne paſſez aucun jour ſans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes, et par quelques abſtinences à certains jours de la ſemaine Honorez particulièrement ſes Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie

4. Invoquez-la ſouvent, et ſur-tout dans les tentations et dans les dangers d'offenſer Dieu. « Si les tentations s'élèvent contre vous, dit S. « Bernard, et ſi vous êtes dans les tribulations, « invoquez Marie. Dans les dangers et dans

« les doutes, pensez à Marie, ayez le nom de « Marie dans la bouche et dans le cœur ; « elle vous consolera, elle vous aidera, « elle vous éclairera, elle vous soutien- « dra, elle vous conduira : mais afin que vous « obteniez son secours, imitez ses vertus.".

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfans ; elle sera votre Mère et votre Avocate auprès de Dieu ; et tandis que vous serez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles de St Anselme. *Que si celui-là est perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en est abandonné ; aussi est-il impossible que celui-la périsse, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de sa miséricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte Vierge, je ne puis oublier son auguste Epoux Saint Joseph. Ce grand Saint ayant été choisi pour avoir soin du Fils de Dieu en son enfance ; ne doutez pas qu'il ne soit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chérisse tendrement cet âge, qui a été consacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce saint Patriarche a pourvu à tous les besoins auxquels ce divin enfant s'est assujetti pour notre amour ; il l'a délivré de la persécution d'Hérode ; il l'a sauvé en Egypte, il l'a élevé et nourri en sa jeunesse ; il l'a vu soumis à ses commandemens ; il a été le témoin et l'admirateur des grâces et des vertus que ce saint enfant faisoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme si saint,

qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour ſingulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de ſe conformer à ſa divine jeuneſſe par la pratique de ſes vertus ?

Aimez donc ce grand Saint, honorez le d'un culte ſingulier. Priez-le d'être votre Patron, votre Père, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence ; vous en recevrez des ſecours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. C. et par le ſoin qu'il a eu de ſa divine enfance, qu'il ait ſoin de votre jeuneſſe dans les dangers de votre ſalut : qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre ſa grâce.

Invoquez-le ſurtout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grâce finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jéſus et de Marie. O la douce ! ô la précieuſe ! ô la ſainte mort ! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grâce de mourir ainſi dans le baiſer du Seigneur ; vous ſouvenant des conſolantes paroles de Ste. Thérèſe, qui nous aſſure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'interceſſion de St. Joſeph, ſur-tout le jour de ſa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

1. DIEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il employe par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui sont créées pour le contempler et le servir dans le Ciel, veulent bien prendre soin de nous sur la terre. O bonté de Dieu ! qui député un Prince de sa Cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé son fils, de nous donner son Esprit Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel ; il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses Anges pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami ? et quelle reconnoissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides ?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard, doit nous inspirer trois choses ; le respect, l'amour et la confiance. Le respect à cause de sa présence ; l'amour, à cause de la bienveillance qu'il a pour nous ; la confiance, à cause des soins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond respect pour votre

Ange ; il eſt toujours auprès de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous ſentez du penchant au péché, ſouvenez-vous de ſa préſence. Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'oſeriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puiſqu'il vous aime. Ne ſeriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoiſſance et de retour pour les ſervices qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préſerve à toute heure ?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occaſions. La première, lorſque vous délibérez ſur quelqu'affaire importante : priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez-vous manquer d'avoir un heureux ſuccès ſous un ſi bon guide, qui eſt tout-à-la fois un fidèle ami, un conſeil éclairé, et un puiſſant Protecteur ? Conſultez-le ſur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en ſecond lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorſque vous êtes en danger d'offenſer Dieu. *Quand vous avez,* dit St. Bernard, *une tentation qui vous preſſe, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien ; c'eſt l'Ange que Dieu vous a donné pour vous ſecourir dans la néceſſité.* Vous éprouverez les effets de ſa protection, ſur tout dans les tentations contr aires à la

chasteté.

Les Anges aiment cette vertu, ils sont les protecteurs des âmes pures, parceque cette vertu rend l'home semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner*, dit S. Ambroise, *si les Anges défendent les âmes chastes, puisqu'elles mènent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les saints, sur-tout les Apotres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques ? ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux, leur vie et leur sang pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas !

N'oublions pas de rendre un culte particulier, au S. Patron dont nous portons le nom ; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des saints dans le Baptême, afin de nous faitre souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons Livres.

I. LES avis et les instructions de nos Pasteurs et de nos maîtres, seront bientôt

effacés de notre mémoire, s'ils ne ſont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choſes de Dieu. La piété et l'amour de Dieu ſont comme un feu qui s'entretient par les penſées et par les ſaintes affections : où puiſe t-on ces penſées ſalutaires et ces pieuſes affections ? c'eſt dans les lectures ſaintes.

L'admirable converſion de S. Auguſtin fut commencée par la lecture du livre de la Sageſſe ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtiſans qui s'étoient convertis en liſant la vie de S. Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Teſtament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faiſant entendre ces paroles : *Prenez et liſez.*

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de S. Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha ſi vivement, qu'il abandonna ſes biens ; et après avoir donné aux pauvres juſqu'à ſes habits, il portoit ſon Livre du nouveau Teſtament, en diſant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une ſainte lecture a de force ! et comment eſt-il poſſible qu'un moyen ſi puiſſant ſoit négligé ?

Pour lire utilement, il faut obſerver les avis ſuivans. 1. Ne liſez point par curioſité, pour contenter votre eſprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre eſprit à Dieu, pour lui demander ſa grâce et ſes lumières.

2. Liſez avec reſpect, parce que c'eſt Dieu

qui vous parle dans votre Livre Quand nous prions, nous parlons à Dieu ; mais lorfque nou lifons un bon Livre, c'eft Dieu qui nous parle.

3. Lifez par ordre ; c'eft-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant jufqu'à la fin, autrement la lecture vous feroit moins profitable.

4. Lifez peu à la fois, mais attentivement ; faites reflexion fur ce que vous lifez pour en tirer quelques réfolutions, et demandez à Dieu la grâce de mettre vos réfolutions en pratique.

5. Lifez fouvent ; c'eft-à-dire, ou tous les jours ou du moins quelquefois la femaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais relifez-le plufieurs fois. Si vous le lifez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la feconde lecture vous fera plus falutaire que la première.

Les Livres les plus utiles pour vous, font le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la Vie des Saints, le Nouveau Teftament, les Hiftoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, felon l'avis de votre Confeffeur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même tems de fuir les mauvais. Le Démon n'a point trouvé de plus puiffant moyen pour gâter l'efprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a fufcité un nombre infini de déteftables ouvrages en toute manière et en toute langue ; il en fait

inventer encore tous les jours. La plûpart de ces Livres pernicieux ſont déguiſés ſous quelques tours ingénieux d'éloquence, et compoſés avec quelque délicateſſe d'eſprit ; et ſous ces déguiſemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'âme.

Ces livres ſont. 1. Ceux qui ſont hérétiques, qui ſont contre le reſpect dû à la Religion et aux choſes ſaintes ; ou contre les déciſions de l'Egliſe. 2. Ceux qui ſont laſcifs, qui traitent de l'amour profane et d'hiſtoires galantes.

Fuyez ces livres comme des piéges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez preſque pas les lire ſans vous expoſer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impreſſions funeſtes, ou vous vous expoſerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque réſolution que vous ayez de vous abſtenir de la lecture d'un mauvais Livre, la curioſité vous tentera : et ſi vous ne veillez ſur vous-même, vous ſuccomberez. Un mauvais livre eſt un ſerpent que vous gardez, qui vous fera une bleſſure mortelle lorſque vous y penſerez le moins.

En vain dites-vous que ces livres ſont compoſés avec eſprit, que vous y apprenez la beauté du ſtyle, la pureté du langage, que vous y trouvez des choſes amuſantes et agréables. Je vous répondrai avec S. Auguſtin, que c'eſt-là un artifice du Démon, *et que par ces mauvais*

livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à penser au mal, et à le commettre sans retenue. Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah, funeste éloquence et maudite science qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son âme !

EXEMPLE.

Si les pères et mères doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans ses enfans les effets de ces pernicieuses lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné passa sa jeunesse dans la crainte de Dieu, et se fit Religieux. Sa fille nommée Euphrosine fut sage jusqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiselle, a qui on laissoit lire toutes sortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphrosine ; ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impostures, d'impiétés, d'obscénités, mais d'un style agréable ; Euphrosine se perdit par la lecture de ces livres ; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance insupportable, et perdit tout sentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémissoit et ne savoit à quoi attribuer le dé-

rangement de sa fille.

Euphrosine ayant un jour laissé sa chambre ouverte, son jeune frère, qui avoit 14 ans y entra, et se mit à lire un livre qu'il trouva sur la table. Il y lut des choses si étranges, que tout de suite il porta le livre à sa mère. Elle en lut une page. Ah! s'écria-t-elle, quel livre! voilà le livre maudit qui a corrompu l'esprit de ma fille. Pour vous, mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables; le démon parle dans ces livres; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telles lectures.

Dans le moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mère, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez? Ma chère mère lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prété. Vous le rendre? dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais Livre; ce Livre vous a perdu, malheureuse, et il en perdroit bien d'autres; ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d autres Livres très-mauvais: elle les porta à son frere le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire; curiosité qui lui couta la perte de sa foi et de son âme. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces Livres

détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six mois après, il apostasia, se retira à Genève où il se maria.

Euphrosine de son côté, donna dans un libertinage si outre, qu'elle se livra à toutes sortes de dissolution. Au milieu de ses désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourut. *Ah! lui dit-elle, je suis effrayée de la vie que j'ai menée ; je me suis moquée toute ma vie de la Religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges allarmes ; ah, mon Dieu ! que ces choses sont terribles ! je pense à présent là-dessus bien autrement que par le passé ; et je voudrois bien avoir tenue une autre conduite.* Loin de profiter de cette inspiration du Ciel, et des bons sentiments que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeste y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des Livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs sont la source du libertinage et des grands désordres de la jeunesse dans les villes. Les livres qui sont contre la Religion et l'Eglise, sont la source et l'appui de l'hérésie, et conduisent à l'athéisme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques

perſonues d'une certaine condition ſi peu de Religion et de pudeur, c'eſt parcequ'ils liſent toutes ſortes de mauvais livres.

Il eſt étonnant que les gens d'eſprit puiſſent goûter les menſonges, les obſcénités et les abſurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des Livres compoſés par des gens diſſolus et paſſionnés, au mépris de tant d'excellens Livres compoſés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'eſprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Converſations.

1. C'EST dans les ſaintes converſations que l'eſprit ſe forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impreſſions ſecrettes, qui attirent ſans qu'on s'en apperçoive. On apprend inſenſiblement leurs maximes; on apprend à parler comme eux, et à faire le bien qu'on leur voit pratiquer. Un eſprit bien né a une ſecrette confuſion de ſe laiſſer ſurpaſſer en vertu par ſes ſemblables; c'eſt pourquoi le Sage donne ces avis importans: *Converſez avec les prudens; ayez pour amis des perſonnes vertueuſes, Celui qui converſe avec des ſages, deviendra ſage.*

II. Il y a deux ſortes de perſonnes avec leſquelles vous devez converſer. 1. Avec celles qui vous ſurpaſſent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le S. Eſprit, *la compagnie des perſonnes ſages et âgées, et uniſſez-vous à leur ſageſſe:*

c'eſt-à-dire, profitez de leurs prudens diſcours et de leurs exemples.

2. Converſez avec ceux de votre ſexe, de votre âge et de votre profeſſion qui ſont portés à la vertu. Les jeunes gens ne doivent pas faire ſociété avec trop de perſonnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui ſoient vertueux, ſuivant cet avis de S. Jerôme à Népotien. *Ayez,* lui dit-il, *des compagnons dont la converſation ne faſſe aucun tort à votre réputation ; qu'ils ne ſoient pas tant ornés par leurs habits, que par leurs vertus ; et qu'ils n'ayent pas ſoin de porter tant d'ajuſtemens mais de porter ſur eux-mêmes des marques de pudeur et d'honnêteté.* Cherchez ceux de votre ſexe qui ſont tels ; aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modeſtie et par leur piété, en les imitant par une ſainte émulation, et ne ſoyez pas des derniers au ſervice de votre Créateur.

Jeunes gens, ſouvenez-vous que ſi vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens ſans pudeur et ſans dévotion vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes : *Maudit ſoit le jour que j'ai vu un tel ou une telle, ils ſont cauſe de ma damnation ; ſi jamais je n'avois été dans leur compagnie je ſerois à préſent dans le Ciel,*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuſes, rompez ces liens funeſtes, et quittez toutes ces ſociétés. Il vaudroit mieux pour vous, habiter avec des ſerpens et des lions

que de converſer avec des vicieux.

III. Quant aux converſations avec les perſonnes de différent ſexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foibleſſe n'ayez de ces ſortes de converſations, qu'autant que la néceſſité, la charité, ou la bienſéance le demandent ; que ces converſations et ces viſites ſoient rares, qu'elles ſoient courtes et qu'elles ſoient ſaintes. Si vous aimez l'aſſiduité avec le ſexe, c'eſt une marque que vous aimez le danger ; et le S. Eſprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les perſonnes du ſexe ne doivent jamais oublier cet avis que S. Bernard donnoit à Ste. Ombeline ſa ſœur ; *Ma chere ſœur en J. C.* lui diſoit-il, *qu'aucun homme,* jeune ou vieux, *n'ait aucune converſation familière, ni aucune aſſiduité avec vous, quelque juſte, quelque ſaint, et de quelque caractère qu'il ſoit. La familiarité et l'aſſiduité ont ſouvant fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre ; parce que l'occaſion du péché en fait ſouvent venir la penſée et le déſir.* Que ces avis ſont importans, et que d'âmes perdues pour les avoir négligés !

EXEMPLE.

Les converſations qui paroiſſent innocentes avec des perſonnes de ſexe différent, ne ſont pas toujours ſans danger. Tel qui commence par l'eſprit, ne finie pas toujours de même. La niéce de S. Abraham la Solitaire, en eſt un triſte exemple. Cette fille, nommée Marie,

perdit ſon père et ſa mère à l'âge de ſept ans. On l'amena à S. Abraham ſon oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à côté de la ſienne, et prenoit ſoin de l'inſtruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inſpira tellement le goût de la vertu, qu'elle vécut dans la penitence, et dans une grande ſainteté juſqu'à lâge de vingt ans : mais le démon lui tendit un piège. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de S. Abraham, et qui le viſitoit aſſez ſouvent, prit de-là occaſion de parler à ſa niéce par ſa fenêtre. Tout étoit innocent du côté de Marie, et ce jeune Moine ne ſembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après pluſieurs converſations, deſquelles elle ne ſe défioit point, il entretint enfin cette fille de la paſſion qu'il avoit pour elle. Elle y réſiſta courageuſement durant une année ; mais ce n'étoit pas aſſez, elle devoit avertir ſon oncle du danger auquel elle ſe voyoit expoſé par les converſations de ce jeune hypocrite : car ce malheureux la perſuada enfin et Marie ſe laiſſa ſéduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime qu'elle fut pénétrée de honte, et accâblée par les remords de ſa conſcience. Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos ; ſa faute toujours préſente à ſes yeux, la faiſoit ſoupirer et verſer des torrens de larmes. « Ah ! malheureuſe

« *difoit-elle*, qu'ai-je fait ? j'ai perdu dans un
« moment le fruit de tant de pénitences et de
« bonnes œuvres ; hélas ! que ſuis je devenue ?
« j'ai perdu mon âme, je lui ai donné la mort ;
« il me ſemble que les démons ſont au tour de
« moi pour inſulter à mon crime et à ma perte.
« Que penſera mon oncle ? Où irai je pour
« me cacher à ſes yeux ? Quel uſage ai-je fait
« de ſes ſaintes converſations et des inſtructions
« qu'il m'a données ? Je n'oſe plus paroître
« en ſa préſence." A ces mots, elle ſortit. Le démon lui mit dans l'eſprit, que Dieu l'avoit abandonnée ; et déſeſpérant d'obtenir le pardon de ſa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le déſordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de S. Abraham, lorſqu'il ne vit plus ſa nièce ; il cherche, il prie, s'informe ; et après deux ans de prières et de gémiſſemens, il apprit où elle étoit. Il ſe fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval ; et s'étant couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher ſa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit ſa nièce, il demanda qu'on fit venir dans ſa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maiſon. Elle vint auſſitôt, et ne connut point ſon oncle ; mais le ſaint homme la reconnut ; la voyant entrer avec un habit de courtiſanne, il fut ſaiſi de douleur jusqu'au fond de l'âme. Il éleva ſon cœur à Dieu, afin qu'il

lui inſpirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuſe. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit : « C'eſt moi, ma nièce ; « hé bien, Marie, me reconnoiſſez-vous ? « Qu'êtes-vous devenue, ma fille, depuis que « vous m'avez quitté ? Qu'eſt devenu le « meurtrier qui a ſi cruellement traité votre « âme ? »

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un ſi grand étonnement, qu'elle ne pût ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobille, et comme évanouie de confuſion. « Vous ne me repondez point *lui dit* « *le ſaint homme* ; vous ne me regardez point ; « avez-vous oublié qui je ſuis ? Raſſurez-vous ; « je ne viens point ici pour vous charger de « confuſion, mais pour vous ſauver. Prenez « courage, ma nièce, je me charge de vos « crimes, Dieu aura pitié de vous, et vous les « pardonnera." Marie, toujours interdite et ſans parole, commença par verſer une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. « Hé quoi ! vous défiez-vous de la « miſéricorde du Seigneur ? Ne ſavez-vous « pas qu'il peut pardonner et qu'il pardonne « tous les jours plus de crimes que vous n'en « avez commis ? Revenez à votre Dieu, pauvre « âme, il vous tend les bras ; ayez pitié de « vous-même ; ayez auſſi pitié de moi ; voyez « les peines et les ſoins que j'ai pris pour vous ; « allons, ma fille, ne perdez pas courage ; re-

« tournons dans nos cellules pour y servir Dieu."
Marie lui répondit : « Ah ! mon cher « oncle, il y a donc encore du remède, et vous « m'assurez que Dieu aura pitié d'une miséra- « ble comme moi ! ! " Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle resolut enfin de retourner à sa cellule avec son saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage ; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles ; passant les jours et les nuits à prier, à sangloter et à demander à Dieu sa miséricorde ; elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des âmes les plus tièdes. Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle ; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérèrent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Jeunes gens, apprenez de cet exemple deux choses : la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous ins-

truiſent. Sans les avis et la charité de Saint Abraham, ſa nièce étoit perdue ſans reſſource ; et ſi cette fille eut toujours e'te' fidelle à profiter des inſtructions de ce ſaint parent, jamais elle ne fut tombe'e. La ſeconde choſe que vous devez apprendre de cette hiſtoire, eſt de n'avoir aucune aſſiduite', ni converſation familière avec des perſonnes qui ne ſont pas de votre ſexe, Un Solitaire ſe perd et débauche une ſainte fille : ainſi, jeune homme, quand vous ſeriez auſſi vertueux qu'un Solitaire ; et vous fille, quand vous ſeriez auſſi pénitente qu'une ſainte, vous ſouillerez votre âme, ſi vous avez les uns avec les autres des aſſiduités et des liaiſons familières.

Autre Exemple.

Les compagnies les plus agréables ſont ſouvent le piége le plus dangereux à la jeuneſſe ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, eſt ordinairement le commencement de leur perte. Tel fut le ſort d'une jeune Demoiſelle nommée Julienne, âgée de ſeize à dix-ſept ans. Elle vécut en ſage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuſes, auxquelles ſa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de ſa fille, comme le ſont la plûpart des mères qui ſe fient à leurs filles, et qui les croient plus ſages qu'elles ne le ſont.

Un jeune homme qui demeuroit dans une maiſon voiſine, conçut de l'inclination pour Julienne. Il avoit une ſœur nommée Thérèſe,

il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maiſon. Thérèſe étoit artificieuſe et enjouée ; elle ſut ſi bien s'inſinuer dans l'esprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ſes anciennes compagnes, en lui diſant qu'elles étoient trop ſérieuſes et trop réſervées pour une fille de ſon âge.

Julienne prit goût aux converſations de cette jeune voiſine qui ne penſoit qu'à ſe divertir, et qui ne parloit que de galanterie et de promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à ſon déſavantage. Elle ne penſoit plus qu'au plaiſir, à la danſe, à lire des romans, à ſe procurer de précieux habits, à ſe parer. Elle quitta ſon confeſſeur qui la conduiſoit ſaintement, et prit un confeſſeur du goût de Thérèſe, qui étoit un homme qui la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Pour avoir de quoi fournir à ſa vanité et à ſes intrigues, elle déroboit à ſa mère qui ne ſe défioit pas d'elle, et en accuſoit ſa ſervante.

Les voiſines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir ſa mère. Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur répondit de quoi ils ſe mêloient ; que Julienne étoit honnête fille et ſans reproche. (Tel eſt l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux ſur les déſordres de leurs enfans, ne voyent pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertiſſe). Cette mère idolâtre de ſa fille, fut

punie comme elle le méritoit ; Julienne devint ſi arrogante et ſi fière, que cette mère commença à pleurer amèrement ſur les complaiſances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux ſur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne ; (car les enfans rebelles à leurs pères et mères ſont punis tôt-ou-tard,) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire elle ſortit malgré ſa mère pour aller avec Thérèſe et ſon frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle ſentit une vive douleur au viſage cauſée, à ce qu'on crut, par la piquure d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après, elle eut mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez ſa mère ; ſon viſage enfla d'une manière ſi horrible, que le Chirurgien fut oblige' de lui donner pluſieurs coups de lancette, qui lui défiguerèrent toute le viſage. Julienne ſe fit apporter un miroir, et auſſitôt qu'elle vit ſon viſage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle pouſſa un grand cri : Ah Ciel ! eſt-ce donc là ce viſage que j'ai tant paré, et ſur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés !

Tous les remèdes furent inutiles ; il fallut ſe réſoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à ſa fille. Quoi ! ma chère mère, il faut que je meure, lui répondit Julienne ! je ſuis jeune, j'étois, il n'y a que

deux jours, en bonne ſanté, et il faut aujourd'hui que je meure ! je le mérite bien à cauſe des chagrins que je vous ai cauſés. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, ma chère mère; c'eſt de veiller ſur la conduite de ma petite ſœur, afin qu'elle ne ſe perde pas comme moi. Je vous ſupplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre bénédiction, Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère, en verſant des larmes ; je vous pardonne: je prie Dieu de vous faire miſéricorde, et de me pardonner le peu de ſoin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit enſuite recevoir les ſacremens.

Ses anciennes et ſages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne auſſitôt leur préſenta la main, et leur dit : ſi j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne ſerois pas dans les troubles où je me trouve ; je vous demande pardon du ſcandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèſe étoit dans la chambre : ah! lui dit Julienne, que penſes-tu à préſent de l'état où tu me vois ? Je voudrois bien ne t'avoir j'amais fréquente'e : je vais mourir , tout eſt paſſe' pour moi ; et quand tu ſeras dans l'état où je ſuis, que penſeras-tu de tant de jours que nous avons paſſés dans la vanité et dans les joies du monde ? j'aurois toujours e'te' ſage et innocente ſans toi. Je n'ai plus de tems pour mieux vivre ; mais je fais à Dieu de tout mon cœur le

sacrifice de ma vie pour expier les péche's d'une jeunesse que j'ai si cruellement passe'e. Crois-moi, ma chere amie, prends exemple sur moi ; peut-être bientôt seras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paroles d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainsi, Thérèse consterne'e pleuroit amèrement ; et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée sur son lit, et ne cessa de sanglotter, jusqu'à ce que Julienne eut expirée.

Profitez de cet événement : toutes les circonstances en sont instructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles personnes vous devez converser. Julienne se perd dès qu'elle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du Travail et de l'Emploi du Tems.

1. IL n'y a point de désordres dont l'oisiveté ne puisse être la cause. Elle est dit S. Bernard, *l'égout de toutes les pensées dangereuses, la nourriture de la volupté, la meurtrière des vertus, la mort de l'âme, le tombeau d'un homme vivant, le réceptacle du péché ;* Elle est enfin, dit le S. Esprit, *la maîtresse qui enseigne tous les vices.*

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens ? on

voit la plûpart, sur-tout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades, les cajoleries, les ajustemens, les danses; le dormir : voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de-là combien naissent de désordres? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De-là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De-là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre que la main du jardinier néglige de cultiver. De-là enfin ce fonds de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et incorrigibles pour le reste de leur vie.

O plût à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il est aisé d'en faire voir les effets! *O paresseux*, dit le Sage *jusqu'à quand dormirez-vous? Quand vous éveillerez-vous de ce profond sommeil de l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous conduira à une extrême indigence, et aux plus grands malheurs?*

II. Pour vous préserver de ce vice, faites les réflexions suivantes :

1. Considérez que tous les hommes sont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt solemnel, dès la naissance du monde. Si vous menez une vie oisive, vous résistez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre

qu'il a e'tabli. Quelle raiſon avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais diſpenſe' perſonne ?

Si les hommes ſont obligés au travail pendant toute la vie, ils le ſont encore plus dans la jeuneſſe.

1. Parceque ſi à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement juſqu'à la mort.

2. Parceque le tems de la jeuneſſe eſt le plus propre pour cultiver l'eſprit. C'eſt dans ce tems qu'on peut ſe rendre capable d'apprendre les vertus, les ſciences, les arts et les profeſſions qui doivent occuper le reſte de la vie. Si ce tems eſt une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le tems perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le tems perdu dans les autres ages n'a pas de ſuites ſi fâcheuſes ; au lieu que le tems perdu dans la jeuneſſe eſt plus irréparable, et a des ſuites plus funeſtes.

3. Penſez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le tems de votre jeuneſſe, lorſque vous vous trouverez ſans talens, ſans éducation, ſans intelligence pour les affaires, ſans eſprit et ſans établiſſement. Vous ne le croyez pas à pre'ſent ; mais vous le ſentirez un jour et vous en pleurerez.

4. Si vous perdez le tems, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement e'pouvantable, toute votre vie vous ſera miſe devant les yeux ; et le

premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte du tems ; l'ignorance où elle vous a jetté, les péchés et les vices dans lesquels elle nous a précipités ; tous les talens dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudrat-il vous attendre ?

5. Combien d'âmes à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé le tems de la jeunesse! Si elles pouvoient espérer un seul moment du tems que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'employer utilement ? est-il possible que leur repentir ne vous touche pas ? Faites-vous sage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles sont tombées.

O mon fils ! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre âme, de fuir l'oisiveté comme un des plus grands obstacles à votre salut.

Ne soyez jamais désœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenable à votre condition ; ou à la lecture ou à la couture ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui soit utile. Le démon ne cherche que l'occasion de vous trouver fainéant pour vous surprendre. Pou

éviter les pie'ges de l'ennemi, ſuivez cet avis de S. Je'rôme : *Vivez de telle ſorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une choſe pénible, mais comme un ſaint exercice qui vous eſt ordonné de Dieu, et comme un moyen de ſalut. Offrez-le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur qu'il le le beniſſe et qu'il ſaſſe réuſſir à ſa gloire.* Pendant vos occupations, entretenez votre eſprit de ſaintes penſe'es, en e'levant ſouvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne ſoit pas ſans me'rite. Faites ce qui vous eſt commande'; et occupez-vous, ſelon la volonté de ceux qui ont l'autorité ſur vous. Chantez dans le travail, ſelon l'avis de S. Paul, les louanges de Dieu et quelques cantiques édifians, et n'y chantez jamais de chanſons profanes et dangereuſes.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du ſalut ſe ſert pour perdre les âmes, c'eſt la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péche'.

Pour réuſſir, et faire tomber dans ce piége, le démon inſpire aux jeunes gens cette fauſſe idée, que la vertu a eſt mépriſée, et qu'on ſe moquera d'eux, s'ils ſe donnent aux exercices de piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu

odieuſe et étouffe en eux les déſirs du ſalut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne ſi puiſſamment leur eſprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougiſſent de n'être pas auſſi méchans que les autres.

O combien d'âmes le tentateur a t-il perdues par cette funeſte honte, et par la crainte du *qu'en dira t-on ?* Pour vous prémunir contre cet écueil, ſervezvous des réflexions ſuivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en ſervant Dieu ? y a-t-il donc quelque choſe de plus honorable que d'être à ſon ſervice ? L'on tient à honneur de ſervir un Prince de la terre, et vous rougiriez de ſervir le Roi du Ciel ? quel étrange aveuglement ! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une choſe qui eſt mauvaiſe et indigne de ſoi ; de manière que ſi vous rougiſſez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaiſe, comme indécente ou indigne de vous? Quel renverſement d'eſprit !

2. Devant qui rougiſſez-vous ? Ce n'eſt que devant les méchans et les mondains. Mais les diſcours des inſenſés, et les railleries de ceux qui ont l'eſprit gâté, doivent-lils vous empêcher de plaire à Dieu ? Ne ſavez-vous pas qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous mépriſent, c'eſt parce qu'ils haïſſent la vertu : *car le ſervice de Dieu eſt en exécration au pécheur*, dit le Sage ; *les inſenſés déteſtent ceux qui marchent dans le chemin de la vertu et qui*

craignent Dieu. Devez-vous vous mettre en peine de ce que penſeroient de vous les inſenſés et les libertins ?

3. Que ſi l'eſtime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'eſtime des perſonnes ſages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette eſtime ; ce ſeroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompenſe. *Si je cherchois à plaire aux hommes*, diſoit S. Paul, *je ne ſerois pas ſerviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit ſavoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. *Qu'on voye vos bonnes œuvres*, dit le Sauveur, *afin que votre Père céleſte en ſoit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'eſt avoir honte d'appartenir à Jéſus-Chriſt.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible Du Fils de Dieu contre ceux qui rougiſſent de ſon ſervice. *Celui qui rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement ;* c'eſt à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un des ſes Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre eſprit contre cette funeſte honte, et ce reſpect humain, qui n'eſt qu'une imagination des eſprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, ſans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Mépriſez leurs mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous au-deſſus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous ſauver. C'eſt une grande folie

de préférer l'eſtime des hommes à votre ſalut, et de complaire à un petit nombre d'eſprits malfaits, pour déplaire aux perſonnes ſages, aux Saints et à Dieu même. Peſez bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par leſquels le démon ſéduit les hommes et ſur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

I. Le premier de ſes artifices renferme trois piéges. 1. Il empêche de connoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il préſente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'eſt. 3. Il groſſit la difficulté d'y réſiſter et la fait regarder comme inſurmontable.

O que le tentateur eſt trompeur dans ces trois piéges ! car, 1. Le mal qui eſt dans le péché eſt plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péché n'eſt que d'un moment, elle eſt ſuivie de chagrains, de remords, et ſouvent de déſeſpoir. 3. La peine et la difficulté d'y réſiſter ne dure pas longtems ; et quand on les ſurmonte, elles ſont ſuivies de conſolation, elles font mériter le Ciel, et ſouvent nous délivrent de pluſieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laiſſer aveugler par l'ennemi de votre ſalut. Quand il vou

présente une tentation ; regardez aussitôt le mal qu'il vous inspire comme un grand malheur. Ne considérez pas le plaisir qu'il vous offre, et qui passe comme une ombre ; mais pensez au regrèt et aux remords qu'il vous laissera dans l'âme, et aux châtimens dont il sera puni. Ne regardez pas la peine et la difficulté d'y résister, qui durent si peu ; mais la consolation et le mérite qui vous en resteront. Si vous agissez de la sorte, la tentation se dissipera, et votre cœur sera en paix.

II. Second artifice. Le démon séduit les jeunes gens dans la tentation, en leur remettant cette pensée dans l'esprit : *Je me confesserai de ce péché ; j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle présomption, on se livre dans une fausse assurance au crime. Quoi donc, si vous pensiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le fériez pas ; et parce que vous espérez de lui le pardon, vous osez l'offenser sans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchant parce que Dieu est bon : vous l'offensez, parce qu'il pardonne ; ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon Confesseur, vous préserveront de tous ces piéges de l'ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des fautes qu'on fait dans les tentations.

I. LA première faute dans laquelle on tombe, quand on a de fréquentes tentations, c'eſt de s'inquiéter ; et après avoir réſiſté quelque tems, de perdre courage, croyant qu'on ne peut réſiſter. Illuſion des plus à craindre, parce que le découragement donne de grands avantages à l'ennemi du ſalut.

La ville de Béthulie étant aſſiégée par Holopherne, les principaux de la ville ſe mirent en prières avec le peuple pour obtenir de Dieu leur délivrance ; mais voyant que Dieu ne les exauçoit pas auſſitôt, ils réſolurent de livrer la ville, et de ſe rendre, ſi le ſecours ne venoit pas dans cinq jours. La chaſte Judith, avertie de cette réſolution, les en reprit, et leur dit: *Qui êtes vous donc, vous qui tentez ainſi le Seigneur ? eſt-ce donc là un moyen d'attirer ſur vous ſa bonté ? c'eſt plutôt mériter ſa colère et ſa vengeance. Quoi ! vous déterminez un tems à la miſéricorde de Dieu, et vous lui fixez un jour pour vous ſecourir ! prenons des meſures plus prudentes. Faiſons pénitence ; demandons ſa miſéricorde avec larmes, et attendons ſon ſecours avec humilité.*

Je vous en dis de même, mon fils, lorſque vous vous inquiétez, et que vous perdez courage dans les tentations, vous faites injure à Dieu: car c'eſt vous défier de ſa grâce, et vous expoſer à tomber dans les plus affreuſes tentations et

dans les plus grands défordres. Ayez courage, ayez patience dans la tentation et efpérez que la grâce de Dieu ne vous manquera pas, fi vous ne lui manquez le premier. Perfévérez courageufement, et il vous donnera la force de vaincre. Souvenez-vous que les plus grands Saints ont été tentés comme vous, et plus que vous S. Paul ayant demandé à Dieu la délivrance de fes tentations, le Seigneur lui fit cette réponfe: *Ma grâce te fuffit, car la vertu fe perfectionne dans la foibleffe.* C'eft en effet dans la tentation que la vertu eft éprouvée; c'eft alors que nous faifons connoître notre courage, notre fidelité et notre amour pour Dieu. D'ailleurs, quel mérite auriez-vous de la vertu, fi vous n'aviez point de tentations et de combats à foutenir.

II. La feconde faute que font plufieurs dans les tentations, c'eft qu'après avoir fuccombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et fe laiffent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, fe rendre entièrement à fon ennemi! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plufieurs autres! Après avoir perdu la grâce de Dieu, continuer à l'irriter en reftant dans le péché, au lieu de l'appaifer promptement en retournant à lui!

Les Ifraélites s'étant affemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fuffent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la feconde bataille, mais ils ne perdi-

rent pas courage : ils vinrent devant le Taber-
nacle pleurer, jeûner, prier et offrir des ſacri-
fices : ils reprirent enſuite les armes et allèrent
au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la ſorte dans les tenta-
tions. Il ne faut pas perdre courage pour avoir
été une fois vaincu, mais ſe relever prompte-
ment, recourir à Dieu, gémir ſur votre chute
et ſur votre miſère, implorer la miſericorde du
Tout-Puiſſant et le ſecours de ſa grâce. Il faut
que le regrèt d'avoir été vaincu, vous excite à
réſiſter plus fortement dans la ſuite que vos
chutes vous ſervent à vous tenir plus ſur vos
gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour
modèle, a été attaqué plus fortement que vous
ne le ſerez jamais ; et c'eſt peut-être, celui de
tous les ſerviteurs de Dieu, dont la jeuneſſe a
été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir paſſé quelque tems dans le
monde, il quitta le ſiècle, et alla à Jéruſalem
viſiter les ſaints lieux, delà il ſe retira dans le
déſert, où il demeura quelques années. Pendant
ce tems, malgré ſes auſtérités, il fut agité de
tentations d'impureté ſi fréquentes et ſi horri-
bles, qu'il excite les larmes de ceux qui le liſent.
Voici ce qu'il en dit lui-même en écrivant à
Euſtochie. « O combien de fois dans cette
« vaſte ſolitude, que les ardeurs du Soleil ren-
« dent inſupportable, les penſées et les plaiſirs
« de la volupté ont-ils troublé et ſali mon ima-

« gination ? la douleur et l'amertume dont mon
« âme étoit remplie me faisoit chercher les
« lieux des plus écartés pour combattre mes
« tentations et pleurer mes péchés. Mon corps
« déjà tout hideux étoit couvert d'un cilice ;
« je ne cessois de verser des larmes, et de gémir
« la nuit et le jour. Je n'avois point d'autre
« nourriture que celle des Solitaires de ce désert,
« qui ne boivent que de l'eau, et ne mangent
« que des herbes crues, même dans leurs mala-
« dies. Dans ce désert affreux, qui étoit comme
« une prison où je m'étois condamné moi-même
« pour éviter l'enfer ; dans ce désert dis-je, quoi-
« que je n'eusse d'autre compagnie que celle des
« scorpions et des bêtes sauvages, souvent je me
« trouvois en pensée aux assemblées des Dames
« de Rome. Les jeûnes me rendoient le visage
« pâle et défiguré ; et mon esprit ne laissoit pas
« d'être brûlé de mauvais désirs. Dans un
« corps languissant, et dans une chair qui étoit
« déjà morte avant moi-même, je sentois vivre
« et brûler les flammes des plaisirs impurs.'

Voilà les tentations de ce grand Saint et les assauts qu'il avoit à soutenir ; mais écoutez comme ce courageux Soldat de J. C. s'est comporté dans ses combats.

« En ce déplorable état je me jettois aux
« pieds de J. C. je les arrosois de mes larmes ;
« et je surmontois les rebellions de la chair par
« des abstinences de plusieurs semaines, et il
« m'est arrivé souvent de passer des jours et des

" nuits entières à crier et à implorer l'assistance
" du Ciel, ne cessant de prier et de frapper ma
" poitrine, que je n'eusse vu la tentation et la
" tempête passées, et que Dieu par sa grâce ne
" m'eut rendu le repos et la tranquillit.
Apprenez de-là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations ; et écoutez encore ce qui suit :

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir pris long-tems les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'âme, que souvent il me sembloit que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses 1. Que vous ne devez pas vous étonner, de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentation si violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations, savoir : par la mortification, par la retraite, par les gémissemens et par la prière humble et constante. En troisième lieu, il vous apprend la joie et la consolation que Dieu donne à ceux qui ont résisté à la tentation avec courage et avec persévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles maximes les Chrêtiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout tems.

PRENEZ garde de vous laisser seduire l'esprit par des maximes contraires à celles du salut.

Vous verrez dans Babylone disoit le Prophète Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inspirer de la terreur aux hommes : prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'est à dire, les plaisirs, les richesses, les vanités, la chair et la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même méprisée ; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites : malheur à vous, si vous vous laissez séduire par l'exemple de la multitude.

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités ; mais elles ne changeront pas pour cela. C'est sur ces maximes et sur ces vérités saintes que vous serez jugé. Pensez-y ; imprimez-les dans votre esprit ; ayez-y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous servent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire souvent.

I.

Le péché est le plus grand de tous les maux.

La pieuse Reine Blanche, Mère de St. Louis Roi de France, lui disoit souvent lorsqu'il étoit jeune : *Mon fils, je vous aime avec tendresse, néan-*

moins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un ſeul péché mortel.

Craignez le pe'ché plus que tous les maux de cette vie : craignez même les plus petits péchés parce qu'un petit péchés eſt toujours un grand mal. Tout péché offenſe et afflige Dieu.

Il eſt vrai que le pe'che' ve'niel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous ſon amour. Il n'ôte pas la grâce ſanctifiante; mais il nous diſpoſe à la perdre.

Le Saint Eſprit nous avertit que *celui qui mépriſe les petites choſes*, c'eſt-à-dire, les plus légères, *tombera peu à peu*, dans les plus grands. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penſer ſouvent aux fins dernières.

Un moyen efficace que le Saint-Eſprit nous donne pour e'viter le péché, c'eſt de penſer ſérieuſement à nos dernières fins : *En toutes vos actions ſouvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières ſont la mort, qui ſera le terme de votre vie ; le Jugement qui en ſera la déciſion ; le Paradis qui en ſera la récompenſe, ou l'enferqui en ſera le châtiment.

Dites donc ſouvent dans votre cœur. 1. Je dois mourir et peut-être bientôt. Que penſerai-je de mes péchés au moment de la mort ? Que penſerai-je de mes plaiſirs honteux, de mes

attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil ? Que voudrois-je alors avoir fait ? Ah ! qu'il eſt conſolant au lit de la mort, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe et ſa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu !

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible qui me voit, qui m'obſerve, qui me fera rendre compte de ma jeuneſſe, et de tous les inſtans de ma vie. Que lui répondrai-je lorſqu'il me demandera compte du tems que j'ai perdu, de tant d'inſtructions et de lumières dont j'ai abuſé ; de tant de jours paſſés dans le jeu et dans la débauche, dans la pareſſe et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la déſobéiſſance, de tant d'heures employés à parer mon corps et à le ſatisfaire, de tant d'injuſtices et de larcins : de tant de rancunes et de juremens ? Hélas ! que penſerai-je de tout cela au jugement de Dieu.

3. Il y a dans le Ciel une place qui m'eſt préparée ; mais la gagnerai-je en vivant ſans amour de Dieu et ſans charité pour le prochain, ſans patience et ſans mortification, en vivant ſans piété et ſans pudeur ? A quoi penſerai-je ſur la tetre, ſi je ne penſe pas à vivre ſaintement, et à gagner le Ciel ? Si je le perds, tout ſera perdu pour moi.

4. Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où ſera ma demeure dans cette

éternité ? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? combien d'âmes y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas ?

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jésus-Christ, et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle, qu'il faut faire comme les autres. On allègue pour raison de sa conduite, *que le monde agit ainsi ; que c'est la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent.* Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa loi pour nous

conduire, ſon Egliſe pour nous enſeigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons ſuivre. *Nous ne nous égarerons jamais*, dit S. Jérôme, *en ſuivant celui qui a dit qu'il eſt la voix, la vérité et la vie. Celui qui ſuit ſa loi, ne ſe trompe point, et il ſe ſauve. Celui qui ſuit une autre règle, s'égare et ſe perd.*

Exemple.

Dans le quatrième ſiècle, un jeune homme nommé Doſitée, d'une naiſſance noble et illuſtre, nous montre par ſon exemple, de quoi eſt capable une âme remplie des grandes maximes de la Religion et du ſalut. Il fut confié dès ſon enfance, à un Grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Doſitée ne laiſſa pas de conſerver ſon innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jéruſalem, il demande permiſſion d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethſémanie un tableau de l'Enfer, et fut ſaiſi d'horreur, en voyant tout ce qui étoit repréſenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable qui ſe trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faiſoit ſouffrir de ſi grands ſupplices ? Ce ſont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de ſe ſauver. Doſitée lui demanda ce qu'il falloit

faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du tems à la prière. Un jeune seigneur qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortification et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires ; Dositée connut le piége que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur ; et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclairoit, il s'informa secrettement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit ? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut présenté à l'Abbé qui donna commission à S. Doroté d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire : Mon Père, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh ! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint, vous sauver dans le monde ? je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueil, occasion et danger : à peine Dieu y est-il connu ; je connois ma foiblesse ; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien risquer dans une affaire de cette importance : *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit S Dorotée, que penſera-t-on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t-on pas de votre changement ? Je me ſoucie peu des diſcours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me ſauver* : tout le reſte m'eſt indifférent. Mais quoi, lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendreſſe ? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon âme et mon Dieu me ſont plus chers que tout l'univers. Mais mon cher ami, repliqua St. Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour, pourrez-vous ſupporter les auſtérités de la vie ſolitaire ? Mon cher Père, répondit Doſitée avec une fermeté au deſſus de ſon âge, je le ferai avec la grâce du Seigneur ; je le ferai non ſeulement pendant une année, mais toute ma vie, (car après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puiſſe être ne ſera jamais ſi longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut ; *parce que je veux me ſauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Allez, mon fils, lui dit le Saint en l'embraſſant tendrement, Dieu bénira votre deſſein. Il aſſura enſuite l'Abbé que la vocation de Doſitée venoit indubitablement du Ciel. S. Dorotée prit ſoin de la conduite de ce jeune homme, qui par ſon obéiſſance et ſa docilité, devint le modèle des Solitaires. O que l'exem-

ple de ce noble ſeigneur eſt bien capable de vous confondre ! Si vous ne pouvez, comme Doſitée, vivre en Solitaire, vivez au moins en Chrétien. Ce ſaint jeune homme ne prit point les coutumes du monde pour règle de ſa conduite, mais la loi de Dieu. N'ayez point vous-même d'autre règle, et dites ſouvent comme Doſitée : *je veux me ſauver, quoiqu'il m'en coûte.*

CHAPITRE XXXVI.

Du Baptême, de ſa dignité, et des obligations du Chrétien.

I. La Circonciſion étoit parmi les Juifs une cérémonie que Dieu avoit ordonnée pour être la marque du peuple fidèle, et pour le diſtinguer des autres nations. Le baptême eſt une cérémonie plus ſainte, puiſque c'eſt un Sacrement qui nous donne la grâce ſanctifiante, et nous imprime le caractère de Chrétien, et d'Enfant de Dieu. J. C. fait paroître ici tout à la fois ſa puiſſance et ſa bonté : ſa puiſſance, qui n'emploie qu'un peu d'eau naturelle pour donner la grâce à l'homme : ſa bonté, qui a choiſi un élément ſi commun, afin que tout les hommes puiſſent recevoir avec plus de facilité, ce Sacrement néceſſaire, *car il ne veut pas qu'aucun périſſe.*

Vous avez été baptiſés, *au Nom du Père, et du Fils et du Saint-Eſprit.* Au nom du Père qui vous a crées : au nom du Fils qui vous a

rachetés : au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés pour vous faire comprendre que par le Baptême vous êtes consacrés à Dieu, et que vous lui appartenez bien plus particulièrement que les autres peuples, et que vous êtes plus obligés de le servir, de l'aimer, et d'être saints. C'est un grand sujet de honte pour un Chrétien, de n'être pas meilleur qu'un payen, mais c'est bien un plus grand sujet de confusion d'être pire que les payens mêmes. Au jugement, quel sujet de comdamnation sera ce pour les Chrétiens de voir plusieurs infidèles, qui ne connoissent pas Dieu, qui auront été plus chastes, plus tempérans, plus charitable et plus désintéressés qu'eux ?

II. Par le baptême, vous avez renoncé au démon et à ses vanités ; on ne vous a imprimé le caractère d'enfant de Dieu, qu'à ces conditions. Voilà les promesses et les vœux que vous avez faits à Dieu. Ce n'est donc pas assez d'avoir le caractère de Chrétien, il faut encore vivre en Chrétien, penser en Chrétien, parler en Chrétien, agir en Chrétien. Si l'on pouvoit vivre en enfant de Dieu et se sauver, en faisant les œuvres du démon, en vivant sans mortification et sans violence, eut-il été nécessaire que le Fils de Dieu vint sur la terre pour y souffrir et pour instruire les hommes d'une Religion toute sainte ? Il n'y avoit qu'à laisser les hommes sous l'empire de la volupté, et les laisser vivre au gré de leurs passions.

Changez donc de sentiment et comprenez la

ſainteté de votre condition. Vous êtes Chrétien et Enfant de Dieu : voilà le plus glorieux de tous les titres ; ne déſhonorez donc pas en vous cette honorable qualité. Remerciez tous les jours la divine miſéricorde qui vous a fait naître dans le ſein du Chriſtianiſme, et fait recevoir le S. Baptême, préférablement à tant de payens qui ſerviroient Dieu mieux que vous. Chaque année au moins une fois, par exemple à Pâques, ou le jour de votre Baptême, et même plus ſouvent, allez vous proſterner humblement devant les fonts ſacrés pour remercier le Seigneur, et renouveller les promeſſes que vous lui avez faites au jour de votre Baptême.

CHAPITRE XXXVII.

Du Sacrement de Confirmation, et des Dons du Saint-Eſprit.

LES Apôtres ont reçu le Saint-Eſprit le jour de la Pentecôte. Les premiers Fidèles le reçurent par l'impoſition des mains des Apôtres ; et aujourd'hui les Chrétiens le reçoivent par le miniſtère des Evêques, qui ont reçu de J. C. le pouvoir de donner le S. Eſprit dans le Sacrement de Confirmation.

Le Baptême nous imprime un caractère qui nous fait enfans de Dieu ; mais la Confirmation nous imprime un autre caractère, qui nous fait Soldats de J. C. et qui nous engage plus ſpécialement à ſon ſervice. Nous recevons déjà le

St. Esprit dans le Baptême, parce que nous y recevons la grâce sanctifiante, par laquelle il habite en nous, Mais dans la Confirmation, nous recevons le S. Esprit avec ses dons dans une grande plénitude.

Il y a sept dons du S. Esprit : les dons de Sagesse, d'Entendement, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divins vous sont nécessaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sagesse*, vous fera connoître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est cette Sagesse enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2. Le don d'*Entendement* élévera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu, ses grandeurs et ses perfections ineffables ; il vous donnera l'intelligence des grands Mystères, et (selon qu'il sera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révelées. Mais cette intelligence des vérités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les âmes simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu

abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti ea parvulis.*

3. Le don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler le piége de l'ennemi ; pour en prévenir les dangers et les occasions ; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexites ; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-meme. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion ; on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous ; pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister aux mauvais exemples, aux respects humains, aux sollicitations du monde, pour supporter vos peines et vos maux avec ge'ne'rosité et avec grandeur d'âme ; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions ; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu ; le prix des vertus et de la grâce ; le bonheur de ceux qui la possède, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici bas ne sont

que vanité et néant, et que le ſalut eſt la ſeule choſe néceſſaire. Sans cette *Science* ſalutaire, *l'homme eſt comme un animal qui ne comprend rien dans ce qui eſt de Dieu.* Cette Science eſt celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de ſi grandes lumières dans les choſes de Dieu. Science qui eſt audeſſus de celle des Orateurs et des Philoſophes ; et que Dieu communique aux eſprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de ſimples Artiſans et de pauvres villageoiſes, qui ont ſouvent plus de lumières dans les choſes du ſalut et dans les voies de la ſainteté, que pluſieurs autres qui ſe croient éclairés

6. Le don de *Piété* vous apprendra à conſidérer Dieu comme votre père ; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion preſcrit. Tout vous paroîtra grand et conſolant dans le ſervice d'un ſi bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu, et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos ſupérieurs. Elle vous apprendra à conſidérer les évènemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu; à recevoir les uns avec reconnoiſſance et les autres avec réſignation pour ſon amour.

7. Le don de *Crainte de Dieu*, qui eſt comme la conſommation des dons du S. Eſprit, vous fera appréhender plus que toutes choſes de déplaire à Dieu, de l'offenſer et de le perdre, il

vous fera craindre de vous perdre vous-même en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inſpirera la conſtance, vous conſervera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans ſa ſainte grâce, ſelon la parole de S. Paul, *c'eſt dans la crainte du Seigneur qu'on achève ſa ſanctification.*

II. Voilà les dons précieux que le Saint-Eſprit répand dans notre âme dans la Confirmation. O combien ſont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement ! et combien ſont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal ! et peut-on apporter trop de précautions pour ſe diſpoſer à recevoir dignement et avec fruit un ſi grand Sacrement, qu'on ne réçoit qu'une ſeule fois dans la vie ? Il vous eſt donc important de profiter des avis ſuivans :

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grâce ; préparez-vous quelque tems auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confeſſion. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation ſans une ſuffiſante préparation ; faut-il s'étonner, ſi, après avoir reçu ce Sacrement avec diſſipation, on les voit ſi vuides de l'eſprit de Dieu, et ſi remplis de l'eſprit du monde ?

2. Chaque année à la Pentecôte, conſacrez vous de nouveaux au S. Eſprit, pour ne rien faire qui le *contriſte* en vous, et pour agir en tout ſelon ſes ſaintes inclinations, Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de

vous ses dons. Hélas ! que deviendriez-vous si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même ?

3. Ayez une singulière dévotion au S. Esprit ; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grâce que vous y avez reçue, gémissez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur, de produire dans votre cœur cette grâce sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue et veillez sur vous pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe, et de la manière de l'entendre.

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu ; et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois ; on ose même à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la maison de Dieu ? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels ; qui n'y vien-

nent que pour parler ; pour ſe faire voir et diſſiper les autres ? De telles profanations, dit S. Jean Chriſoſtôme, méritent que la foudre écraſe ces impies qui oſent inſulter à Dieu même, juſques dans ſa maiſon.

Tout ce que vous voyez dans l'Egliſe, inſpire la ſainteté et la vénération. L'eau bénite doit vous faire ſouvenir qu'en entrant dans l'Egliſe, vous devez tâcher de purifier votre âme, et prier le Seigneur de la laver de ſes ſouillures. Les Confeſſionnaux vous avertiſſent que le lieu ſaint eſt un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font ſouvenir des défunts qui vous ont précédés et qui vous demandent dans ce ſaint lieu le ſecours de vos prières. Les tableaux des Saints vous font ſouvenir de ces grands ſerviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir ſervi et loué ſur la Terre. Le ſacré Tabernacle vous fait ſouvenir que J. C. y eſt comme dans ſon Trône, qu'il eſt votre Dieu et votre Juge.

Comment oſez-vous vous diſſiper à la vue de tant d'objets ſi ſaints ? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de reſpect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Egliſes du vrai Dieu ! on ne connoît qu'une perſonne a de la religion et de la vertu que lorſqu'elle eſt reſpectueuſe et modeſte à l'Egliſe. On peut dire au contraire, que ceux qui y ſont ſans reſpect, ſont des impies ; qu'il

ont peu de religion et peu de foi.

II. C'eſt ſur-tout pendant la ſainte Meſſe, qu'on doit être pénétré de reſpect, dans le lieu ſaint. La Meſſe eſt de tout les actes de religion, le plus auguſte et le plus ſaint. C'eſt un ſacrifice où J. C. s'immole à ſon Père. C'eſt le même ſacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert ſur le Calvaire, avec cette différence que le ſacrifice offert ſur la Croix fut ſanglant, et que celui de la Meſſe ne l'eſt pas. Vous devez donc aſſiſter à la ſainte Meſſe, comme vous eûſſiez aſſiſté avec la ſainte Vierge ſur le Calvaire, à la mort de J. C. vous devez unir vos diſpoſitions à celles qu'avoit cette ſainte Mère, lorſqu'on ſacrifioit ſon Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorant ce Dieu immolé ſur l'Autel : ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C même, et vous ſacrifier intérieurement pour celui qui ſe ſacrifie pour vous.

Or, J. C. offre ſur l'Autel le Sacrifice de ſon Corps et de ſon ſang pour quatre fins. 1. Pour rendre hommage à Dieu ſon Père ; et c'eſt pour cela que la Meſſe eſt un ſacrifice *d'Holocauste.* 2. J. C. s'offre à la Meſſe en ſacrifice, pour demander pardon à ſon Père pour nous : et c'eſt pour cela que la Meſſe eſt apellée un Sacrifice *Propitiatoire.* 3. J. C. offre ce ſacrifice adorable, pour demander à ſon Père les grâces qui nous ſont néceſſaires, c'eſt pourquoi il eſt appellé un ſacrifice *Impétratoire.* 4. En-

fin il s'offre en ſacrifice pour remercier Dieu ſon Père pour nous de ſes faveurs et de ſes grâces ; c'eſt pour cela que la Meſſe eſt appellée un Sacrifice *Euchariſtique ;* c'eſt-à-dire, un Sacrifice d'actions de grâces. Propoſez-vous ces quatre fins, quand vous entendez la Meſſe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez ſuivre.

1o. Depuis le commencement de la Meſſe juſqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond reſpect. Couvert de confuſion de la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre, qui fait publiquement un aveu de ſes fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre : J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miſéricorde, parceque j'ai péché ſans nombre par mes penſées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2o. Depuis l'Evangile juſqu'à l'Elévation de la ſainte Hoſtie, entrez dans des ſentimens de foi pour adorer la ſuprême Majeſté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre *Surſûm corda*, élevez votre cœur et votre eſprit juſqu'au Trône de Dieu pour adorer par J. C. ſes grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent ſans ceſſe.

3o. Depuis l'Elévation juſqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par l'amour le plus ardent, demandez-lui, par ſon Sang qu'il offre ſur l'Autel, les grâces dont vous avez beſoin, Priez le avec inſtance, et pour vous, et

pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos croix, vos actions, votre cœur.

4o. A la Communion du Prêtre, faites la Communion ſpirituelle, en déſirant de vous unir à J. *C.* Employez enſuite le reſte de la Meſſe à remercier le Seigneur de ſes bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même tems à J. C. ſa bénédiction, avec la grâce de lui être fidèle pendant la journée.

O que de grâces ne recevriez-vous pas, ſi vous vous appliquiez à entendre la ſainte Meſſe dans ces diſpoſitions ! Malheur à ceux qui aſſiſtent ſans reſpect à un ſi ſaint et redoutable Myſtère, et qui profanent la Maiſon de Dieu par leurs diſſipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Aſie, entrant fièrement dans le Temple de Jéruſalem avec une troupe de Soldats, ils tombèrent ſubitement par terre ſaiſis de frayeur ; et qu'Héliodore fut dans le même tems battu de verges ſi cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir ſous les coups, ſi le Grand-Prêtre Onias par ſes prières n'eût intercédé pour lui. O ſi Dieu par ſa bonté ne l'empêchoit ! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans ſes Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec diſſipation, qui y ſont

ſans reſpect, et qui y ſcandaliſent les Fidèles! *Dieu lui-même* dit Saint Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater ſon zèle avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maiſon de Dieu. S. Ambroiſe Evêque et Paſteur de la Ville de Milan, fut animé de ce ſaint zèle, lorſque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Egliſe, il lui dit : *Où allez-vous ?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt*, repliqua le S. Paſteur, *que vous allez à la danſe, ou au ſpectacle, Retirez vous : allez pleurer vos péchés en ſecret, et ne venez pas inſulter publiquement à Dieu juſques dans ſa maiſon par votre faſte et par votre vanité.*

On ne devroit entrer à l'Egliſe qu'en tremblant, pour pleurer ſes fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans ſon Temple qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu ſaint avec impudence pendant les divins Myſtères. O mon Dieu ! quelle horreur !

CHAPITRE XXXIX.

De la Devotion à N. Seigneur J. C. et de la Viſite du Très-Saint Sacrement.

1. LE premier et principal objet de la Religion, c'eſt J. C. ; parce que c'eſt par

viſiter les jours que vous ſavez qu'il eſt grièvement offenſé ; dans les tems où il y a quelques ſcandales, quelques aſſemblées de de'bauches, de danſes et de libertinage. Seroit-il poſſible que, tandis que les mondains ſe livrent au crime et à la diſſolution, J. C. n'aura point de zélés ſerviteurs, ni de ſervantes fidelles qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui ? Puiſque vous ſavez qu'il eſt offenſe', repréſentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adreſſoit à ſes plus fidèles diſciples : *Eh quoi ! voulez-vous auſſi m'abandonner comme les autres ?* Le Saint-Eſprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne ſe trouvoit jamais dans les divertiſſemens puérils de la jeuneſſe, et qui alloit au Temple adorer ſon Dieu, pendant que les autres alloient dans les aſſemblées des impies.

II. Le démon fera ſes efforts pour vous éloigner d'une ſi ſainte pratique. Il vous inſpirera qu'il faut faire comme les autres ; que vous perdez le tems dans ces viſites, que vous n'y avez que des diſtractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur. Ne vous rebutez pas, quoique vous ſentiez des ſéchereſſes et de l'ennui dans les viſites que vous faites à N. S. Perſévérez avec courage ; ces viſites ſaintes qui vous paroiſſent ſi inſipides et ſi longues deviendront dans la ſuite douces et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures paſſées aux pieds de J. C. ne vous ſembleront que des momens, et qu'elles

seront pour vous une source de bénédictions et de grâces. Si vous n'avez pas le tems de faire de longues visites au S. Sacrement, faites les courtes, mais affectueuses et ferventes.

Allez sur-tout à J. C. lorsque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumières, de la force et de la consolation.

Les visites que vous faites à J. C. doivent être réglées par la prudence ou par l'obéissance. Ce n'est plus une dévotion louable, lorsqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'est pas tems d'être à l'Eglise, quand il faut être au travail, ou à son ménage ou à l'etude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de Charité.

CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

I. JE ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J. C. Eh! vous avez tant de choses à lui dire! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer? Vous n'avez ni humilité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions des habitudes, des attaches aux créatures. Vous

lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages ; et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire : mais la dévotion à J. C. est autant éleveé au-dessus de toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au dessus de toute pure créature, parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Ste. Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la sainte-Messe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inspirer envers J. C. qui est de le visiter souvent dans l'auguste Sacrement de l'Autel. On va en voyage visiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu est spécialement honorée, pour obtenir quelques grâces du Ciel ; combien plus doit-on avoir d'empressement pour aller visiter. J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les graces ?

Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir si saint et si légitime, soit néglige' ? les Palais des Princes sont remplis de Courtisans ; et les Eglises, les Palais de J. C. sont déserts et abandonnés. Les Rois sont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage ; et on laisse seul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maison des Juges une foule d'humbles Supplians, solliciter des affaires temporelles ; et presque personne ne vient auprès de J.

C. le Juge Souverain, pour le ſupplier, et ſolliciter l'affaire du ſalut.

Que remporte-t on de ſes aſſiduite's auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre ? On n'en remporte ſouvent que des rebuts ; mais J. C. ne rebute perſonne ; ſa Maiſon et ſon cœur ſont ouverts à tous ; il reçoit même avec bonte' les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. *Venez à moi*, dit-il *vous tout qui êtes chargés, et je vous ſoulagerai.* O mon fils ! que de grâces, que de conſolations et que de force ne recevriez-vous pas, ſi vous alliez ſouvent viſiter ce divin Sauveur, dans ſon Sacrement d'amour ! Jamais vous ne ſortiriez de ſa préſence, ſans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos reſpects, ſi vous le pouvez : allez-y du moins les Dimanches et les Fêtes. Pourriez-vous paſſer plus utilement ces ſaints jours, que d'en paſſer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'eſt-il pas juſte d'aller, au moins le Dimanche, pleurer devant lui les pe'che's que vous avez faits pendant la ſemaine, et de lui demander la grâce de paſſer plus ſaintement la ſemaine ſuivante ? Vous allez voir vos amis, pour vous renouveller dans leur amitie', ſeroit-ce trop d'aller une fois chaque ſemaine renouveller à J. C. votre amour et votre attachement pour lui ?

Allez ſur-tout lui rendre vos hommages et le

avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des ſupérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J. C. c'eſt-à-dire, que dans les viſites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous ; expoſez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre âme, et vos péchés ; dites-lui avec confiance et avec ſimplicité : *Ah Seigneur ! ſi vous voulez, vous pouvez me guérir.* Repréſentez lui vos habitudes vicieuſes, vos tentations et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaiſirs qui damnent tant d'âmes. *O Jéſus ! vous voyez ma foibleſſe, mes attaches, et la corruption de mon cœur ; ſoutenez-moi dans votre crainte ; ſans votre ſecours, je ſuis perdu.* Faites-lui le ſacrifice de vos chagrins et de vos diſgrâces, de vos peines et de vos maladies : *Vous êtes, ô mon Sauveur ! le Dieu de toute conſolation : vous voulez que je ſouffre, je me ſoumets à vos ordres : votre adorable volonté ſoit faite, et non pas la mienne !*

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander ſouvent à J. C. les vertus convenable à votre âge, l'obéiſſance, l'humilité, la chaſteté, la grâce de conſerver l'innocence de votre cœur, la grâce de ne jamais offenſer Dieu mortellement, et ſur tout la grâce de connoître votre vocation. Ce dernier avis eſt très important.

2. Dans les viſites qu'on fait au S. Sacrement, il faut prier auſſi pour les autres. Si vous

avez une famille, recommandez-la à J. C. *Ne permettez-pas ô Jésus! que ces enfans que vous m'avez donnés, soient vos ennemis. Faites, ô mon Dieu, que jamais ils ne vous offensent: qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité.*

Si vous avez des ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraite', ou parle' mal de vous, regardez les dans le cœur de Je'sus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonner de même.

Dans ces heureux momens, que vous passerez aux pieds de J. C. adressez-lui vos prieres pour la Sainte Eglise Romaine, pour N. S. Père le Pape, pour les Prelats, pour tous ceux qui travaillent au salut des âmes, pour votre Pasteur, pour votre Pere et votre Mère. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Priences Chretiens, pour vos maîtres et pour vos domestiques. Priez sur-tout pour la conversion de tant de Pecheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime; n'oubliez pas les defunts.

Au reste, quand on aime J. C. on trouve assez de sujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S ne vous rebutez pas, tenez vous en sa pre'sence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours

Si vous ne pouvez parler à J. C. écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire. contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Uue courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités : mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. LORSQUE les Juifs se révoltèrent contre les ordres du prophète Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement : *Prophète,* lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont rejetté ?* C'est donc outrager Dieu, que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le

Seigneur a dit : *Celui qui vous méprise me méprise.*

Et pourquoi ? parceque, dit S. Jean Chrysostôme, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence ; le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos âmes, il est le Souverain Sanctificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les âmes par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel : pouvoir qui est au dessus de celui des Anges mêmes. Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes* disoit S. Paul, *les Ambassadeurs de* J. C. *et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honoré de tant de privilèges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde,* dit l'Ecriture : *mais humiliez votre âme devant un Prêtre.* Eccl. 4.

Cependant quel respect a-t-on aujourd'hui pour eux ? Ils sont méprisés et haïs, et souvent, c'est parce-qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections on empoisonne même quelquefois jusqu'a leur

intentions les plus droites. « Chrétiens ingrats ! « *s'écrie S. Jean Chrisostôme*, est-ce-là la re- « connoissance des services qu'ils vous rendent ? « N'est-ce pas par les mains des Prêtres que « vous recevez la rémission de vos péchés, la « réconciliation avec Dieu ? Ne sont-ce pas les « Prêtres qui offrent pour vous le Sacrifice, qui « vous donnent le Corps et le Sang de J. C. qui « vous instruisent, qui rompent à vos enfans le « pain de la divine parole, qui vous annoncent « le Royaume de Dieu, qui prient pour vous, et « qui vous ouvrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres personnes consacrées à Dieu ne vécussent pas saintement, et menassent une vie mondaine, malheur à eux ; ils seront sévérement jugés et sévèrement punis de Dieu ; mais, nonobstant cela, il ne vous est pas permis de les mépriser ; vous devez au contraire cacher leur défauts, et n'en point parler, J. C. ne nous en a-t-il pas donné l'exemple.

Il connoissoit les mauvais desseins de Judas ; cependant il l'honora toujours ; et dans le tems même que ce perfide le trahissoit, J. C. l'embrassa, l'appella du nom d'*Ami*, et tout cela, dit S. Ambroise, pour marquer le respect que J. C. avoit pour le sacré caractère de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres soient hommes comme les autres, ils sont cependant élevés au-dessus

des autres par leur dignité et par le caractère qui les consacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des personnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres,* dit le Seigneur *il me touche à la prunelle de l'œil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'hérésie, et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé ; et de permettre par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont méprisés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur-tout pour vos pasteurs. Vous en avez besoin pendant votre vie ; vous en aurez besoin à votre mort.

Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conseillent ; croyez ce qu'ils vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous par les exemples suivans du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frère, en disant : *Qu'avons nous besoin que Moyse nous prêche ? N'en savons-nous pas autant que lui ? Ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eût prié pour elle. Dieu, en considération de Moyse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cents soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa pro-

ſpérité, il voulut encore s'élever juſqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens ſur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit : *Prince, il ne vous eſt pas permis d'entreprendre ainſi ſur l'office et ſur le droit des Prêtres qui ſont conſacrés à ce miniſtère.* Le Roi voulut lui réſiſter, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuſe qui lui dura juſqu'à la fin de ſa vie. Si Dieu traite ainſi un puiſſant Roi qui réſiſte aux Prêtres, comment traitera-t-il les particuliers qui les mépriſent.

AUTRE EXEMPLE.

Nous liſons dans l'Hiſtoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puiſſans Rois qui aient jamais été, allant contre Jéruſalem avec ſon armée pour en maſſacrer les Prêtres, et détruire cette ville, le Grand-Prêtre Jaddus alla au devant lui, revêtu de tous les ornemens de ſa Dignité. Auſſitôt qu'Alexandre le vit, qu'il ſut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un ſi profond reſpect, qu'il mit pied à terre ; ſe proſterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même ſe faiſoit adorer comme un Dieu, s'abaiſſât ſi profondément devant un homme qu'il avoit réſolu de faire mourir. Parménion ſon Favori lui en ayant demandé la cauſe : *Ah !* s'écria Alexandre, *ce n'eſt pas Jaddus que j'ai adoré, mais*

c'est le vrai Dieu dont il est le Prêtre ; je reconnois et j'adore le Dieu Eternel dans la personne de son Ministre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même. Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont si peu de respect pour l'Eglise, et pour les Ministres du Très-Haut ?

AUTRE EXEMPLE.

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Histoire Ecclésiastique. L'Empereur Constantin disoit souvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même la couvrir de son manteau Impérial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a ; et ces libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant les personnes sacrées et les Pasteurs, que l'Hérésie fait tant de progrès : *Dès qu'on s'en prend au Pasteur*, dit l'Evangile, *les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Théodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, S. Ambroise son Pasteur et son Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur pour son excuse, al-

legua que David avoit commis un ſembiable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon : il eſt vrai, lui dit le Saint Paſteur, *mais puiſque vous l'avez imité dans ſa faute, imitez-le auſſi dans ſa pénitence.* Thédoſe, tout grand Prince qu'il étoit, ſe ſoumit à cette ſévère correction de ſon Paſteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de ſimples particuliers qui ſe choquent, lorſqu'un Paſteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des déſordres de leurs familles, et qui oſent leur réſiſter en face ? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce dérèglement ; écoutez la voix d'un Paſteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait ſon devoir ; ne regardez ni ſes défauts, ni ſa naiſſance, ni ſa perſonne ; mais regardez ſon caractère, la dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertiſſemens.

LA récréation eſt néceſſaire à ceux qui s'appliquent à un travail aſſidu, ou à une étude ſérieuſe ; la récréation pris dans un jeu honnête et dans un divertiſſement modéré, eſt plus convenable aux jeunes gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertiſſement ne ſont donc pas contraires à la vertu ; mais, pour être innocens, ils doivent avoir les conditions ſuivantes, qui regardent le tems, la manière, la ſubſtance, et la fin du jeu.

I. Quant au *Tems*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de tems à ſe divertir, ce n'eſt plus une re'cre'ation, mais une occupation. Or il eſt indigne de l'honnête homme et du Chrétien, de ſe faire une occupation du divertiſſement et du jeu. Ce ne ſeroit plus relâcher ſon eſprit, mais ſe diſſiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la ſanté. N'employez jamais à vous divertir, le tems que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état ; ni le tems que vous devez au ſoin de votre famille, aux Offices de la Paroiſſe et au ſervice de Dieu : ce ne ſeroit plus un divertiſſement, mais un déſordre.

N'eſt-ce pas en effet un grand déſordre et un ſcandale, de voir les jeunes gens ſe divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres ſont aſſemblés pour adorer Dieu, dans les Conférences de pie'te', dans les Congre'gations et dans les Offices publics ? De les voir, avec un eſprit diſſipe' entrer dans le ſaint lieu, au milieu d'un Office commence', venir interrompre et troubler la piété des Fidèles ? Quelle attention et quelle de'votion peuvent-ils avoir dans ces ſaintes aſſemble'es, en ſortant e'tourdiment du jeu, l'eſprit rempli de dez, de boules et de cartes ?

II. Quant à la *Manière* de jouer et de ſe divertir, il faut e'viter deux choſes : l'attache et le pe'che'. 1. Il faut ſe divertir et jouer ſans attache. Les jeunesgens ſe paſſionnent aiſe'ment

pour le jeu, et cette paſſion eſt d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le tems, les occupe, les fait penſer continuellement aux moyens de ſe divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et ſe'rieuſe. Les applique-t-on au travail, ils ont l'eſprit au jeu.

1. Jouez donc ſans attache, mais auſſi ſans pe'che'. Ne vous livrez jamais en jouant, ni aux juremens, ni aux conteſtations, ni aux emportemens de colère; c'eſt la marque d'un eſprit mal e'levé. Évitez la fourberie et le menſonge, et ne trompez perſonne au jeu. Banniſſez de vos récréations et de vos divertiſſemens les paroles libres et à double ſens, les airs paſſionnés et les chanſons obcènes, dont tout Chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *Subſtance* des divertiſſemens et des jeux, il faut faire attention à deux choſes. 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux de haſard. Regardez comme des divertiſſemens pernicieux et défendus, certains jeux de main, avec des perſonnes de ſexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui ſe gliſſent dans ces ſortes de jeux avec le ſexe, ne ſont ni chaſtes, ni innocens, et ſont ſouvent tres criminels. Une fille qui a de la modeſtie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne liſons point dans

l'Histoire des siecles, que de saintes femmes et des filles chastes se soient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il est plus louable de jouer et de se divertir dans sa famille que dans les assemblées, parceque les assemblées de jeux sont ordinairement dangereuses. Une personne qui a de l'honneur, ne se trouve point à jouer dans une assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes où l'on joue en masque, sont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et *à la fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu : toute autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensualité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité, Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile Joueur, c'est une sotte vanité. Jouer pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer, parcequ'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le tems, c'est oisiveté et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre, quand il n'a point d'autre occupation

que le divertiſſement et le jeu ! *Malheur à vous*, dit J. C. *qui riez, qui avez vos plaiſirs et votre conſolation ſur la terre.*

Si vous jouez de l'argent, que ce ſoit en petite quantité, et ſeulement pour égayer le jeu ; et jamais au préjudice de ce que vous devez aux Pauvres, et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à perſonne, et que vous feriez riche, vous ne devez pas expoſer au jeu des ſommes conſidérables.

O que tous ces avis ſont importans ! combien de gens ſon tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés ! prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette paſſion vous feroit perdre tous ſentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands déſordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blaſphêmes, les larcins, les profanations des ſaints jours, et les duels mêmes, ſont les funeſtes ſuites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va juſqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ſes divertiſſemens et ſes jeux, déſolera ſa famille, ruinera ſa femme et ſes enfans ; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaiſir. O Dieu ! ſe faire un divertiſſement et un plaiſir de perdre ſon âme, ſon honneur, ſon tems et ſes biens ; eſt-ce paſſion et aveuglement ? Non, c'eſt quelque choſe de pis ; une fureur, une faſcination, une eſpèce d'enſorcellement, qui poſſèdent par

leur malice l'eſprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertiſſement innocent, une occupation et un excès, que tout homme raiſonnable regarde comme un crime.

Saint Auguſtin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blaſphêmes horribles, fut ſubitement emporté par le démon à la vue de ſes compagnons.

CHAPITRE XLIII.

Des Repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient toujours leur nouriture dans la crainte du Seigneur. Souvenez vous que Dieu eſt préſent à vos repas; et qu'il vous obſerve. Pour prendre ſes repas ſaintement, il faut trois choſes : bénir la nouriture qu'on doit prendre ; manger et boire avec tempérance, remercier Dieu.

I. Il faut dire la bénédiction de la table. 1. Pour imiter le Sauveur qui en prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de graces. 2. Pour rendre la nouriture plus profitable. C'eſt en vain que vous mangez pour ſoutenir votre ſanté, ſi Dieu ne donne ſa bénédiction à votre nouriture. Il y a des perſonnes qui mangent peu, et ſe portent bien ; d'autres mangent beaucoup, et ſe portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ſes repas avec tempé-

rance, et obſerver les règles ſuivantes. 1. Autant qu'on le peut, règler l'heure de ſes repas ; et ne manger pas à toute heure, ſelon les caprices et la fantaiſie de ſon appétit. Les filles ſurtout ne doivent point s'accoutumer à rechercher à manger des friandiſes, ni manger à la dérobée et en cachette. Uune fille ſujette à ſa bouche, ſera bientôt ſujette à d'autres vices. La gourmandiſe et la vanité ſont deux écueils du ſexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicateſſe, mais ſe contenter de ce qu'on nous préſente. S'il n'eſt pas de notre goût, ſouvenons-nous du fiel que J. C. goûta ſur la Croix, et faiſons à ce Dieu pénitent, le ſacrifice de notre ſenſualité.

3. Il ne faut pas trop manger ; ce qui ne ſuffit pas à la gourmandiſe, peut ſuffire à la néceſſité. L'excès dans la nouriture, affoiblit les forces du corps et celles de l'eſprit ; ce qui a fait dire à un ancien ; *que la gourmandiſe en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, eſt la marpue d'une perſonne qui a peu d'education, et qui eſt immortifiée. Il faut ſuspendre l'activité de ſon appétit, ſoit pour ſa propre ſanté, ſoit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas, on doit s'occuper à de ſaintes penſées, et ne pas oublier l'âme en nouriſſant le corps. 1. Il faut de tems en tems élever ſon cœur à Dieu et ſe priver de quelque

choſe par mortification. Si vous avez de quoi vous raſſaſier, penſez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus ſages que vous qui n'ont pas le néceſſaire.

2. Faites part à quelque pauvre voiſin, ou à quelque malade, du ſuperflu de votre table ; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faiſoit tous les jours ôter quelques mets de ſa table pour l'envoyer aux pauvres.

Si vous avez peu, et ſi vous n'avez pas de quoi vous raſſaſier, il faut conſidérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne ; ou plutôt que vous ne meritez rien ; et qu'après avoir péché, nous ne meritons que des châtiments.

4. Souvenez-vous dans vos repas du jeûne du fils de Dieu, qui paſſa quarante jours et quarante nuits dans le déſert ſans aucune nouriture ; et qui ſouffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de ſerviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C., qui ſont d'une ſanté plus délicate que vous, et paſſent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de ſaints et de tant d'hommes illuſtres, riches et puiſſans qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et paſſé leurs jours dans l'abſtinence et l'auſtérité. Souvenez-vous que votre corps eſt un ennemi qu'il ne faut point flatter ; et que ſi vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, ſi vous êtes pauvres, faites au moins de néceſſité vertu ; ren-

dez votre abſtinence méritoire en la rendant volontaire, et ſouffrez votre indigence, dans un eſprit de pénitence. Telles ſont les penſées dont on peut s'occuper dans ſes repas.

IV. Lorſque vous mangez en compagnie ou en feſtin chez autrui, obſervez ſes trois avis que le St. Eſprit vous donne dans le 31 Chapitre de l'Eccleſiaſtique. 1. *Ne témoignez pas de l'empreſſement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Ceſſez à bonne heure, et retirez-vous des premiers, pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médiſance dans ces compagnies. S'il y a quelque médiſant ou mauvais plaiſant, faites le taire, ſi vous en avez l'autorité, au moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, ſi la bienſéance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, ſuivez ces règles. 1. Ne le faites pas ſouvent parce que ce ſeroit une débauche, plutôt qu'une ſainte ſociété. 2. N'y faites pas trop de dépenſes, parce que ce ſeroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez perſonne à boire ou à manger; parce que ce ſeroit indiſcrétion, intempérance et péché. N'y employez jamais les tems des Offices, et ne reſtez pas long-tems à la table, parce que ce ſeroit un ſcandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table des débauchés, parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop le repéter), ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du S. Esprit : *Le vin pris sans modération, abrège la vie du corps, ne cause que de l'amertume dans l'âme, irrite le cœur ; il est la ruine de l'homme, et fait apostasier les sages.* C'est-à-dire que quand on prend habituellement du vin sans modération, on perd son honneur et ses biens, on perd la grâce, on perd le Ciel, on perd son âme, on perd son Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, si on n'est pas touché de ces vérités.

Jeunes-gens, il vous est facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie ; mais si vous contractez cette habitude honteuse, elle deviendra par votre malice, un mal prêsque sans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut se convertir, mais par sa malice, il ne le voudra pas, J. C. n'a point de plus grands ennemis que les ivrognes ; parce qu'un ivrogne est capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez sur vous, mon fils. Rien de plus dangereux, que de s'accoutumer à de petits excès de vin ; insensiblement on en prend l'habitude, et souvent il arrive qu'on est ivrogne et scandaleux, sans savoir qu'on est tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de difference entre l'ivresse et l'ivrognerie : on peut être ivre par accident, sans être ivrogne. Le saint homme Loth tomba une fois par surprise dans l'ivresse, sans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-tems et beaucoup ; si vous êtes fort et puissant à table ; si vous dépensez votre nécessaire à la table et au vin ; si vous y employez souvent le tems qui doit être destiné au travail ; si vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile ; si vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire que de boire et de manger ; vous êtes dans la classe des ivrognes ; et vous êtes dans un état bien dangereux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voisinage, comme une chose indifférente. Quand vous fréquentez habituellement le cabarêt du lieu de votre résidence, vous faites un péché qui renferme plusieurs circonstances aggravantes : vous désobéissez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémissent : vous désobéissez à vos Pasteurs et à l'église qui vous le défendent ; vous désobéissez à Dieu qui vous le défend, parceque Dieu vous défend l'occasion prochaine du péché et la désobéissance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, sans compter le scandale que vous donnez à votre famille et au public ; sans compter l'injustice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos pères et mères, &c.

VI. Les personnes du sexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur est plus pernicieux qu'elles ne pensent, parceque, dit S.

Thomas, il irrite leurs paſſions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd ſa réputation, ſa fortune et ſon âme. Une femme ſujette à ce vice, ſe perd elle-même, déſonore ſa famille, rend ſon époux malheureux et le ruine.

Les perſonnes du ſexe adonnées à l'intempérance, ſont dans un état bien déplorable, puiſqu'elles ont la malice de déguiſer ce vice dans leurs confeſſions, de vivre dans le ſacrilège, et de reſter ainſi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement eſt ſi profond qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conſcience. Leur malheur eſt bien grand; mais il n'eſt pas ſans remède. Pour ſortir de cet état, il faut abſolument qu'elles déclarent à un Confeſſeur toutes leurs foibleſſes, et toutes les ſuites dans leſquelles le vin les a entraînées. Le Confeſſeur aura pitié d'elles; mais il eſt néceſſaire qu'elles ſuivent exactement ſes avis. Une des plus dangereuſes et des plus ordinaires tentations du démon c'eſt de leur faire croire que le vin eſt néceſſaire à leur ſanté.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâces à Dieu de ſes bienfaits. Vous ſauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne ſi libéralement, ſans vous la devoir? Profitez de la nour-

riture pour ſervir le Seigneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offencer.

EXEMPLE.

L'Exemple ſuivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort entre un riche qui eſt nourri dans la molleſſe et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faiſoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de ſa maiſon un pauvre voiſin, homme de bien, nommé *Lazare*, pauvre et ſi abandonné, qu'il eût été content, non pas d'avoir les reſtes de ce riche, mais ſeulement les miettes qui tomboient de ſa table. Foible ſecours qui lui fut réfuſé ! Sa miſère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune aſſiſtance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ces délices, et fut dans le moment enſeveli dans l'Enfer. Lazare mourut auſſi, et fut porté au Ciel dans le ſein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel, dans le ſein d'Abraham. *Ah !* s'écria-t-il, *Père Abraham, ayez pitié de moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque ſoulagement ; dites-lui de tremper ſeulement ſon doigt dans l'eau, et d'en laiſſer tomber une goutte ſur ma langue ; car je brûle éternellement dans ces flammes.* Abraham lui répondit : " Souviens-toi que pendant ta vie tu as " vécu dans les plaiſirs et dans la bonne chère ;

« et que Lazare au contraire a vécu dans les « maux, dans la patience et le jeûne: il est « donc juste que Lazare soit maintenant dans « les plaisirs et les consolations, et que tu sois à « présent dans les tourmens." Voilà la fin des sensuels, et des gens de table et de plaisirs.

Autre Exemple.

On ne peut voir rien de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le Cabarêt, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mère qui étoit enceinte, la sollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne voulut encore attenter à la pudeur d'une de ses sœurs, qui aima mieux se laisser poignarder par cet indigne frère, que de consentir à un tel crime. Le père étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ses mains dans le sang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'egorgea. Il poignarda encore une de ses sœurs, qui voulut prendre la défense de son père. O Ciel! que d'horreur et de crimes!

S. Augustin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour-là, ayant appris cette triste nouvelle, assembla une troisième fois le peuple, et monta

en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le déteſtable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet pouſſa des ſoupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorſqu'on entendit le récit de ces tragiques aventures. Apprenez ici de quoi un ivrogne eſt capable, et quoique la debauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes auſſi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin eſt dangéreux, puiſqu'il peut porter un Chrétien à des crimes ſi exécrables

AUTRE EXEMPLE.

L'exemple ſuivant ſervira tout à la fois d'inſtruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ſont des ivrognes.

Sainte Monique, mère de S. Auguſtin, faillit à ſe perdre par le vin dès ſa plus tendre jeuneſſe. A l'âge d'environ 12 ans, elle eut la curioſité d'en goûter par ſenſualité ; ſouvent même elle épioit les momens pour en prendre en ſecret. La ſervante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuſe gourmandiſe, la petite Monique en eut tant de confuſion, qu'elle en pleura long tems. Elle s'en confeſſa, (ce qu'elle n'avoit pas encore oſé faire,) et jamais elle ne retomba en pareille faute ; elle vécut enſuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande ſainte.

Elle épousa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut aussi débauché que son père. Elle souffrit avec douceur et avec patience les duretés de son mari, et apprenoit à ses amies, qui avoient des maris débauchés, à souffrir et à prier pour eux. Elle pleura longtems les péchés de son époux et de son fils; et après dix-sept années de larmes, de pénitence et de prières, elles les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples: 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche, autrement ils risquent à se perdre.

2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parcequ'il est aveugle et ne se connoît pas, et parcequ'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne; mais par le silence, la patience et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

I. LE Saint-Esprit nous avertit *que celui qui pêche aime les ténèbres, et fuit la lumière,* parce que les ténèbres sont plus favorables aux

desseins du démon. C'est pour cela que les assemblées et les entrevues de différens sexes, qui se font la nuit, sont les plus pernicieuses à la jeunesse.

Lorsque ces assemblées se font en public ; la licence, les discours libres, et souvent l'impudence y règnent avec plus de scandale. Lorsque ces entrevues se font en secret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement ; les familiarités indécentes, les gestes dissolus, les paroles lascives, les airs passionnés, en sont les suites ordinaires ; de sorte qu'un jeune homme, ou une jeune fille n'en sortent presque jamais aussi innocens qu'ils y sont entrés.

Jeunes gens, si vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces sortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces assemblées des deux sexes. Tandis que vous serez avec les personnes de votre famille, sous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous serez en assurance ; mais si vous sortez pour aller à quelques rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y surprendra. C'est dans ces occasions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse qu'elle paraisse, si elle

fréquentes ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans pitié et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les péchés et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et mères ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfants d'y aller. Dès qu'ils apperçoivent que leurs enfants ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

II. Il faut dire à-peu-près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seule. Saint Jérôme, à qui Dieu avoit donné tant de lumière défendoit aux mères de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler ou sourire, crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à rédire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille Chrétienne de se promener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet

des libertés familières, et des paroles de tendreſſe, qui ne tendent qu'à ébranler et à ſouiller le cœur ? Qu'eût-il penſé de ces indignes mères, qui voyent de tels abus dans leurs enfans, qui les ſouffrent et qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les penſées, les regards et les déſirs qui ſouillent l'eſprit et le cœur des jeunes gens dans ces occaſions, retombent ſur la conſcience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent ? Pour ce qui eſt des Confeſſeurs et des Paſteurs qui ne diſent rien ſur de ſemblables déſordres, comment ſe juſtifieront-ils devant Dieu ?

Dire que c'eſt la coutume dans les Villes de donner le bras et de ſe promener ainſi avec différent ſexe, c'eſt alléguer l'uſage du monde, dont les maximes et les coutumes ne ſont pas conformes à l'Eſprit de J. C. S. Paul de ſa part ne dit il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du ſiècle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaiſe penſée, ni mauvaiſe intention dans ces ſortes de promenades, c'eſt une excuſe dont ſe ſervent ordinairement ceux-là mêmes qui ont le cœur le plus gâté, et qui ſouvent ne ſont remplis que d'idées impures, ſans y faire reflexion et ſans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni penſées ni tentations, vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe dans l'eſprit et dans le cœur de la perſonne qui eſt avec vous, dont les penſées, ſi vous en êtes l'occaſion par votre faute, peuvent ſouiller votre âme. Je

veux ſuppoſer même que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous expoſez-vous pas à en avoir, et n'eſt-ce pas un péché, que de s'expoſer par ſa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occaſion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a ſoin de ſon âme, ne ſe trouvent dans ces ſortes d'occaſions, qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'eſt que ces ſortes de divertiſſemens ſont condamnés par l'Egliſe, par les livres ſaints, par les maximes des Saints Pères, et par la Doctrine de J. C. qui ne nous prêchent que la mortification, l'aſſiduité au travail, la prière, l'amour des choſes de Dieu et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t-il un lieu où l'eſprit ſoit plus diſſipé, le cœur plus dangereuſement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choſes de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne ſont-ce pas-là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'eſt-il pas honteux à des Chrétiens, qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de ſe livrer à des divertiſſemens que les plus ſages Payens ont condamnés, comme indignes d'un eſprit raiſonnable ?

Quant aux danſes et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au

Chapitre XI. de ce Livre : nous ajouterons ſeulement ; 1. que la danſe entre perſonnes de différent ſexe, eſt dangereuſe par ſes circonſtances ; qu'elle eſt ſouvent criminelle par les péchés de l'eſprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danſe, ou n'en connoiſſent pas le danger et le mal, ou ne ſavent pas leur religion. Dieu la défend, lorſqu'il nous dit par la bouche du ſage, *Eccl.* 9. *Ne fréquentez pas une danſeuſe, et gardez-vous bien de prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, crainte de périr par ses attraits.*

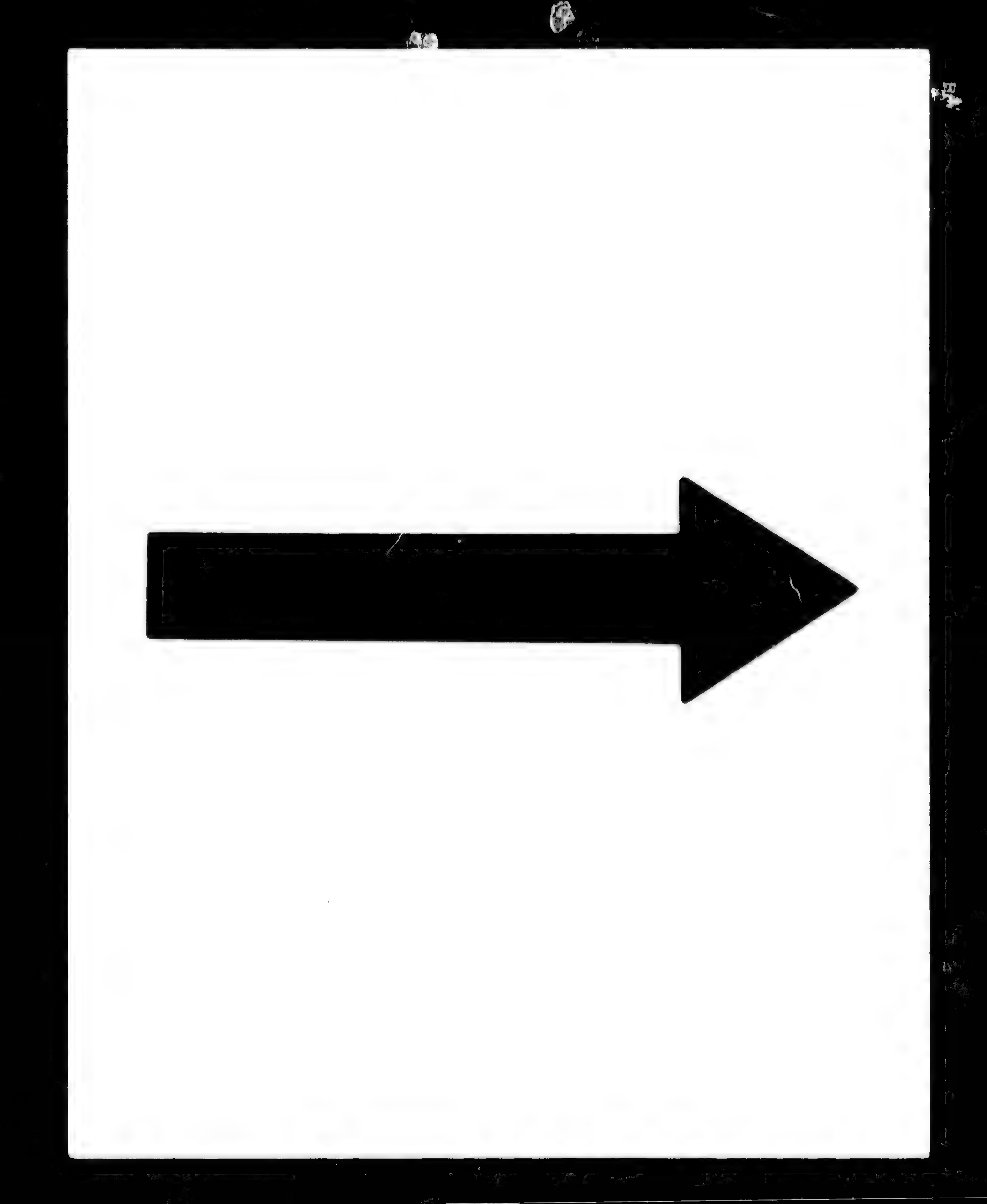
3. Que S. Auguſtin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les saints jours de Fêtes, que d'aller à la danſe* ; et Ciceron, le plus ſavant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : *Que perſonne ne va à la danſe, qu'il ne soit sou ou ivre.*

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces choſes ſont ſelon l'uſage du monde. Je réponds. 1. Qu'il eſt vrai, et que c'eſt pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modeſtie, ni retenue, et que tant d'autres, ſous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur ſouillé devant Dieu ; parce qu'en vivant ſelon l'eſprit du monde, ils ne vivent pas ſelon l'eſprit de Dieu : 2. Que l'uſage et les coutumes du monde ne vous juſtifient pas ; plus vous les ſuivez, plus vous expoſez votre ſalut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre ſuivent le che-

min de la perdition ; vous exposez donc votre âme, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison, que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit *que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui,* dit le S. Esprit, *qui aime le monde,* c'est-à-dire, tous les usages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde? A Dieu qui veut vous sauver ; ou au monde qui vous perd ?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens ; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangereux. *Réjouissez-vous,* dit Saint Paul, *mais réjouissez-vous dans le Seigneur ; qu'on voye toujours en vous de la modestie, parce que le Seigneur est présent.* Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Comment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre âme sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu ?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts ; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos di-



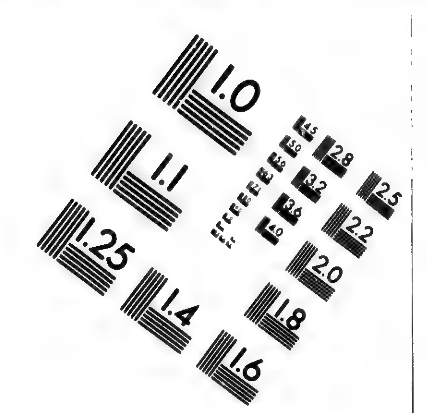
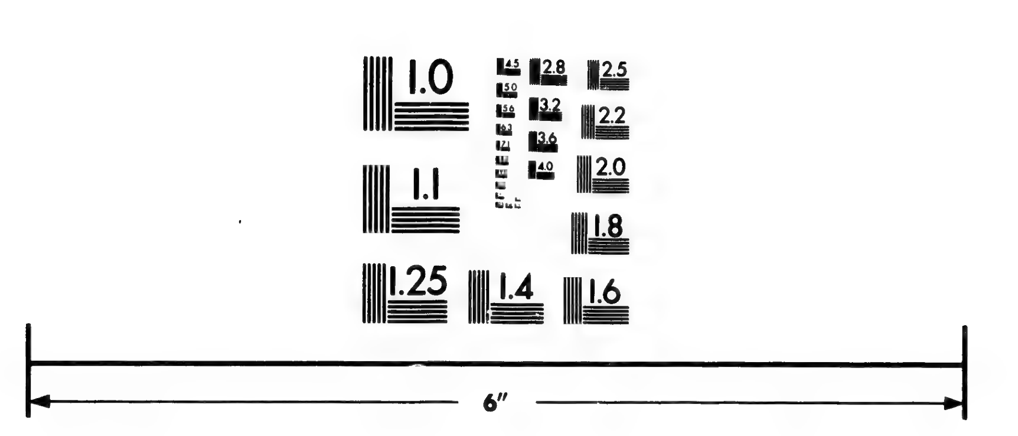
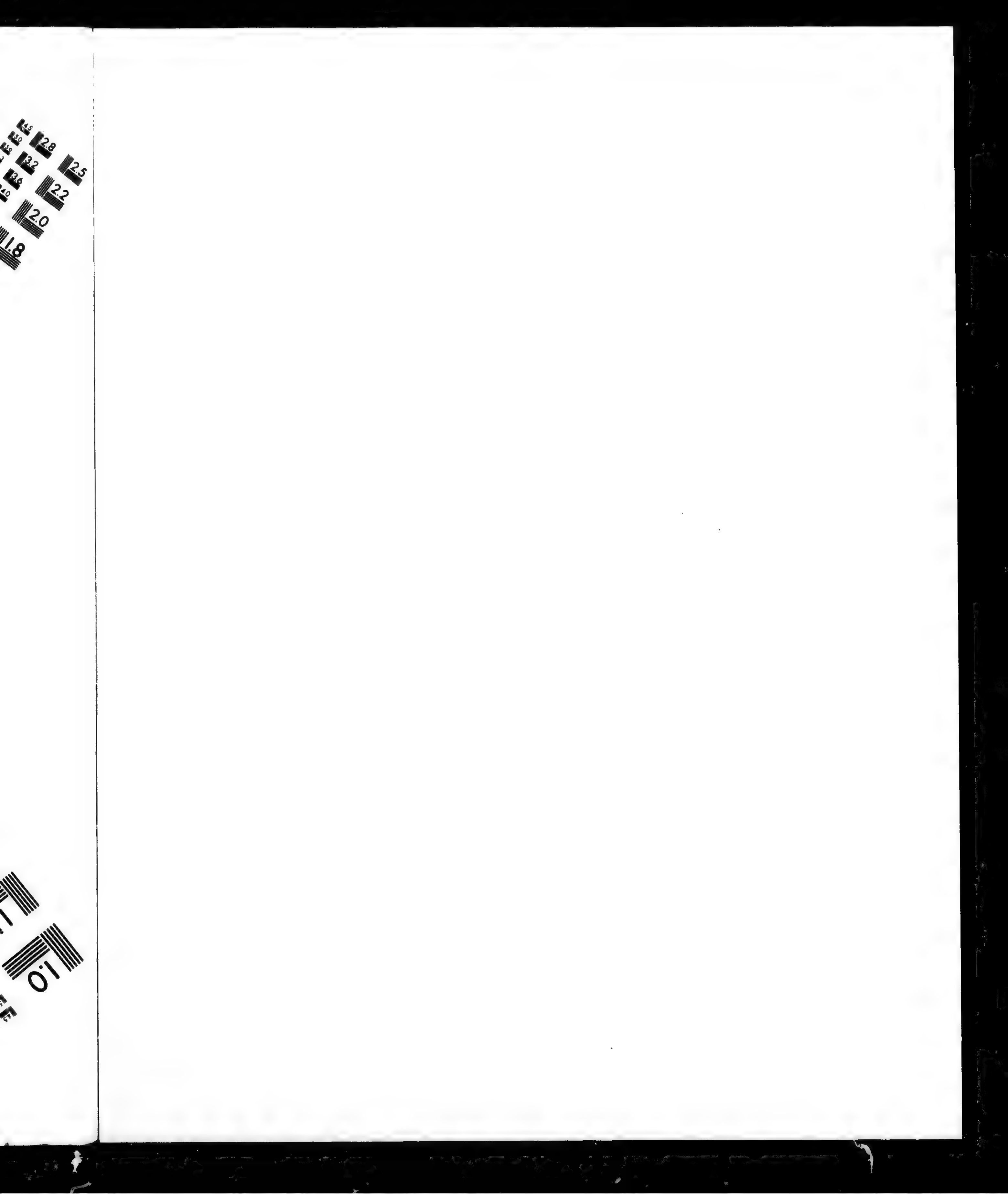


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

vertiſſemens ſoient ſaints, ſans danger pour vous, et ſans ſcandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoit ſouvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les aſſemblées de différent ſexe, que lorſque le mal eſt devenu preſque incurable. Un père en fit une triſte expérience dans la perſonne de ſon fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de ſon père, parce qu'il étoit ſage et appliqué à ſon dévoir. Il ne prenoit ſes récréations que dans ſa famille, ou avec des compagnons vertueux, du conſentement de ſon père et de ſa mère. Son père lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller ſe récréer chez le voiſin, où il y avoit un bal et une danſe : *Mon cher Père*, répondit Maurice, *je n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie* : *Eh bien ! mon fils*, lui dit le père, *nous irons donc enſemble y veiller ce soir*.

Le père le conduiſit une ſeconde et une troiſieme fois dans ces ſortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'eſprit des choſes qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus ſi appliqué à ſon devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le Père s'en apperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant ſur le reſpect qu'il devoit à ſon père, il ne laiſſoit pas d'y aller tous les ſoirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata; on en parla même d'une manière trés dangereuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien! mon mari*, lui dit sa femme, *vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils; je me suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillees! je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire. J'ai tort*, répondit le père, *je devois suivre vos avis : c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.* Il fit venir Maurice, et lui défendit de nouveaux d'aller déformais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le père, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur le champ son fils. Correction inutile, parce que le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obeit à son père, et qu'il reste à la maison : Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez, vous-mêmes de cet exemple, pères et mères; plus vos en-

fans et vos domeſtiques ont d'attraits pour la compagnie, d'inclination pour ſortir, plus vous devez les retenir et veiller ſur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez ne les perde, et n'attire ſur eux et ſur vous les châtiments de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeuneſſe, au ſujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profeſſion des armes.

I. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats deſtinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre ſûreté, ſont véritablement dignes de nos reſpects, de notre eſtime et de notre reconnoiſſance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puiſqu'ils ſont toujours prêts d'expoſer leur vie pour le ſoutien de l'Etat et pour la défence de la Réligion ? En les conſidérant ſous ce point de vue, nous devons les regarder comme des perſonnes qui nous rendent les ſervices les plus importans, les aimer et leur rendre ſervice.

On doit un reſpect plus ſingulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite ſont reglées ſelon Dieu. On ne peut diſconvenir, que dans la profeſſion des armes, il eſt difficile de ſe ſauver ; qu'il y a de fréquentes occaſions de ſe pervertir, et de grands obſtacles à la ſainteté. Mais auſſi on doit rendre cette juſtice aux militaires, que s'il y a parmi eux de grands ſcélérats ſans Réligion, et grand nombre de libertins qui qui ſe livrent à des déſordres crians, il y en a

auſſi pluſieurs qui ont de grands ſentiments de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit eſtimer un Officier ou un ſoldat qui ſervent Dieu en ſervant leur Prince, autant doit on avoir horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie eſt déréglée. . Un jeune homme doit donc éviter la ſociété et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le déſordre et dans le libertinage, de même que la ſociété de tout autre libertin.

Quant aux ſoldats, dont la conduite eſt reguliere et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter ſelon que la bienſéance et le ſervice du Roi l'exigent.

Il eſt bien important de donner ici des avis ſalutaires aux perſonnes du ſexe. Oh ! quelles ſont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre déréglés ! Il n'eſt point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il eſt voluptueux et paſſionné, n'emploie pour gagner, pour ſurprendre et pour ſéduire une fille.

Celle qui veut conſerver ſa réputation et ſa pudeur, ne doit point ajouter foi à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention ſingulière ſur leurs filles. Auſſitôt qu'une perſonne du ſexe a été aſſez volage pour écouter une ſeule fois avec complaiſance un homme de guerre artificieux et paſſionnés, on peut dire

qu'elle eſt preſque perdue. Que doit on penſer de celles qui ont de fréquens et de libres entretiens avec eux ; et que penſer des mères aveugles qui le ſouffrent à leurs filles ? Une femme, une Dame ſe croiroient coupables de permettre à leurs ſervantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille s'entretenir, de ſe promener ou de jouer avec un homme de guerre.

III. Au reſte, ſi l'on doit reſpecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent auſſi eux-mêmes ſe rendre reſpectables. Quoi de plus mépriſable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui ſe piquent de bravoure et de grandeur d'âme, prendre des manières efféminées et dégrader la nobleſſe de leur profeſſion, en folâtrant avec le ſexe ? Eſt ce donc en jouant, en s'amuſant avec une fille, en cajolant une femme, qu'on apprend l'Art Militaire ? Des ſoldats énervés par la molleſſe, par la débauche et la diſſolution, ne ſont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Gens de guerre doivent ſe ſouvenir que le Dieu des armées ne laiſſe pas le vice impuni : que les impudicités, les blaſphêmes, et les autres crimes qui ſe commettent dans la profeſſion des armes, attirent tôt-ou-tard de grands malheurs ſur les armées et ſur les royaumes: et qu'au contraire, Dieu bénit les entrepriſes et les armes de ceux qui vivent dans ſa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils é-

toient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis ; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers siecles du Christianisme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux tems, les Soldats chrétiens vivoient saintement.

La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices : mais elle n'est l'école du vice et du libertinage, que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se sont sanctifiés dans la profession des armes : tels sont les Maurices, les Géréons, les Victors, les Soldats de la Légion Théboine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la sainteté et la vertu jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus méprisé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y a point au contraire de Soldat plus aimé de ses Officiers, plus respecté de ses camarades, plus fidèle à son Prince, et meilleur Guerrier, que celui qui est vertueux et fidèle à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui sont contenues dans ce livre peuvent suffire à un Ecolier pour régler chrétiennement sa conduite.

Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à se sanctifier dans ses études.

1. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, sont les devoirs envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paroît dans les commencemens épineuse à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter de difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vie confiance, parceque Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans sa crainte, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui, et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son âme et se préserver du péché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jésus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe ; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui sans respect pour la Majesté de Dieu, sont à l'Eglise comme sur une place publique. C'est un mau-

vais préſage pour l'avenir, lorſqu'un Ecolier eſt dans ſa jeuneſſe ſans dévotion et ſans piété. Qu'un jeune homme eſt louable, allant en claſſe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jéſus-Chriſt, et lui demander ſes lumières, ou d'aller devant une image de la ſainte Vierge pour implorer ſon ſecours ! Que de grâces n'obtiendra-t-il pas du Ciel, s'il continue dans cette pratique ! C'eſt aux pieds de Jéſus-Chriſt, que les plus ſaints Docteurs et les grands Maîtres des ſciences, ont puiſé leurs lumières et leur profonde éducation.

II. Le ſecond devoir d'un écolier qu'on deſtine aux ſciences, c'eſt une tendre reconnoiſſance envers ſes parens ; reconnoiſſance qui doit les porter à repondre au zèle qu'ils ont pour ſon avancement. Combien noire eſt l'ingratitude d'un Ecolier qui perd ſon tems, et néglige de ſeconder les pieux deſſeins d'un père et d'une mère qui s'incommodent, qui l'entretiennent à la Ville, qui paient des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établiſſement convenable ! Quels ſujets de chagrins pour des parens, après s'être épuiſés pour un enfant, et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenſes ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin ! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt-ou-tard les châtimens de Dieu. Comment reparera-t-il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a fait à ſa famille ?

III. Le troiſième devoir d'un Ecolier, c'eſt

le reſpect, l'amour et l'obéiſſance qu'il doit à ſes Maîtres et à ſes Régens. 1. Le reſpect qu'on doit à ceux qui nous enſeignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'eſt même manquer d'éducation que de faire des plaiſanteries ſur leur compte ; et manquer de vertu, que de mépriſer leurs avertiſſemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ſes Ecoliers, et les regarder comme ſes enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer ſon maître, et le regarder comme ſon père ; il ne doit donc point le contriſter, il doit même avoir confiance en ſon Maître, lui expoſer ſes doutes, lui demander ſans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inſpirer à un Ecolier la ſoumiſſion : quand il réſiſte à un Maître qui ſe ſert avec modération de l'autorité qu'il a ſur lui, *il réſiſte à Dieu même*, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de ſon Maître avec docilité, et ſes corrections avec patience ; c'eſt à ſoi-même que l'Ecolier doit s'en prendre, ſi le Maître le traite avec ſévérité. C'eſt une baſſeſſe de cœur dans un jeune homme, et c'eſt vouloir croupir dans ſes vices, que de ſe plaindre à ſes parens, lorſqu'il a été juſtement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent ſe garder de jamais ſoutenir un enfant contre ſon Maître. Un Maître prudent n'eſt ſévère qu'envers ceux qui ſont pareſſeux, indociles et vicieux. On doit préſumer que les Maîtres et

les Régens ſont aſſez raiſonnables pour ménager la foibleſſe d'un enfant, pour ne rien exiger au delà de ſa portée, et pour le corriger avec diſcrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etudiant, eſt un eſprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, ſur tout envers ceux de ſa claſſe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les poliſſonneries, qui ſont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit par la même raiſon prendre garde de ne jamais ſuivre l'exemple de ceux qui ne font que folâtrer, que s'amuſer à des badinages indécens et à contretems. Un Ecolier qui par ſes folâtres amuſemens, ou par malice diſtraît un Maître, et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réflexion qu'il pêche, que Dieu lui demandera compte du tems qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cauſe à un Maître ? Qu'il eſt beau de voir des Ecoliers, imiter le ſaint jeune homme Tobie, dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge, en diſant : *Que dans ſa jeuneſſe, il ne fit jamais rien de bas et de puérile ?*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligues, dans les partis et les diſputes de ceux qui ſont querelleurs, et ſe donnent bien garde d'avoir aucun ſentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne ſont pas de la même contrée, ou du même Pays ; parcequ'il ſait que devant Dieu, nous ſommes tous frères ;

que tous les Chrétiens *ſont enfants de Dieu et frères en Jéſus-Chriſt* ; que par conſéquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, *nous prévenir mutuellement par des marques d'honnêteté*, et n'avoir les uns pour les autres, *qu'un cœur et qu'une âme*. Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, ſont le prognoſtic ordinaire d'un mauvais génie, et font connoître qu'ils ſont mal élevés et bien ignorans ſur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puiſſe faire peine aux autres ; il leur rend ſervice, et a ſoin de ne ſe brouiller avec perſonne. Il ne s'aviſe pas d'accuſer les fautes des autres, ni de faire aux Maîtres des rapports ſur leur compte. Quand un Maître lui donne la commiſſion de prendre garde à certains Ecoliers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un eſprit de charité. Si les autres lui font quelque peine, qu'il le diſſimule et qu'il ne diſe rien ; une bagatelle a ſouvent de funeſtes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le ſouffrir, le pardonner, ſe mettre au-deſſus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'eſt pas une gloire de ſe venger, c'eſt même devant Dieu une baſſeſſe, c'eſt au contraire une grandeur d'âme, que de pardonner avec généroſité. Un

Ecolier qui fait que quelques uns de ſes condiſciples ſont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles devroit par charité tâcher de les réconcilier. Ce feroit encore l'effet d'une louable charité, d'aider ceux qui ont moins de ſcience que lui, qui lui demandent ſon ſecours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui ſuivra ces avis, ſera aimé et reſpecté; ſes exemples de vertu feront impreſſion ſur l'eſprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers ſoi-même.

EN rempliſſant ſes devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à ſoi-même. Ainſi, outre ce qui a été dit ci-devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus qui lui ſont néceſſaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la chaſteté, et un ardent déſir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'interceſſion de la ſainte Vierge, la ſingulière protectrice des âmes chaſtes. Qu'il ait en horreur toute penſée impure, et que jamais il ne ſouille ſa langue par l'obſcénité des paroles libres. Etant ſeul, ou avec d'autres, étant dans le lit ou au bain qu'il ſe comporte toujours avec modeſtie, parce que le corps du Chrétien *eſt le Temple du Saint-Eſprit*. Que ſur-tout il ne faſſe jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres ſur ſa perſonne une action indécente et con-

tre la pudeur. *Vos corps*, dit S. Paul, *ne ſont pas à vous, ils ſont les membres de Jéſus-Chriſt.* Vous devez donc reſpecter dans vous et dans les autres, *les membres de Jéſus-Chriſt même.* Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matière, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle, eſt ſouvent un crime énorme. Soyez donc chaſte, et fuyez la ſociété de ceux qui ne le ſont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'eſt pas pur et chaſte, ou qui demeure avec lui, doit quitter ſa compagnie: il vaudroit mieux habiter parmi les couleuvres et les ſcorpions.

Il ne doit pas moins ſe tenir en garde contre les piéges que le démon peut lui tendre du côté des perſonnes de différent ſexe. Que jamais il n'ait la honteuſe foibleſſe de ſe familiariſer avec aucune ſurtout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'eſt une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier ſe ſouvienne, que celui qui n'eſt pas chaſte étant ſeul, ou avec d'autres; qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le ſexe, eſt perdu, ou qu'il eſt en danger prochain de ſe perdre. S'il ne ſe corrige, Dieu ſe retirera de lui, et l'aveuglera ſur ſa vocation. O que tous ces avis ſont importans! combien de jeunes gens ſe ſont perdus pour les avoir négligés! Liſez dans ce Livre les Chapitres qui traitent de la chaſteté et des moyens de conſerver cette vertu.

II. L'humilité n'eſt pas moins néceſſaire à un Ecolier pour ſe ſanctifier dans ſes études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'eſtime, des applaudiſſemens, votre travail et votre étude ſeront ſans récompenſe devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à ſa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'eſprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de Dieu ſeul qui eſt le *Maître des ſciences ;* témoignez-lui votre reconnoiſſance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant grâces des lumières qu'il vous donne, préférablement à d'autres qui en feroient un meilleur uſage que vous. Prenez garde que cette ſcience ne vous inſpire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins ſavans que vous. *La ſcience,* ſans humilité, eſt un poiſon qui corrompt et qui *enfle le cœur* ; qui rend l'homme preſomptueux, entêté et ſuperbe, et qui conduit enfin à l'erreur et à l'héréſie.

Lorſque vous étudiez les hautes ſciences, il eſt louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer ſur ces matières, de vous exercer à la diſpute ; mais que ce ſoit avec modération, ſans emportement, ſans clameur, ſans opiniâtreté ; vouloir l'emporter toujours ſur les autres, c'eſt orgueil. Or ſouvenez-vous de cette maxime tirée des Livres Saints, que celui-là ne ſait rien, qui ne ſait pas céder et s'humilier. Il eſt vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on

doit ſoutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidées par l'Egliſe ; mais on doit toujours les ſoutenir et les défendre avec humilité et modeſtie.

En parlant de l'humilité, il n'eſt pas hors de propos d'avertir que ce ſeroit manquer d'humilité, que ce ſeroit même une ſorte de vanité, ſi un Ecolier qui eſt de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oublioit juſqu'à dédaigner ceux qui ſont de moindre condition. Si on eſt d'une plus haute condition, on en doit être que plus humble et plus affable envers tous. Un jeune homme eſt même plus mépriſable, quand il ſe laiſſe dévancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être audeſſous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la ſobriété, la modération dans ſes divertiſſemens et dans ſes récréations, ſont des vertus néceſſaires à tous les Chrétiens, mais ſurtout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinairement le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude, appeſantiſſent ſon eſprit, dérangent ſon tempérament et ſa ſanté, lui font manquer les claſſes et perdre ſon tems. Diſons la même choſe des promenades à contretems, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne ſes livres et ſes cahiers, devient pareſſeux, fainéant, diſſipé, et reſte dans ſa honteuſe ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes ſont très imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ſes penſions et ſon entretien ; ils feront ſagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent en abuſe. C'eſt une occaſion de gourmandiſe et de jeux, à laquelle il ne réſiſte guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui propoſer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piége et ſe perd.

IV. Il n'eſt rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle eſt néceſſaire ſpécialement à un Ecolier, pour trois raiſons ; pour conſerver ſon innocence, pour conſerver ſa réputation, pour profiter du tems. 1. Il doit veiller ſur ſoi pour conſerver l'innocence et la pureté de ſon cœur ; il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas ſoin d'éviter au dehors les occaſions du péché, la ſociété de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à leurs devoirs, diſſolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et ſa grâce, contractera des habitudes vicieuſes, qu'il portera juſqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille ſur les mouvemens de ſon cœur, ſur les penſées de ſon eſprit, ſur ſes paroles et ſes regards. S'il a de ſecrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre ſincèrement ſon intérieur et les plaies de ſon ame à un bon Confeſſeur, qu'il lui importe de bien choiſir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit *d'avoir soin de notre réputation.* Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le tems qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un écolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroître de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler ; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur lui-même, lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'ils n'y prennent pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du dérèglement, peu de piété et de réserve dans ses manières ; la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le tems de la jeuneſſe étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'eſprit, et pour ſe mettre en état de correſpondre aux deſſeins de Dieu, un jeune homme doit veiller ſur l'emploi du tems, et craindre d'en perdre un ſeul moment. S'il perd le tems, quels ſeront les reproches de ſa conſcience, lorſque dans la ſuite, étant placé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il ſe verra, par ſon ignorance, incapable d'en remplir les devoirs ! Quel compte à rendre à Dieu ! Il ſera trop tard pour ſavoir ce qu'on ne ſera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne ſera plus tems ; et l'on ſera d'autant plus malheureux, qu'en connoiſſant ſes égaremens paſſés, on ne pourra plus retourner ſur ſes pas. Il eſt donc bien important à un Ecolier de ménager précieuſement, et d'employer utilement le tems de ſa jeuneſſe.

C'eſt pourquoi, un Etudiant qui a de la ſanté et qui a du zele pour ſon avancement, ne ſe contente pas du travail qui lui eſt impoſé par ſes maîtres ; il a encore ſoin, après un tems modéré, donné à ſes petites récréations, de s'inſtruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, dans des livres que des perſonnes éclairées lui conſeilleront. Mais qu'il prenne garde de ſe livrer à la dangereuſe curioſité de lire des livres qui traitent d'avantures galantes, ou qui ſont contre la Réligion et contre l'Egliſe. Il n'y a déjà que

trop d'autres occaſions de ſe gâter l'eſprit et le cœur, ſans chercher le poiſon dans les mauvais livres. On conſeille même à un jeune homme qui ſort des claſſes, de cultiver ſa mémoire en apprenant tous les jours quelque choſe par cœur, et le répétant ſouvent pour le retenir : par exemple, quelques verſets du Nouveau Teſtament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C. ou quelque choſe du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c. afin que dans la ſuite, il puiſſe ſe ſervir de ſa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle ſeule il doit rapporter ſon travail et ſes études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conſéquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui eſt de demander ſouvent et fermement à Dieu la grâce de connoître leur vocation. On leur conſeille de lire à cette fin le Chapitre ſuivant, et de méditer profondement les réflexions importantes qu'il renferme. O qu'heureux eſt un Ecolier qui conforme ſa conduite aux avis que nous venons de lui preſcrire dans ces deux Chapîtres ! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les ſciences et dans la vertu ? S'il néglige ces ſalutaires avis, il en ſentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le tems perdu dans la jeuneſſe, et éprouvent triſtement de quelle importance il eſt d'en ménager utilement et ſaintement tous les momens !

V. Quant aux Ecolières, elles prendront par-

mi les avis que nous avons données aux Etudi-ans, ce qui leur convient ; nous leur dirons ſeu-lement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dé-votes dans le lieu ſaint, être ſoumiſes à leurs pa-rens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni répriſe ni corrigée, font connoître qu'elle eſt d'un mauvais caractère. Une Ecolière doit aimer toutes ſes compagnes, aider celles qui ſont moins ſavantes, ne faire au-cun rapport des autres filles, et garder le ſilence dans l'école. Qu'elle ſe garde bien de s'amuſer à badiner par les rues ; qu'elle évite ſur tout la ſociété des petits garçons ; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu ſon étude, et de lui demander ſes lumières.

VI. Ceux qui ſont chargés d'enſeigner la jeu-neſſe, les Maîtres et les Maîtreſſes des Ecoles, ne doivent pas regarder leur emploi avec indif-férence. Le zèle doit leur inſpirer d'apprendre à leurs Diſciples la vertu et la ſcience des Saints, autant que les ſciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient ſous leur conduite, ſont l'eſ-pérance du Public. Les uns ſeront dans le Cler-gé, ou dans le Cloître, les autres dans le Bar-reau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin ſeront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle conſolation pour ceux qui les auront inſtruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les ſentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inſpirés, de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait

germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroiffe diffipé, les femences de vertu et de Religion, qu'on a foin de jeter dans fon cœur, tôt-ou-tard produifent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de fcience, paroiffoit dans fa jeuneffe avoir l'efprit borné et même ftupide ; fes condifciples par dérifion, le comparoit à un bœuf ; oui, leur dit Albert le grand, fon Maître, ce fera un bœuf, dont les mugiffemens et la voix fe feront entendre dans tout le monde Chrétien, et qui par la force de fa doctrine, aidera à foutenir l'Eglife de Dieu. En effet le jeune Thomas acquit une fcience fi vafte et fi profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'articles il avoit compofés ; que les Héritiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de S. Thomas ; et que les Théologiens Catholiques le regardent comme pour Oracle et leur Maître. Où et comment ce grand Saint avoit il puifé tant de lumières ? C'eft au pied du Crucifix ; c'eft par fon amour pour Dieu, et par fa tendre dévotion envers J. C. dans le S. Sacrement de l'Autel.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut lire fans frayeur ce que le fameux Gerfon, Chancelier de l'Univerfité de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jufqu'alors avoit

eu de la vertu, eut le malheur de faire connoiſſance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit longtems, malgré les avis de ſon Confeſſeur, dans cette habitude que ſon compagnon lui avoit inſpirée, et ne ſe corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut ſaiſi d'une frayeur ſubite, et ſe mit à crier d'une manière ſi horrible, qu'un grand nombre de perſonnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le preſſe toujours, point de réponſe, et crioit toujours horriblement. Enfin ſe tournant du côté des aſſiſtans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant ; *Malheur à celui qui m'a perdu : malheur à celui qui m'a perdu : malheur à celui qui m'a perdu ;* et mourut ainſi dans le déſeſpoir et l'impénitence. O combien de perſonnes, qui dans leur jeuneſſe, ayant été perverties par une mauvaiſe compagnie, maudiſſent à préſent dans l'Enfer ceux qui ont été la cauſe de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous eſt important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa ſociété eſt trop dangereuſe pour vous, et vous ſera funeſte. *Celui qui aime le danger*, dit le Saint-Eſprit, *y pērira.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

I. IL y a pluſieurs vocations auxquelles on peut être appellé de Dieu ; l'état Eccléſiaſtique,

l'état Réligieux, le Célibat, le Mariage, la profeſſion des armes, &c. Il y a dans chaque état, des grâces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y ſanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a deſtiné, il vous ſera beaucoup plus facile de vous ſauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout ſera à craindre pour votre ſalut. Tel ſe ſauve dans le parti des armes, qui ſe fût damné dans l'état Eccleſiaſtique; et tel ſe damne dans la Religion, qui ſe fût peut-être ſauvée dans le monde; tel auſſi ſe damne dans le Mariage, qui ſe fût ſauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il eſt donc d'une grande conſéquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de ſaintes intentions; examiner ſes talens, ſes diſpoſitions, ſon inclination; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ſes lumières; vivre dans la crainte de Dieu, parceque l'Eſprit de Dieu ne ſe communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le déſordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embraſſer, enfin prendre conſeil des perſonnes déſintéreſſées et éclairées, et ſur-tout de ſon Confeſſeur. Les avis ſuivans vous ſeront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aſpirent à l'état Eccléſiaſtique, doivent aimer la prière et l'étude, être ſobres et

chaſtes, n'avoir d'autres vues que de ſervir l'Egliſe, et de travailler à leur propre ſanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même choſe à-peu-près de ceux qui aſpirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un eſprit docile, un grand déſir de leur propre perfection et de leur ſalut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a des paſſions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, qui a une violente inclination pour le ſexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le ſcandale des Fidèles, l'opprobre de l'Egliſe et de la Religion.

Une fille qui a deſſein de ſe conſacrer à Dieu dans la Religion, pour ſe tirer des dangers du monde, et pour travailler à ſon ſalut avec plus de ſûreté, doit regarder comme une faveur du Ciel, l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ſes diſpoſitions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître n'ont pas toujours les qualités néceſſaires. Il faut dans une fille qui aſpire à cette vocation, une bonne ſanté, une humeure douce et patiente, un eſprit droit et docile, et des paſſions modérées. Celles qui ont une ſanté foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont des paſſions fortes et trop vives, ne ſont guères propres à vivre dans une communauté.

Le Célibat c'eſt l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point ſe marier. Cet état du célibat, ſi on le choiſit en vue de Dieu, eſt plus parfait que le mariage, et St. Paul le conſeille. *Celui qui n'eſt point marié,* dit ce grand Apôtre, *n'a ſoin que de ce qui regarde le Seigneur, pour ſe conſerver pur de corps et d'eſprit, et ne penſe qu'à plaire à Dieu; mais ceux qui ſont mariés, ſont occupés des ſoins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari; ainſi leur cœur eſt partagé.* Si vous voulez vivre dans le Célibat, embraſſez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loiſir de ſervir Dieu.

Ceux qui ont des paſſions immortifiées, et qui ſuccombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le mariage. C'eſt tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux ſe marier,* dit St. Paul, *que de brûler du feu impur.*

Les perſonnes qui, par des intentions ſaintes, veulent vivre dans le célibat, ne devroient faire aucun vœu de chaſteté ſans l'avis de leurs Confeſſeurs. Il ſeroit même à propos de ne faire ce vœu de chaſteté que pour un tems, et le renouveller de tems à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaux mieux,* dit le Sage, *ne pas faire un vœux, que de mal accomplir ſon vœu. Vous ne pêchez point en ne faiſant pas un vœu, mais vous*

péchez en accomplissant mal ce que vous avez voué.

Quant au mariage, comme il y a dans cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y a aussi beaucoup de grâces et de secours pour s'y sanctifier ; mais, pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le mariage avec de grandes précautions, c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans ; vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

I. SI vous êtes appellé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse*, dit le Sage, *est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richesses, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente.* Ces paroles peuvent également s'appliquer aux personnes du sexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit espérer que le Ciel le

favoriſera d'un parti avantageux ; de même auſſi une fille, qui aura paſſé ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, doit eſpérer qu'un époux fidèle, un homme de bien, ſera la récompenſe de ſa vertu.

Que ſi après avoir paſſé votre jeuneſſe dans la pratique de la vertu ; le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épouſaſſiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne feriez pas pour cela privé des conſolations du Ciel ; parceque les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une ſource de mérite et de ſalut, par la patience et la ſoumiſſion que Dieu vous donnera. Mais ſi vous paſſez votre jeuneſſe dans le déſordre, vous avez tout ſujet de craindre qu'un mariage malheureux ne ſoit le juſte châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de tems où vous deviez plus craindre le péché, et plus ménager les grâces de Dieu, que lorſque vous penſez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez ſurtout éviter, ſont l'impureté, les péchés ſecrets et honteux, les familiarités avec les perſonnes qui ne ſont pas de votre ſexe, les paroles et les chanſons peu chaſtes. évitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courſes nocturnes et la déſobéiſſance à vos parens. Ces ſortes de péchés éloigneroient de vous les grâces de Dieu,

et vous priveroient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage ; il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la rétraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connoître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grâce. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils ; prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leurs conseils ; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes ; mais il y a aussi des amitiés criminelles ; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens ; et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble ; et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une per-

ſonne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement : elle doit être fondée ſur la raiſon. Jeune homme, ſi vous n'aimez une fille que pour ſa beauté, pour ſes agrémens et ſes manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jetter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ſes manières agréables, ſes belles paroles, ſes cajoleries flatteuſes et ſes douces promeſſes, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries paſſent ; mais la perſonne demeure avec tous ſes défauts. Vous verrez un jour dans cette perſonne que vous eſtimez tant, des vices que vous ne connoiſſez pas encore. Un dehors brillant et agréable cache ſouvent de grands défauts, qui ſont dans la ſuite un ſujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de paſſer toute ſa vie avec une perſonne qu'on ne connoit qu'à demi, eſt une entrepriſe délicate et bien ſérieuſe. On enviſage dans la jeuneſſe cet engagement comme une agréable ſociété ; et quand on eſt engagé, on ſent un joug peſant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout ſeroit de roſes ; et on éprouve dans la ſuite, que preſque tout y eſt d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui ſe marient par paſſion et par fantaiſie ; à paſſer le reſte de leur vie dans la diſcorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'eſtime que vous avez pour une perſonne en vue du Sacrement, doit être

fondée sur sa vertu, plutôt que sur ses biens. Les richesses sans la crainte de Dieu, ne font que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens et vivre en paix et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi, pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son âme, que les qualités de son corps et celle de la parenté. Si la fille, à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue : si elle aime le travail, la prière, les Sacremens et l'éloignement des compagnies, si elle vit en paix dans sa famille ; si elle respecte ses père et mère, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette, impérieuse ; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété ; si elle souffre toutes sortes de libertés ; si elle n'a ni différence, ni soumission pour son père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs ; que ferez-vous avec une telle épouse ? Et quelle éducation donnera-t-elle à vos enfans ? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, ſi le jeune homme qui vous cherche, eſt craignant Dieu ; s'il fréquente les Sacremens, s'il eſt ſobre et retenu dans les compagnies, s'il n'eſt pas diſſolu en paroles, s'il eſt chaſte dans ſes manières, s'il aime le travail et les occupations de ſon état ; s'il eſt reſpectueux envers ſes père et mère ; s'il eſt d'une humeur douce et pacifique, l'alliance avec un tel mari ſera avantageuſe et conſolante pour vous, et attirera ſur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il eſt vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ſes parens et à ſa famille, s'il eſt joueur, brutal, déréglé en paroles et en chanſons, trop libre avec vous dans ſes manières, et ſur-tout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles ; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choſes ſaintes ; s'il eſt fénéant, querelleur, ivrogne ; en un mot, s'il n'eſt pas bon Chrétien, à quoi vous expoſez-vous, en vous engageant avec un tel homme ? Que de larmes et que de repentirs ſuivront votre mariage ! Et que deviendront vos enfans ſous la conduite d'un tel mari ? Il vous promettra de ſe corriger quand il ſera marié ; mais promeſſes frivoles. Le mariage fait changer d'état ; mais rarement fait-il changer les ſentimens et les mœurs.

IV. La ſincerité et la droiture ſont inſéparables de l'honnête homme et du Chrétien ; c'eſt pourquoi vous ne devez pas fréquenter pluſieurs perſonnes pour le mariage, ni tromper qui que

ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur, il leur fait tort, il est indigne de la société d'une honnête fille. De même, une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse ; et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-tems, quand on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-tems vous serez fréquentée, plus on se dégoûtera de vous. C'est pour cela que les filles qui sont si long tems recherchées, échappent souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu ! comment pouvez-vous bénir de telles alliances ? et combien sont-elles abominables à vos yeux ! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insçu de ses parens ; parlez-lui le jour, peu de tems et saintement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de

folâtrer enſemble, ni de ſouffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuſes ou ſenſuelles. Mais, direz-vous, c'eſt par amitié : il eſt vrai que c'eſt par amitié ; mais vous vous aveuglez, ſi vous croyez que ce ſont-là des marques d'une amitié ſainte. Ces ſortes de libertés immodeſtes et peu chaſtes, ſont l'effet de la paſſion, la marque d'une attache qui n'eſt pas innocente, et une preuve qu'on ne craint point le péché, ni la préſence de Dieu.

La marque d'une vraie et ſainte amitié, c'eſt d'avoir du reſpect pour la perſonne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'eſt pas véritablement aimer une perſonne, que de la ſcandaliſer. Malheureux que vous êtes ! ſi vous aimez cette perſonne, pourquoi la portez-vous au mal? Pourquoi lui faites-vous perdre la grâce de Dieu par des libertés qu'elle vous ſouffre ? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de ſon âme ? De pareilles diſpoſitions pour vous marier, vous feront un jour verſer des larmes, et attireront peut-être ſur votre mariage et ſur vos enfans les malédictions de Dieu.

Faites quelques ſemaines avant vos noces, une confeſſion générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confeſſions paſſées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grâce pour ſe marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conſcience auſſi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour re-

cevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profaneriez *un grand Sacrement*, et vous feriez un ſacrilège, qui, en vous privant de la grâce du Sacrement de mariage, auroit pour vous des ſuites funeſtes.

CHAPITRE L.

Dans quelles diſpoſitions on doit célébrer le Mariage, et paſſer le jour des Noces.

I. PRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute ſur ce point, conſultez votre Paſteur, ou un confeſſeur éclairé. Celui qui eſt marié avec quelque empêchement, qu'on appèle *diriment*, n'eſt point véritablement marié, à moins qu'il ne ſoit légitimement diſpenſé.

II. N'ayez que des intentions ſaintes et légitimes, lorſque vous penſez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions groſſières, baſſes et impures; autrement l'Eſprit de Dieu ſe retireroit de vous, et vous livreroit à l'eſprit de Satan. Ce ſeroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec des pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous pouvez-vous propoſer pour vous marier. 1. De prendre un établiſſement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y ſanctifier. 2. De vous tirer des occaſions du péché, et des dangers de ſuccomber aux tentations. 3.

D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur*, diſoit ce ſaint jeune homme, *vous qui avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour lui ſervir de compagnie et de ſecours; vous voyez les intentions de mon cœur: je prends cette fille, votre ſervante, pour être mon épouſe, pour me ſanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte, les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils béniſſent votre nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouſe de Tobie, et profitez de ſon exemple: *Vous ſavez, ô mon Dieu,* diſoit-elle, *que je n'ai jamais eu de déſir ſenſuel pour un homme, et que j'ai conſervé mon âme pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertiſſemens de ceux qui s'amuſent à folâtrer; j'ai toujours fui la compagnie des perſonnes vaines et légères; ſi j'ai conſenti de prendre un mari, ce n'eſt qu'en votre crainte, dans une intention ſainte, et dans l'eſpérance que vous nous accorderez votre miſéricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions les jours que nous paſſerons enſemble.* O que bénits ſont ceux qui ſe marient avec de ſi ſaintes diſpoſitions, et avec des intentions ſi pures!

III. Priez notre Seigneur Jéſus-Chriſt et ſa ſainte Mere, d'aſſiſter et de préſider en eſprit

à votre mariage, comme ils aſſiſtèrent autrefois en perſonnes aux noces de Cana. Pour attirer ſur votre alliance la protection de Jéſus, et de Marie, ſouvenez-vous que la célébration du Mariage doit ſe faire avec des ſentimens de Foi et de Religion. Ne ſouffrez point qu'il y ait pendant cette ſainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'eſprit bouffon, et des railleurs des choſes ſaintes. Paſſez une grande partie du jour de vos noces dans la prière et l'oraiſon, afin d'attirer ſur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un feſtin, qu'il ſoit comme celui de Tobie, avec des perſonnes ſages, et que tout s'y paſſe dans la crainte de Dieu, prenez garde qu'il n'y ait chez vous dans ce jour mémorable, aucune diſſolution en paroles, en chanſons, en débauches; vous avez plus beſoin de prières le jour de vos noces, que de divertiſſement. Il vous eſt permis de vous y réjouir, mais que ce ſoit dans le Seigneur.

Si vous évitez, et ſi vous banniſſez de vos noces, les danſes; vous rendrez gloire à Dieu. La danſe comme nous l'avons démontré dans ce Livre, eſt un exercice toujours dangereux, et ſouvent criminel. La circonſtance des noces, ne rend pa sla danſe moins dangereuſe, elle y eſt même ſouvent moins innocente, par les libertés qu'on ſe permet, et par les péchés qui s'y commettent, les danſes qui ſe font aux noces, ſont ordinairement un déſordre d'autant plus déplorable, qu'il eſt univerſel. La ſainte Egliſe de

Jéſus-Chriſt n'approuve point de telles réjouiſſances ; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères ont dit ſur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il eſt ordonné aux Prêtres et aux Eccléſiaſtiques qui ſe trouveront aux noces, de ſortir de l'aſſemblée, et de ſe retirer, auſſitôt que les joueurs d'inſtruments arriveront pour ouvrir la danſe ; parce qu'il ſeroit indigne et honteux à des Miniſtres de Jéſus-Chriſt, d'autoriſer par leur préſence, de tels abus.

Prenez garde que le jour et le ſoir de vos noces, ou à la bénédiction du lit nuptiale, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine obſervance, aucune pratique ſuperſticieuſe. Pratiques déteſtables, dont ſont quelquefois infatués certains peuples ignorans. Abus indignes de la Sainteté du Chriſtianiſme, et qui ſont encore un pitoyable reſte du Paganiſme.

IV. Quelque tems après la célébration de votre mariage, et le plutôt que vous pourrez ; priez un Confeſſeur éclairé et prudent de vous inſtruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que dans l'ignorance, vous ne tombiez, par paſſion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui en ſouillant votre âme, déplairoient à Dieu, et attireroient ſur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, de ces belles paroles, que le ſaint jeune homme Tobie dit à Sara ſon épouſe, dès le premier jour de leur mariage : *Sara, ma chère épouſe, nous ſommes les enfans des*

Saints ; gardons-nous bien de vivre enſemble dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoiſſent pas Dieu.

V. Voici un des avis qu'il eſt à propos de donner aux jeunes gens. Lorſque vous ſerez en âge de vous marier ſi vos pères et mères s'oppoſent à votre établiſſement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage ; dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que ſouvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoiſſent leur aveuglement, que lorſqu'il n'eſt plus tems. Prendre un parti, plutôt ſelon le choix de vos parens, que ſelon le vôtre ; c'eſt, dit, S. Ambroiſe, *ſe marier ſelon le Seigneur*. Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères, qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même ſans raiſon ſuffiſante, s'oppoſer à un mariage convenable : ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils expoſeroient un enfant, et des ſcandales qui ſuivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela ſe porter à des excès, et agir par caprice. Ainſi, jeunes gens, ſi vos pères et mères s'oppoſent à votre deſſein, par opiniâtreté, par humeur, par avarice, tâchez d'obtenir leur conſentement par votre complaiſance, par votre obéiſſance et votre

patience ; Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père ; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre étoit encore Catholique, la divine Providence appela au mariage d'une manière singulière et admirable un jeune Gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem accompagné d'un domestique, nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son domestique par les Infidèles, qui l'enchainèrent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarasins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves ; parce que le Prince, qui voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarasin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quel-

que tems cherchoit l'occaſion de lui parler en particulier ; et l'ayant un jour trouvé ſeul, elle lui demanda d'où il étoit. Je ſuis, répondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille ? Je ſuis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apoſtolique et Romaine. Quelle eſt cette Religion, continua cette jeune Princeſſe, et que vous enſeigne-t-elle ? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Myſtères de notre Religion, et ſur-tout les Myſtères de la Vie, de la Paſſion, de la Mort et de la *R*éſurrection de J. C. l'aſſurant qu'on ne pouvoit être ſauvé ſans la foi en Jéſus Chriſt ; que les Prophêtes avoient prédit toutes ces choſes plus de mille ans avant qu'elles arrivaſſent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le miniſtère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaiſir et tant de conſolation à l'entendre, que depuis ce tems elle épioit les momens, et ne manquoit aucune occaſion de lui parler. Gilbert de ſon côté, l'entretenoit avec beaucoup de modeſtie, toujours des choſes de Dieu et du ſalut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos ſaints Myſtères, des vertus Chrétiennes, du plaiſir qu'il y a d'être à J. C. et de le ſervir, qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de ſi belles choſes ? Oui, répondit le jeune eſclave, je l'aime de tout mon cœur ; et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embrâſer

tous les cœurs de ſon amour. Mais, pourſuivit-elle, ſouffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert à cette propoſition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince ſon Père, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C. ; et ſur le champ il répondit que ce ſeroit avec joie, qu'il mourroit pour J. C. et que la plus grande grâce qu'il pût recevoir en ce monde, étoit de donner ſa vie et ſon ſang pour ſon ſauveur.

Cette réponſe généreuſe toucha ſi vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la réſolution d'embraſſer une Religion ſi parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : votre Religion me paroît ſainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, ſont ſi admirables, que je ſuis réſolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fauſſe Religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et ſervir J. C. Mais comme je ne connois point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouſerez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre priſon, et je me ſauverai de la maiſon du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'eſt point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la ſorte : vous êtes eſclave, et moi je ſuis Princeſſe, fille d'un des plus grands Seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'eſt que pour avoir la conſolation d'être inſtruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Re-

ligion de J. C. Le Prince mon père me deſtine un parti riche et puiſſant ; mais j'aime mieux me ſanctifier avec vous, que d'être placée ſur le trône ; et je me croirai la plus heureuſe des femmes, ſi je puis être un jour l'épouſe d'un homme auſſi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille propoſition, fut ſi étonné de ce diſcours, qu'il demeura quelque tems ſans répondre une ſeule parole. Il appréhendoit que cette fille ne lui tendit un piége, et qu'elle n'eût un ordre ſecret de ſon père pour le ſurprendre, et peut-être pour le faire mourir ; c'eſt pourquoi il ſe contenta de lui répondre en général, qu'elle ſeroit heureuſe d'être Chrétienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir ſur elle ſa ſainte volonté. Il ſe paſſa enſuite quelques tems, et Gilbert ayant trouvé une favorable occaſion, rompit ſes chaînes, ſortit de ſa priſon ; et ſe ſauva avec Richard ſon domeſtique, et avec tous les autres eſclaves, ſans rien dire à perſonne.

La fille du Prince Sarraſin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, quel ſe retira dans ſa chambre, pour n'être point vue de perſonne : elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle étoit inconſolable : pendant pluſieurs jours elle ne fit que pleurer en ſecret, de ce qu'elle n'avoit plus perſonne pour l'inſtruire de la Religion de J. C. Ah ! Ciel ! s'écrioit-elle en ſoupirant, ne ſerai je donc jamais Catholique ?

Faudra-t-il donc que je meure dans ma fauſſe Religion ? Qu'eſt devenu Gilbert, ce ſaint homme qui m'a dit des choſes ſi divines ? Elle ſe ſouvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et réſolut d'y venir chercher Gilbert juſqu'à Londres, afin qu'il l'inſtruiſit dans la Religion Catholique. Après avoir pris ſecrètement ſes meſures, elle ſortit au milieu de la nuit du Palais de ſon Père, et s'enfuit toute ſeule, renonçant à toutes ſes grandes richeſſes, et à ſa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un ſi pénible voyage, et Dieu permit qu'elle paſſât par les pays infidèles, et qu'elle traverſât pluſieurs Royaumes ſans accident. Arrivé ſur le bord de la mer, elle trouva heureuſement un vaiſſeau, où il y avoit quelques marchands et quelques voyageurs, qui alloient en Angleterre. Comme ils entendoient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient ſeule, ils la laiſſèrent entrer par charité dans le vaiſſeau.

Lorſqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, ſans pouvoir ſe faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarraſine, et qu'on ne comprenoit pas ſon langage, on la prit pour une folle : de ſorte qu'elle ſervit pendant pluſieurs jours de riſée et de jouet

à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Etrangère. Enfin Dieu permet que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son père avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard ? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez-la, dit Richard, je vais en avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persuader qu'une fille aussi délicate et d'une si grande qualité, eût traversé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre : mais comme il vit que Richard persistoit, et l'assuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Dieu ne fût-là ; il ne voulut pas, pour de bonnes raisons, la retirer dans sa maison, et dit à Richard de la mener chez une Dame de sa connoissance, la priant d'en avoir soin comme de sa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette Dame. Dès que la jeune Sarrasine le vit, elle eût le cœur si serré et si transporté de joie, qu'elle se jetta à ses pieds, embrassant ses genoux et les arrosant des pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a destiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gil-

bert fut touché de ſes paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangère, et fut inſpiré de l'épouſer, afin qu'elle pût être inſtruite à loiſir de notre ſainte Religion.

Ne ſachant néanmoins à quoi ſe déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de ſe conſacrer à la guerre des Chrétiens contre les infidèles, il alla conſulter ſon Evêque, qu'il trouva avec cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les avantures de cette Demoiſelle, il lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions ſi ſaintes et ſi pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gibert inſtruiſit cette jeune Princeſſe des Myſtères et des maximes de la Religion Chrétienne. Elle goûta les vérités du Chriſtianiſme, et en reçut les inſtructions avec des diſpoſitions ſi ſaintes, que dans peu de tems elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle ſe diſpoſa par la prière et par l'eſprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui même la baptiſer. Avant que de faire cette auguſte cérêmonie, il lui demanda, ſelon la coutume de l'Egliſe, ſi elle vouloit être baptiſée ; elle repondit avec une ſainte ardeur, et avec une effuſion de larmes qui attendrit tous les aſſiſtans, qu'elle le déſiroit de tout ſon cœur ; que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue au péril de ſa vie, d'un pays ſi éloigné. L'Evêque la baptiſa, et lui donna le nom de Mathilde ; Gilbert enſuite l'épouſa en préſence de l'Evêque, qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert ſe trouva dans de grandes inquiétudes ſur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté réſolu de tenir la promeſſe qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les infidèles, et de l'autre il n'oſoit abandonner une épouſe qui l'étoit venu chercher de ſi loin. Mathilde s'apperçut de ſon embarras, et lui dit : qu'avez-vous, Monſieur? Etes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouſe! Non, ma chère épouſe, lui répondit Gilbert; le ſujet de mon inquiétude, c'eſt que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jéſus-Chriſt contre les Infidèles, et je crains que mon départ et mon abſence ne vous affligent. Non, mon chèr époux, reprit cette vertueuſe Dame, partez pour une guerre ſi ſainte; je n'en ſerai point affligée, puiſque c'eſt la volonté de Dieu. Je n'ai ſouhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. vous m'avez déclaré, étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le ſacrifice de votre vie : je ſuis de même prête de lui faire le ſacrifice de votre perſonne. Quoiqu'il me coûte beaucoup de me ſéparer de vous, je ſuis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entrepriſes ; ne ſoyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miſéricorde lorſque j'étois Infidèle, me protégera beaucoup plus maintenant que je ſuis Chré-

tienne. Ils se séparèrent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbéry, et reçut la couroune du martyre pour la défense de l'Eglise. On célèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints Innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples; et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous pensez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

Autre Exemple.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regrêt, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans

pluſieurs mariages dont les commencemens paroiſſent agréables, mais dont les ſuites ſont bien amères. Parmi pluſieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de tems.

Un jeune homme et une fille, aprés pluſieurs années de fréquentations et d'aſſiduités, ſe marièrent malgré leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre, qu'ils étoient inſéparables: il ſembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeuneſſe ne ſont pas de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus ſouffrir ſa femme, et la traitoit comme une eſclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du ſilence. Ils eurent une fille nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à ſa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appela Simphorienne, qui avoit treize ans: tu vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je ſuis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton père: je les ai ſouffertes en eſprit de pénitence, et comme une juſte punition de mes déſobéiſſances et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple ſur moi, et ſois plus ſage que je n'ai été. Je te laiſſe ſous la conduite de ta chère tante, qui

aura ſoin de ton éducation ; ne fais rien ſans ſes conſeils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aye toujours devant les yeux la crainte de Dieu ; ſois humble et chaſte ; évite les fréquentations et familiarités avec les garçons, c'eſt ce qui a commencé ma perte. Je te plains, ma fille, bientôt tu n'auras plus de mère ſur la terre ; mais je prie la Ste. Vierge d'être ta mère et de te protéger

N'oublie jamais le reſpect que tu dois à ton père : il n'eſt pas capable de te donner l'inſtruction ; je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour ſa converſion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut enſuite dans une parfaite réſignation à la volonté de Dieu. Simphorienne ſa fille profita ſi bien des avis ſalutaires de ſa mère mourante, qu'elle vécut en ſage fille, ſuivit les conſeils de ſa tante, et ſe maria ſaintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confuſion de la mort qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une eſpèce de tranſport et de déſeſpoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaiſie. Ne voit-on pas ſouvent de pareils événemens dans les paroiſſes, à la ville et à la compagne, que Dieu permet pour l'inſtruction des jeunes gens ?

Combien de filles ſeroient avantageuſement établies et heureuſes dans le mariage, ſi elles conſultoient Dieu et la volonté de leurs parens ? Combien en voit-on qui perdent leurs âmes et leur fortune, parcequ'elles ſont ſans pudeur et ſans modeſtie ? Combien de jeunes hommes, qui, en ſe mariant par un criminel entêtement, attirent ſur eux et leur famille la malédiction du Ciel ? O qu'on eſt aveugle, qu'on eſt malheureux lorſqu'on cherche ſa fortune et ſon établiſſement par le libertinage et par le crime !

AUTRE EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend des circonſtances bien édifiantes et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son père, qui s'appeloit auſſi Tobie, lui dit un jour : mon fils, prenez la peine d'aller juſques dans la ville de Ragès, pour demander à Gabélus l'argent qu'il nous doit ; mais comme le voyage eſt long, cherchez quelque perſonne ſage, craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il ſorti de la maiſon, qu'il vit venir à ſa rencontre un jeune homme qui avoit l'air noble et modeſte, (c'étoit l'Ange Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour être ſon guide, déguiſé ſous la forme d'un voyageur.) Ne ſauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Médie ? Sans doute ; je le ſais, répondit l'Ange, je connois même les habitants de ce pays-là, et je puis vous y rendre ſervice. Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maiſon ;

le père le pria de conduire ſon fils, et lui promit qu'il ne perdroit pas ſes peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui répondit : je conduirai fidèlement votre fils, et je vous le ramènerai en bonne ſanté. Allez, mes enfans, leur dit le père, en leur donnant ſa bénédiction, je vous ſouhaite un heureux voyage : que le Seigneur vous protège en chemin, et que ſon Saint Ange vous accompagne !

Après quelques jours de marche, ſe trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie : vous ne ſavez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'eſt Raguel ; il n'a qu'une fille unique nommée Sara ; elle eſt très-vertueuſe, elle a du bien ; le Seigneur l'a deſtinée pour être votre épouſe, et je ſais que votre père y conſentira. C'eſt dans la maiſon de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander ſa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange : vous ne ſavez donc pas que cette fille a déjà eu ſept maris, et que tous les ſept ont été étouffés par le démon, dès la première nuit de leurs noces ; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il eſt vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les ſept maris de Sara, parce qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette ſainte fille. Mais raſſurez-vous ; le même ac-

cident ne vous arrivera point ; le démon n'a pas du pouvoir ſur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions groſſières, et qui, ſans crainte de Dieu, ſe comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes ſans raiſon ; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'eſprit malin. Pour vous, vous n'en uſerez pas de la ſorte ; vous épouſerez Sara, et vous ne l'épouſerez que ſelon l'eſprit de Dieu, dans des intentions ſaintes ; et ſoyez aſſuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir ſur vous, et que Dieu bénira votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ſes paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ſes ſages conſeils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchiſe ces deux Voyageurs, ſans les connoître. Enſuite ayant enviſagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne ſa femme : *ce jeune homme reſſemble beaucoup à Tobie notre couſin.* Une louable curioſité le porta à demander à ces deux étrangers, d'où ils étoient ; nous ſommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali, et nous demeurons à Ninive. Puiſque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoiſſez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie : voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Auſſitôt Raguel ſe jetta au cou de ce jeune

homme, et l'embraſſa en verſant des larmes ; ah ! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ſes bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla ſi tendrement, qu'Anne ſa femme et ſa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguel fit préparer un feſtin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous, lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vais vous demander ; c'eſt votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut ſaiſi de frayeur, et pâlit à cette propoſition. Il penſa d'abord que s'il lui donnoit ſa fille, il arriveroit à ce jeune homme le même accident qu'aux ſept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit ſon embarras, lui dit : ne craignez rien, Raguel ; le jeune Tobie eſt celui que le Ciel deſtine à votre fille ; ſoyez aſſurez que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon, parcequ'ils étoient des hommes tout charnels ; mais ce jeune homme n'eſt pas de même, il eſt craignant Dieu, et n'a que de ſaintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit ſa confiance en Dieu, conſentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara ſa fille, il leur donna ſa bénédiction, en diſant ; *que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac et de Jacob, ſoit avec vous ; qu'il vous uniſſe, qu'il comble votre alliance de ſes grâces et de ſes faveurs céleſtes !* On écrivit enſuite le contrat de mariage, et on ſoupa avec une ſainte joie, en béniſſant Dieu.

Après le ſouper, on conduiſit les jeunes époux dans la chambre nuptiale ; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, apprehendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres ; Tobie y entra ſans crainte, plein de confiance de Dieu. Quand il fut ſeul avec ſa nouvelle épouſe, il la raſſura, et lui dit : *Ne craignez point, Sara, le Seigneur ſera notre Protecteur et notre Père ; il eſt juſte que nous lui conſacrions les prémices de notre mariage ; paſſons les trois premières nuits en prières, et ne ſongeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur.* Ils paſſèrent enſuite la nuit en oraiſon.

Raguel de ſon côté craignoit toujours pour Tobie ; il fit même creuſer par précaution, une foſſe pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara : de manière que ne pouvant vaincre ſon inquiétude, il ſe leva avant le jour, il dit à Anne ſa femme : envoyez une de vos ſervantes, pour voir ſi notre gendre eſt encore vivant. La ſervante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en ſanté ; auſſitôt le père et la mère ſe proſternèrent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favoriſoit ainſi le mariage de leur fille, et paſſèrent le reſte de la nuit à prier pour elle et pour ſon époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et diſpoſé toutes ſes affaires, pria ſon beau-père Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener

Sara ſon épouſe : Raguel y conſentit enfin, lui remit ſa fille avec beaucoup de domeſtiques, et de grandes richeſſes.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en pleurant, et leur faiſant ſes adieux ; allez en paix ; je prie de mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduiſe et vous préſerve d'accidens ; que le Ciel béniſſe votre alliançe et votre poſtérité. Pour vous, ma fille, nous ne nous verrons peut-être plus ; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embraſsèrent tendrement, et lui dirent : *Honorez votre beau-père et votre belle-mère, reſpectez votre époux, appliquez-vous à régler votre famille, gouvernez avec sageſſe et avec patience votre maiſon et vos domeſtiques, et vivez ſans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes recommencèrent, on s'embraſſa pour la dernière fois. Tobie avec ſon épouſe et ſon cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de conſoler ſon Père et ſa Mère, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de ſon fils, et lorſqu'il apprit ſon heureux mariage. Ce bon veillard étoit aveugle : et ce qui augmenta ſa joie, c'eſt que ſon fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le ſecours d'un remède que l'Ange lui avoit appris : les premieres paroles de ce ſaint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de ſept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouſe de Tobie, avec tout ſon équipage et ſa ſuite. On doit juger avec quel empreſſement, et avec quelle marque de tendreſſe et de cordialité, on reçut cette vertueuſe et jeune épouſe, et qu'elle fut la joie de Sara, d'entrer dans une maiſon où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu; elle bénit le Seigneur de l'avoir appellée à un mariage, où elle ne voyoit rien que de conſolant pour elle.

Tobie le père appela ſon fils, et lui dit en particulier: que donnerons-nous à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoiſſoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme.) Ah! mon père, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne ſont pas ſuffiſants pour reconnoître les grands ſervices qu'il m'a rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouſe, vous lui devez la vue; je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le père et le fils lui offrirent par reconnoiſſance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir ſi peu de choſe. L'Ange, ſans ſe faire encore connoître, leur répondit, adreſſant la parole à Tobie le père; je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ſes miſéricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne ſavez pas encore; ne vous repentez pas des choſes que vous avez faites pour votre Dieu; vous voyez à préſent par vo-

tre expérience, qu'on ne perd rien au ſervice d'un ſi grand Maître. C'eſt moi qui offrois au Seigneur vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'eſt parce que vous étiez ſerviteur et ami de Dieu, qu'il a fallu que vous fûſſiez tenté et éprouvé. C'eſt moi qui ai été envoyé de ſa part, pour conduire votre fils; c'eſt moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire; c'eſt moi qui lui ai procuré la vertueuſe Sara pour être ſon épouſe, et pour être votre conſolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je ſuis; béniſſez-en Dieu: *Je suis l'Ange Raphaël, un des sept Anges, qui sommes toujours préſens devant le Trône de Dieu. Il eſt tems que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis encore en vous quittant, béniſſez le Seigneur le reſte de votre vie, et publiez partout ſes miséricordes et ſes merveilles.* Ce furent-là les dernières paroles de l'Ange, qui diſparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie père et fils, furent ſaiſis d'un ſi grand reſpect et d'une ſi profonde admiration, qu'ils furent trois heures entières proſternés la face contre terre, tout occupés à remercier et adorer Dieu, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole.

Tant de grâces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette ſainte famille, que le ſaint vieillard Tobie eut avant que de mourir, la con-

ſolation de voir juſqu'à la troiſième génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions ſur le mariage du jeune Tobie ſon fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laiſſa une nombreuſe poſterité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette hiſtoire eſt admirable et inſtructive dans toutes ſes circonſtances ; elle vous apprend, 1. Que Dieu protège toujours ceux qui le craignent et qui le ſervent avec fidélite. 2, Elle apprend aux jeunes gens qui ſe deſtinent au mariage, avec laquelle intention ils doivent s'y engager, et comment ils doivent s'y diſpoſer. Eſt-ce par l'inſpiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils ſe fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent ? C'eſt ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le mariage par l'inſpiration du Ciel, et avec des intentions ſaintes, Dieu bénira leur deſſein ; mais s'ils ſe diſpoſent au mariage avec des intentions criminelles ; s'ils ſe fréquentent avec danger et avec ſcandale, ou par l'inſpiration du mauvais Ange, et de l'eſprit d'impureté, hélas ! que de malheurs n'ont-ils pas à craindre ! Le démon ne les étouffera pas, comme les ſept maris de Sara, mais Dieu ſaura bien les punir d'une autre manière, par les accidents, les diſgrâces et les chagrins dont leur mariage ſera rempli.

3. Enfin les père et mère apprendront par cette hiſtoire, qu'ils ne peuvent procurer un établiſſement plus heureux à leurs enfans, lors-

qu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux ; et que la ſageſſe et la crainte de Dieu ſont les biens les plus précieux qu'ils puiſſent leur laiſſer.

VEPRES DU DIMANCHE.

Pater noſter, Ave Maria, &c.

DEUS, in adjutorium meum intende. Domine, ad adjuvandum me feſtina. Gloria Patri & Filio, &c.

Ant. Dixit Dominus.

Au tems de Pâques on dit les Pſeaumes ſous la ſeule Antienne, Alleluia.

PSEAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo : ſede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos : ſcabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion : dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in ſplendoribus ſanctorum : ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum : tu es ſacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.

Dominus, à dextris tuis : confregit in die iræ ſuæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas : conquaſſabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet : propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo sede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSEAUME. 110.

COnfitebor tibi, Domine, in toto corde meo : in concilio justorum in congregatione.

Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors & miserator Dominus : escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi : facta in veritate & æquitate.

Redemptionem misit populo suo, mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum & terribile nomen ejus : initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum : laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus : confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSEAUME 111.

BEATUS vir qui timet Dominum ; in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit ſemen ejus : generatio rectorum benedicetur.

Gloria & divitiæ in domo ejus : & juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.

Exortum eſt in tenebris lumen rectis : miſericors & miſerator & juſtus.

Jucundus homo qui miſeretur & commodat, diſponet ſermones ſuos in judicio : quià in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit juſtus : ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus ſperare in Domino, confirmatum eſt cor ejus : non commovebitur donec deſpiciat inimicos ſuos.

Diſpercit, dedit pauperibus, juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi : cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit & iraſcetur, dentibus ſuis fremet & tabeſcet : deſiderium peccatorum peribit. Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit nomen Domini.

PSEAUME 112.

LAudate, pueri, Dominum : laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc & uſque in ſæculum.

A ſolis ortu uſque ad occaſum : laudabile nomen Domini.

Excelſus ſuper omnes gentes Dominus : & ſuper cœlos gloria ejus.

Quis ſicut Dominus Deus noſter qui in altis habitat ; & humilia reſpicit in cœlo & in terrâ ?

Suſcitans à terrâ inopem ; & de ſtercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi ſui.

Qui habitare facit ſterilem in domo : matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in ſæcula. *Ant.* Nos qui vivimus.

PSEAUME 113.

IN exitu Iſraël de Ægypto : domûs Jacob de populo barbaro

Facta eſt Judæa ſanctificatio ejus : Iſraël poteſtas ejus.

Mare vidit & fugit : Jordanis converſus eſt retrorſùm.

Montes exultaverunt ut arietes : & colles ſicut agni ovium.

Quid eſt tibi, mare, quod fugiſti : & tu, Jordanis, quià converſus eſt retrorſùm ?

Montes, exultaſtis ſicut arietes : & colles, ſicut agni ovium ?

A facie Domini mota eſt terra : à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in ſtagna aquarum : & rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis : ſed nomini tuo da gloriam.

Super miſericordiâ tuâ & veritate tuâ : nequandò dicant gentes, ubi eſt Deus eorum ?

Deus autem noſter in cœlo ; omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulachra gentium argentum & aurum : opera manuum hominum.

Os habent, & non loquentur : oculos habent, & non videbunt.

Aures habent & non audient : nares habent, & non odorabunt.

Manus habent, & non palpabunt, pedes habent & non ambulabunt : non clamabunt in gutture ſuo.

Similes illis fiant qui faciunt ea : & omnes qui confidunt in eis.

Domus Iſraël ſperavit in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Domus Aaron ſperavit in Domino : adjutor eorum et protector eorum eſt.

Qui timent Dominum ſperaverunt in Domino : adjutor eorum & protector eorum eſt.

Dominus memor fuit noſtri : & benedixit nobis.

Benedixit domui Iſraël : benedixit domui Aaron

Benedixit omnibus qui timent Dominum : puſillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus ſuper vos : ſuper vos, & ſuper filios veſtros :

Benedicti vos à Domino : qui fecit cœlum & terram.

Cœlum cœli Domino : terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine : neque omnes qui defcendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino : ex hoc nunc & ufque in fæculum.

Gloria Patri, &c.

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au tems de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia.

CHAPITRE.—*Cor.* 1.

BENEDICTUS Deus & Pater Domini noftri Jefu Chrifti, Pater mifericordiarum & Deus totius confolationis qui confolatur nos in omni tribulatione noftrâ.

R. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

QUI manè junctum vefperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

NE mens gravata crimine,
Vitæ fit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Sefeque culpis illigat.

CŒLORUM pulfet intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne peffimum.

Præsta, Pater piiſſime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paraclito,
Regnans per omne ſæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc.* 1.

MAgnificat : anima mea Dominum.

Et exultavit ſpiritus meus : in Deo ſalutari meo.

Quià reſpexit humilitatem ancillæ ſuæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quià fecit mihi magna qui potens eſt : & ſanctum nomen ejus.

Et miſericordia ejus à progenie in progenies : timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio ſuo : diſperſit ſuperbos mente cordis ſui.

Depoſuit potentes de ſede : & exaltavit humiles

Eſurientes implevit bonis : & divites dimiſit inanes.

Suſcepit Iſraël puerum ſuum : recordatus miſericordiæ ſuæ.

Sicut locutus eſt ad Patres noſtros : Abraham & ſemini ejus in ſæcula.

Gloria Patri, &c.

FIN.

PRIERES
Pour la Recommandation de l'Ame.

Premièrement on dit les Litanies ſuivantes ; les Oraiſons ſe diſent pendant l'Agonie.

SEigneur, ayez pitié de nous.
Jéſus-Chriſt, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, priez pour lui.
Saints Anges et Archanges, priez pour lui.
Saint Abel, priez pour lui.
Chœur des Juſtes, priez pour lui.
Saint Abraham, priez pour lui.
Saint Jean-Baptiſte, priez pour lui.
Saints Patriarches, et ſaints Prophêtes, priez tous pour lui.
Saint Pierre, priez pour lui.
Saint Paul, priez pour lui.
Saint André, priez pour lui.
Saint Jean, priez pour lui.
Saints Apôtres et ſaints Evangéliſtes, priez tous pour lui.
Saints Diſciples du Seigneur, priez tous pour lui.
Saints Innocens, priez tous pour lui.
Saint Etienne, priez pour lui.
Saint Laurent, priez pour lui.
Saints Martyrs, priez tous pour lui.
Saint Silveſtre, priez pour lui.
Saint Grégoire, priez pour lui.
Saint Auguſtin, priez pour lui.

Saints Pontifes et ſaints Confeſſeurs, priez tous pour lui.
Saint Benoît, priez pour lui.
Saint François, priez pour lui.
Saints Moines et ſaints Hermites, priez tous pour lui.
Sainte Marie Magdelène, priez pour lui.
Sainte Luce, priez pour lui.
Saintes Vierges et ſaintes Veuves, priez toutes pour lui.
O vous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez tous pour lui.
O Dieu, ſoyez-lui favorable, pardonnez-lui, Seigneur.
Soyez-lui favorable, délivrez le Seigneur.
De votre colère, délivrez-le, Seigneur.
Du péril de la mort, délivrez-le,
D'une malheureuſe mort, délivrez-le,
Des peines de l'enfer, délivrez-le,
De tout mal, délivrez-le,
De la puiſſance du diable, délivrez-le,
Par votre Naiſſance, délivrez-le,
Par votre Croix et par votre Paſſion, délivrez-le, Seigneur.
Par votre Mort et par votre Sépulture, délivrez-le, Seigneur.
Par votre glorieuſe Réſurrection, délivrez-le, Seigneur.
Par votre admirable Aſcenſion, délivrez-le, Seigneur.
Par la grâce du S. Eſprit Conſolateur, délivrez-le, Seigneur.

Au jour du Jugement, délivrez-le,
Ecoutez-nous, Seigneur, quoique nous ſoyons pécheurs.
Nous vous prions de lui pardonner, exaucez-nous, s'il vous plaît.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jéſus-Chriſt, ayez pitié de nous,
Seigneur, ayez pitié de nous.

Puis, quand le malade eſt à l'agonie & prêt d'expirer, on dit ce qui ſuit :

SOrtez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puiſſant ; qui vous a créé, au nom de Jéſus Fils du Dieu vivant, qui a ſouffert pour vous ; au nom du S. Eſprit, qui s'eſt communiqué à vous ; au nom des Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puiſſances, au nom des Chérubins et des Séraphims ; au nom des ſaints Martyrs et des Confeſſeurs ; au noms des ſaints Moines et des Solitaires ; au nom des ſaintes Vierges et de tous les Saints et Saintes de Dieu. Que votre lieu ſoit aujourd'hui dans la paix, et que votre demeure ſoit dans la ſainte Sion. Par le même Jéſus-Chriſt notre Seigneur. R. Ainſi ſoit-il,

Prions.

DIEU plein de bonté et de clémence, Dieu qui par la grandeur de vos miſéricordes, effacez les péchés des pénitens, et qui anéantiſſez les taches de leurs crimes paſſés, par le pardon que vous leur en accordez ; regardez

avec compaſſion N. votre ſerviteur, et exaucez la prière qu'il vous fait avec une entière ouverture de ſon cœur, de lui remettre tous ſes péchés. Renouvellez en lui, Père très-doux, tout ce que le commerce de la terre et l'infirmité humaine y ont corrompu, ou ce que le diable par ſes tromperies y a ſéduit; et réuniſſez au corps de l'Egliſe ce membre qui a été racheté par votre Fils. Ayez pitié, Seigneur, de ſes gemiſſemens et de ſes larmes; et parcequ'il n'a de confiance qu'en votre miſéricorde, recevez-le au Sacrement de votre réconciliation. Par Jéſus-Chriſt notre Seigneur.

R. Ainſi ſoit-il.

MON chère Frère, je vous récommande à Dieu, qui eſt tout puiſſant; je vous laiſſe à celui dont vous êtes la créature, afin qu'après que vous aurez payé par votre mort le tribut de l'humanité, vous retourniez à votre Auteur, qui vous a formé du limon de la terre. Qu'une troupe d'Anges bienheureux rencontrent votre âme à la ſortie de votre corps. Que le Sénat des Apôtres qui doit juger le monde, vienne au-devant de vous. Qu'une armée triomphante de Martyrs vous accompagne. Qu'une troupe de Confeſſeurs illuſtres vous environne. Que le Chœur des Vierges vous reçoive avec des Cantiques de joie; et que les ſaints Patriarches vous établiſſent dans le ſein d'un heureux repos. Que Jéſus vous montre un viſage plein de douceur et de joie, et qu'il vous mette au nombre

de ceux qui ſont toujours à ſa ſuite. Que l'horreur des ténèbres, que l'ardeur des flammes, et que la rigueur des tourmens vous ſoient inconnus. Que Satan, le plus cruel ennemi des hommes, vous cède avec tous ſes ſatellites ; qu'il tremble à votre arrivée, vous voyant accompagné des Anges, et qu'il fuye dans les cahos effroyables d'une éternelle nuit. Que Dieu ſe leve, et que ſes ennemis ſoient diſſipés, et que ceux qui le haïſſent, fuyent devant ſa face ; qu'ils ſe diſſipent comme la fumée, et que les pécheurs périſſent devant la face de Dieu, comme la cire fond à l'approche du feu. Que les Juſtes ſe réjouiſſent en la préſence de Dieu. Que toutes les légions de l'enfer ſoient confondues et rougiſſent de honte, et que les miniſtres de Satan n'oſent vous empêcher le paſſage. Que Jéſus-Chriſt, qui a voulu mourir pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que Jéſus, Fils du Dieu vivant, vous donne entrée dans la poſſeſſion des plaiſirs de ſon Paradis, et que ce véritable Paſteur vous reconnoiſſe pour être du nombre de ſes ouailles. Qu'il vous délivre de tous vos péchés, et qu'il vous mette à ſa droite dans la compagnie de ſes Elus. Qu'il vous faſſe la grâce de voir votre Sauveur face à face, et que vous ſoyez toujours en ſa préſence. Que vous découvriez avec vos yeux bienheureux l'éternelle vérité, dont la ſplendeur eſt ſi éclatante, et qu'étant uni dans la compagnie des bienheureux, vous jouiſſiez de la douceur de la

contemplation divine dans les ſiècles des ſiècles. ℟. Ainſi ſoit-il.

Oraiſon.

Recevez, Seigneur, votre ſerviteur dans le lieu du ſalut qu'il a eſpéré de votre miſéricorde. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, de tous les périls de l'enfer; délivrez-le des peines et de toutes les tribulations qui le peuvent accabler. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez déliveré Enohc et Elie de la mort commune des hommes. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Abraham de la terre des Chaldéens.

℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Job de ſes ſouffrances. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Iſaac des mains de ſon père Abraham, qui en vouloit faire un ſacrifice.

℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſerviteur, comme vous avez délivré Loth du feu qui conſuma la ville de Sodôme. ℟. Ainſi ſoit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre ſervi-

teur, comme vous avez délivré Moyse de la main de Pharaon, Roi, d'Egypte. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois enfans de la fournaise ardente, et de la main d'un Roi injuste. R, Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Susanne du crime dont elle étoit faussement accusée. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré David de la main du Roi Saül, et de la fureur de Goliath. R. Ainsi soit-il.

Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré des prisons vos SS. Apôtres Pierre et Paul. R. Ainsi soit-il.

Et comme vous avez délivré votre bienheureuse Vierge et Martyre sainte Thécle, de trois horribles tourmens, ainsi délivrez, s'il vous plaît, l'âme de votre serviteur, et mettez-la dans la possession de tous les biens de votre Paradis. R. Ainsi soit-il.

NOus vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur N. et nous vous prions, Seigneur Jesus, qui avez sauvé le monde, que vous ne refusiez point de mettre

dans le ſein de vos Patriarches cette âme, pour laquelle votre miſéricorde vous a fait deſcendre ſur la terre. Reconnoiſſez, Seigneur, votre créature ; qui n'a point été créée par des Dieux étrangers, mais par vous ſeul, Dieu vivant et véritable ; parcequ'il n'y en a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui faſſe les ouvrages que vous faites. Seigneur, réjouiſſez ſon âme par votre préſence et ne vous ſouvenez pas de ſes anciennes iniquités, ni des égaremens que la violence des paſſions ou d'un mauvais déſir a excitées en elle. Car encore qu'elle ait péché, elle n'a pas abandonné la Foi du Père, du Fils et du S. Eſprit, mais elle l'a conſervée et a eu le zèle de Dieu gravé dans ſon cœur, et a fidèlement adoré Dieu qui a fait toutes choſes.

SEigneur, nous vous prions d'oublier ſes ignorances et les péchés de ſa jeuneſſe, faites-lui paroître votre grande miſéricorde, et ſouvenez-vous de lui dans l'éclat de votre gloire. Que les Cieux lui ſoient ouverts, et que les Anges ſe réjouiſſent avec lui ; Seigneur, recevez votre ſerviteur dans votre Royaume. Que ſaint Michel, Archange de Dieu, qui a mérité d'être le Prince de la Milice céleſte, le prenne en ſa protection. Que les ſaints Anges de Dieu viennent au-devant de lui, et qu'ils le conduiſent dans la céleſte Cité de Jéruſalem Qu'il ſoit recu par le bienheureux Apôtre S. Pierre, à qui Dieu a donné les clefs du Royau-

me céleste. Qu'il soit secouru par l'Apôtre S. Paul, qui a été digne d'être un vase d'élection. Que S. Jean, l'Apôtre élu de Dieu à qui les secrêts du Ciel ont été révélés intercède pour lui. Que tous les Apôtres, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, prient pour lui. Que tous les saints Elus de Dieu, qui ont souffert en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, intercèdent pour lui, afin qu'étant délivré des liens de la chair, il mérite de parvenir à la gloire du Royaume céleste, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le S. Esprit, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Le malade ayant rendu l'esprit, on dit :

R. Saints de Dieu, secourez-le ; Anges du Seigneur, venez au-devant lui ; recevez son âme ; offrez-le devant le Très-Haut.

V. Que Jésus-Christ qui vous a appellé vous reçoive, et que les Anges vous conduisent dans le sein d'Abraham. Recevez son âme, Seigneur, donnez-lui votre repos éternel. Offrez-le devant le Très-Haut.

Seigneur, ayez pitié de nous, Jésus-Christ, ayez pitié de nous.

Notre Père, *tout bas.*

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

R. Mais délivrez-nous du mal.

V. Seigneur, donnez-lui votre repos éternel.

R. Faites luire sur lui votre éternelle lumière.

℣. Seigneur, délivrez ſon âme.
℟. De la porte de l'enfer.
℣. Qu'il repoſe en paix.
℟. Ainſi ſoit-il.
℣. Seigneur, écoutez ma prière.
℟. Et que mes cris s'élèvent juſqu'à vous
℣. Que le Seigneur ſoit avec vous.
℟. Et avec votre Eſprit.

Prions.

NOus vous recommandons, Seigneur, l'âme de N. votre ſerviteur, afin qu'étant mort au monde, il vive en vous ; et que toutes les offenſes qu'il a commiſes par la fragilité de cette vie miſérable, lui ſoient remiſes et effacées par l'indulgence de votre bonté et de votre miſéricorde infinie. Par Jéſus-Chriſt notre Seigneur. Ainſi ſoit-il.

TABLE des CHAPITRES.

NOUS recommandons aux Fidèles de ce Diocèſe l'uſage de cette troiſième édition des *Inſtructions Chrétiennes pour les Jeunes-Gens*; le prompt débit des deux premières ayant démontré combien la lecture leur en étoit avantageuſe.

† J. O. Ev. DE CANATHE,

Coadjtr. de Québec.

Québec, 12 *Mars*, 1803.

dons aux Fi-
ſage de cette
s *Inſtructions*
Jeunes-Gens ;
eux premières
ien la lecture
ſe.

ANATHE,

itr. de Québec.

3.